LE JOYAU NOIR

M. MOORCOCK

TITRES SF



MICHAEL MOORCOCK

Michael Moorcock est né à Londres en 1939. Il se passionne très tôt pour l'Heroïc Fantasy et la science-fiction qu'il découvre en lisant Edgar Rice Burroughs et le magazine Galaxy. *Dès l'âge de 13 ans, il crée un fanzine destiné aux amateurs de Tarzan. Trois ans plus tard, il devient rédacteur-en-chef de* Tarzan Adventure Magazine, *pour lequel il écrit des bandes dessinées et des nouvelles. Ted Carnell, l'éditeur de* Science Fantasy *lui demande alors d'écrire de l'Heroïc fantasy.*

C'est ainsi que naît l'un des plus célèbres héros de cette littérature : Elric le Nécromancien. En 1963, Moorcock devient le responsable de Science Fantasy *puis de* New Worlds *dont il fait la meilleure revue anglaise d'avant-garde, tout en continuant à écrire. Aussi à l'aise dans l'univers des gadgets et des hallucinogènes que dans celui des barbares et des sortilèges, il compose une œuvre qui s'étend de la chanson de geste à la science-fiction psychédélique, de la spéculation d'avant-garde au roman traditionnel, mais toujours imprégnée de sensibilité romantique et de lyrisme baroque. Car Michael Moorcock, chef de file de la science-fiction britannique, fasciné par les sociétés décadentes, a le goût de la démesure, de l'extravagance et du grandiose.*

La Saga des Runes, *qui comprend quatre romans,* Le Joyau Noir, Le Dieu Fou, L'Épée de l'Aurore, *et* Le secret des Runes, *est l'une des meilleures séries de Moorcock, celle où son talent de conteur s'exprime dans toute sa maturité.*

MICHAEL MOORCOCK

LE JOYAU NOIR

Traduit de l'anglais par
Jean Luc Fromental et François Landon

TITRES SF

TITRES/SF
Collection dirigée par
MARIANNE LECONTE

Titre original *:The Jewel in the Skull*
© 1967, Michael Moorcock
© 1979, Éditions J. C. Lattès, pour l'édition de poche

LIVRE PREMIER

Chapitre I

Le comte Airain

Et la Terre devint vieille, ses paysages se patinèrent, montrant les signes de l'âge, et ses voies se firent étranges et capricieuses, comme celles d'un vieillard à l'approche de la mort.

(Haute Histoire du Bâton Runique)

Le comte Airain, seigneur gardian de Kamarg, enfourcha son cheval cornu et s'en alla inspecter ses terres. Il mena sa monture jusqu'à une petite colline, au sommet de laquelle se dressaient des ruines d'une extrême antiquité. C'étaient les vestiges d'une église gothique, et les vents et les pluies en avaient poli les murs. La pierre était recouverte de lierre. Les fleurs, qui avaient envahi les fenêtres, mettaient des taches d'ambre et de pourpre là où naguère s'étaient trouvés des vitraux colorés.

À chacune de ses sorties, le comte Airain venait faire halte au pied de ces ruines. Il éprouvait à leur égard un sentiment d'affinité, car, comme lui, elles étaient vieilles ; comme lui, elles avaient survécu à de nombreuses tourmentes et, comme lui encore, elles avaient été endurcies, et non pas affaiblies, par les atteintes du temps. La colline elle-même était un océan de hautes herbes, que le vent agitait. Elle était entourée par les marais luxuriants de Kamarg, qui s'étendaient à perte de vue, peuplés de taureaux blancs sauvages, de bandes de chevaux cornus et de flamants écarlates géants, assez forts pour emporter un homme adulte.

Dans le ciel gris pâle, chargé de pluie, un soleil humide brillait, reflétant ses rayons sur l'armure du comte. Le métal bruni étincelait de mille feux. Au côté, le comte portait un sabre gigantesque, et son crâne était protégé par un casque d'airain. Son corps entier était caparaçonné de ce métal. Même ses bottes et ses gants étaient faits d'écailles d'airain cousues sur du cuir. Le cavalier, de haute stature, bien découplé, avait une tête massive et des épaules larges. Son visage buriné aurait pu être de bronze. Deux yeux d'or brun y luisaient. Ses moustaches épaisses étaient rousses, comme sa chevelure. En Kamarg, et même plus loin, il n'était pas rare d'entendre la légende qui affirmait que le comte n'était pas un homme, mais plutôt une vivante statue d'airain, un Titan, invincible, indestructible, immortel.

Mais ses proches et ses familiers savaient bien qu'il était homme dans toute l'acception du terme : ami loyal, terrible ennemi, au rire facile et à la colère féroce, buveur redoutable, gourmet à l'insatiable appétit, bel esprit, pourfendeur et cavalier hors pair, sage et philosophe, amant tendre et sauvage à la fois. Le comte Airain, avec sa voix vibrante et sa vitalité débordante, ne pouvait être qu'une légende, car, si l'homme était exceptionnel, ses actions ne l'étaient pas moins.

Le comte Airain flatta sa monture, passant son gantelet entre les cornes spiralées et aigues de l'animal. Il regardait au loin, vers le sud, là où se rejoignaient la mer et le ciel. Le cheval grogna de plaisir, et le cavalier sourit, puis se rassit sur sa selle. Fouettant de ses rênes l'encolure de la bête, il lui fit descendre la pente herbeuse, pour rejoindre l'invisible chemin qui serpentait entre les marais et aboutissait, au nord, devant les tours qui se dressaient contre l'horizon.

Le ciel s'assombrissait lorsqu'il atteignit la première tour et aperçut la sentinelle, dont la silhouette massive se découpait sur les nuages. Bien qu'aucune attaque n'eût été menée contre la Kamarg depuis que le comte Airain avait remplacé son prédécesseur, corrompu, il restait néanmoins la possibilité d'une invasion organisée par les armées errantes, qui regroupaient les soldats que le Ténébreux Empire de l'ouest avait repoussés et qui cherchaient des villes et des villages à

piller. Le guetteur, comme tous ses compagnons, était équipé d'une lance-feu d'allure baroque, d'une épée de quatre pieds de long, d'un flamant dressé pour la monte, attaché aux remparts, et d'un héliographe qui lui servait à communiquer avec les tours voisines. Mais ces bâtiments recelaient aussi d'autres armes, que le comte lui-même avait construites et installées. Les guetteurs n'avaient qu'une connaissance théorique de leur fonctionnement, ils n'avaient jamais eu l'occasion de les voir en action. Leur maître leur avait assuré qu'elles étaient plus puissantes que toutes les armes dont pouvait disposer le Ténébreux Empire de Granbretanne, et ils lui faisaient confiance, bien que ces machines mystérieuses les laissent encore un peu méfiants.

En voyant le comte Airain s'approcher de la tour, le guetteur pivota sur lui-même. Le visage de l'homme était presque entièrement dissimulé par un casque de fer noir, qui protégeait ses joues et l'arête de son nez. Son corps était dissimulé par une lourde cape de cuir. Il salua, levant haut son bras tendu.

Le comte l'imita.

— Tout va bien, gardian ?

— Tout va bien, monseigneur.

La sentinelle fit glisser sa main le long de la lance-feu et remonta le col de sa cape, tandis que les premières gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Tout va bien, à part le temps.

Le comte partit d'un grand rire.

— Attends le mistral. Alors, tu pourras te plaindre.

Puis il s'éloigna, prenant le chemin de la tour suivante.

Le mistral était ce vent sauvage et glacé, qui soufflait sur la Kamarg pendant des mois et des mois, hurlant son lamento farouche jusqu'au printemps. Le comte aimait à chevaucher lorsque le mistral se levait. Il exposait son visage à la tourmente, jusqu'à ce que sa peau couleur de bronze prenne une teinte écarlate.

La pluie, à présent, venait frapper son armure, et le cavalier s'empara de la cape qui était attachée à l'arrière de sa selle, la jeta sur ses épaules et remonta le capuchon sur son casque. Partout, sous le ciel assombri, les roseaux se pliaient, agités par

le vent, et les lourdes gouttes d'eau, frappant le sol spongieux, produisaient un bruit mouillé, dessinant sans cesse de nouveaux cercles concentriques sur la surface des petites lagunes. Des nuages noirs s'accumulaient, promettant une pluie diluvienne, et le comte décida de remettre au lendemain sa tournée d'inspection et de rentrer à son château d'Aigues-Mortes, par le sentier qui traversait les marécages. Il lui faudrait quatre bonnes heures de cheval pour regagner sa demeure.

Il fit volter sa monture et la mena au début de la piste, sachant que la bête retrouverait instinctivement son chemin. La pluie tombait plus dru, imprégnant l'étoffe de sa cape, et la nuit vint très vite, érigeant un mur d'obscurité rayé seulement par les gouttes argentées. Le cheval ralentit, mais ne s'arrêta pas. Une forte odeur montait de la peau trempée de l'animal, et le comte se promit de demander à ses écuyers de lui octroyer un traitement de faveur, sitôt qu'ils auraient rejoint Aigues-Mortes. De sa main gantée, il brossa la crinière luisante, puis, plissant les yeux, il essaya de percer les ténèbres. Il ne pouvait discerner que les roseaux les plus proches et n'entendait que l'occasionnel caquetage d'un canard sauvage qui s'enfuyait, poursuivi par un renard ou une loutre. Il crut voir à plusieurs reprises une forme sombre se profiler sur le ciel, et il sentit le frôlement de l'aile d'un flamant qui regagnait son nid. Il reconnut aussi le cri d'une poule d'eau, qui se livrait à une lutte sans merci contre une chouette. À un moment, des taches claires dansèrent sur sa gauche, et il regarda passer un troupeau de taureaux blancs, lancés à la recherche d'un terrain plus ferme où ils dormiraient. Un peu plus tard apparut un ours des marais, marchant sur les traces du troupeau, prenant soin de faire le moins de bruit possible. Tout cela était familier au comte Airain et ne l'inquiétait nullement.

Même lorsqu'il entendit le hennissement aigu de chevaux effrayés et le roulement de leurs sabots, au loin, il ne montra aucun émoi. Pourtant, sa monture s'arrêta net, piaffant nerveusement. La bande venait directement sur lui, galopant, affolée, le long de l'étroit sentier. À présent, le comte pouvait apercevoir l'étalon de tête, et il vit que les yeux de la bête reflétaient la terreur, tandis que ses naseaux écumaient.

Le cavalier agita les bras en poussant des hurlements, espérant détourner la course de l'étalon, mais la panique qui s'était emparée de l'animal était trop forte. Il ne pourrait plus s'arrêter. Talonnant sa monture, le comte l'engagea dans le marais, souhaitant ardemment que le sol soit assez solide pour supporter leur poids. Le cheval s'enfonça dans les roseaux, vacillant tandis que ses sabots cherchaient un appui plus ferme dans la boue spongieuse. Puis ils arrivèrent à l'eau, et le cavalier vit voler l'écume. Une vague vint frapper sa poitrine. Le cheval faisait de son mieux pour rester à la surface, se débattant dans l'eau glacée pour soutenir son fardeau de chair et de métal.

La horde sauvage disparut bientôt, et le comte se demanda quelle pouvait être la raison de cette terreur. Les chevaux de Kamarg n'étaient pas si faciles à effrayer. L'explication vint presque aussitôt, sous la forme d'un bruit qui força le cavalier, alors qu'il regagnait la berge, à poser la main sur la garde de son sabre.

C'était un son visqueux, humide – le bruit du baragoin, le balbutieur des marais. Il subsistait très peu de ces monstres, que le précédent seigneur gardian avait créés pour terroriser le peuple de Kamarg. Le comte Airain et ses hommes avaient presque entièrement anéanti la race, mais les quelques survivants avaient appris à chasser la nuit et à éviter soigneusement l'affrontement avec des groupes d'humains trop nombreux.

Autrefois, les baragoins avaient été des hommes. Mais le prédécesseur du comte en avait fait des esclaves, avant de les donner à ses sorciers pour qu'ils les transforment. À l'issue de cette opération, ils étaient devenus des monstres de huit pieds de haut et de cinq pieds de large, couleur de fiel, rampant sur leur panse dans les marais, ne se dressant que pour attaquer, dépeçant leur proie de leurs serres dures comme l'acier. Lorsqu'ils avaient la chance de rencontrer un voyageur solitaire, ils exerçaient leur vengeance, se repaissant sur-le-champ de ses propres membres qu'ils lui arrachaient l'un après l'autre.

Alors que son cheval reprenait pied sur la terre ferme, le comte Airain discerna la silhouette du baragoin et sentit la

fétide puanteur que dégageait la créature. Une nausée le fit hoqueter. Il se mit en garde.

Le baragoin, qui l'avait vu, s'arrêta.

Le comte mit pied à terre et se plaça devant son cheval, tenant son sabre à deux mains. D'une démarche rendue raide par l'armure, il s'approcha du monstre.

Aussitôt, celui-ci commença à balbutier, et sa voix était aiguë, répugnante. Il se dressa, exhibant ses griffes, comme pour effrayer le comte. Mais, pour ce dernier, la créature n'avait rien de terrifiant. Il avait maintes fois vu pire. Cependant il n'ignorait pas que ses chances de sortir victorieux d'un combat avec le monstre étaient minces : le baragoin voyait dans le noir, et le marais lui était familier. Au comte Airain il restait la ruse.

— Pourriture nauséabonde, lança-t-il d'une voix presque joviale, je suis le comte Airain, l'ennemi de ta race. C'est moi qui ai détruit ton espèce maudite, et c'est à cause de moi qu'il te reste si peu de frères et de sœurs, à présent. Tes semblables te manquent-ils ? Souhaites-tu les rejoindre ?

Les balbutiements suraigus du baragoin ressemblaient maintenant à des cris de rage, mêlés cependant d'un soupçon d'incertitude. La créature se dandina, mais n'approcha pas du comte.

L'homme partit d'un grand rire.

— Eh bien, que réponds-tu à cela, couarde créature engendrée par la sorcellerie ?

Le monstre ouvrit la gueule et essaya, de ses lèvres informes, d'articuler quelques mots. Mais les sons qui sortirent de sa gorge n'avaient que peu de ressemblance avec un langage humain. Ses yeux évitaient le regard du comte Airain.

Avec ostentation, l'homme planta calmement son sabre dans la terre meuble du chemin et posa ses deux mains gantées sur le pommeau massif.

— Je vois que tu as honte d'avoir effrayé les chevaux que je protège, et, comme je suis d'humeur clémente, je vais te pardonner. Va-t'en, et je te laisserai vivre quelques jours encore. Si tu restes, au contraire, tu mourras.

Il avait parlé avec une telle assurance que le monstre reprit sa position de reptation. Pourtant, il ne battit pas en retraite. Le

comte arracha son sabre du sol et, le levant, marcha vers le baragoin d'un pas décidé. L'odeur fétide lui assaillit les narines ; il s'arrêta et fit de la main un geste impatient.

— Retourne au marais, retourne à la vase dont tu n'aurais jamais dû sortir. Je suis empli de compassion, ce soir.

La créature montra les dents mais ne bougea pas.

Le comte Airain fronça les sourcils, attentif au moindre mouvement de son adversaire. Il savait que le baragoin ne reculerait pas. Il leva son sabre.

— Ainsi, tu as choisi ton destin ?

La créature se dressa de nouveau, mais Airain avait calculé son coup avec une rigoureuse exactitude. La lourde lame alla frapper le cou du monstre.

Il griffa l'air de ses serres en poussant un cri de haine et de terreur. Il y eut un terrible crissement, lorsque les ongles acérés vinrent creuser des sillons dans le métal de l'armure, forçant le comte à reculer. La gueule du monstre s'ouvrit, et ses mâchoires claquèrent à un pouce du visage de l'homme. Les gros yeux noirs flamboyaient de colère. En partant en arrière, Airain arracha son sabre du corps de son ennemi. Puis, sans attendre, il frappa de nouveau.

Un sang noir jaillit de la blessure, aspergeant le comte. La bête eut un nouveau hurlement, et ses mains griffues étreignirent l'ignoble tête, pour l'empêcher de rouler à terre. Mais cette tentative fut vaine : le chef arraché, le baragoin chut dans la mare de son propre sang.

Le comte Airain, immobile, haletant, contempla sa victime avec une expression de sombre satisfaction. Il essuya d'un geste las le sang qui maculait son visage, puis lissa d'un revers de main sa moustache rousse, se félicitant intérieurement de n'avoir rien perdu de sa ruse ni de son adresse. Il avait parfaitement prévu le déroulement du combat, ayant en tête dès le début de mettre à mort la monstrueuse créature. Il avait distrait son attention, pour pouvoir frapper au moment opportun. Il ne voyait aucun mal dans le fait d'avoir trompé le baragoin. S'il lui avait offert la chance de se battre loyalement, il aurait couru au suicide, et ce serait sa tête casquée qui aurait roulé dans la fange.

Il prit une profonde inspiration, emplissant ses poumons de l'air froid de la nuit, et retourna vers sa monture.

Au passage, il fit rouler, de la pointe de sa botte, l'énorme cadavre qui glissa jusqu'à l'eau.

Puis le comte Airain remonta sur son cheval cornu et regagna Aigues-Mortes sans autre incident.

Chapitre 2

Yisselda et Noblegent

Le comte Airain avait dirigé des troupes au cours de la plupart des grandes batailles du temps ; il avait installé sur leurs trônes la moitié des souverains d'Europe, il avait fait et défait des princes et des rois. C'était un maître en intrigues, que l'on venait consulter sitôt que se présentait une affaire où la politique était prépondérante. À dire vrai, Airain était un mercenaire ; mais un mercenaire épris d'un idéal. Le comte avait consacré sa vie à la pacification et à l'unification du continent européen. C'est pour cela qu'il s'était allié aux forces dont il pensait qu'elles apporteraient une quelconque contribution à cette cause. Plus d'une fois il avait refusé de régner sur un empire qu'on lui proposait, sachant que l'époque permettait à un homme d'ériger un empire en cinq années et de le voir s'écrouler en six mois. L'Histoire n'avait pas encore trouvé son point d'équilibre, et ne l'atteindrait pas du vivant d'Airain. Celui-ci cherchait uniquement à infléchir son cours dans la direction qui lui semblait la meilleure.

Las des guerres, des intrigues, las aussi, dans une certaine mesure, des idéaux, le vieux brave avait fini par accepter, à la requête du peuple de Kamarg, de devenir seigneur gardian.

L'antique territoire de marécages et de lagunes s'étendait à proximité de la côte méditerranéenne. Il avait fait partie, à une époque, d'une nation appelée France, qui s'était morcelée en une vingtaine de duchés aux noms sonores. La Kamarg, avec ses vastes horizons, ses ciels de pourpres, de rouges, d'orange et de jaunes, ses reliques d'un passé oublié, ses rites et ses coutumes

immuables, avait séduit le vieux comte, qui s'était attribué la tâche d'assurer la sécurité de son pays d'adoption.

Au cours de ses séjours dans toutes les cours d'Europe, il avait surpris plus d'un secret, et, grâce à cela, les impressionnantes tours qui délimitaient les frontières de Kamarg étaient équipées d'armes plus puissantes et moins évidentes que les épées et les lances-feu.

Au sud, les marais se fondaient graduellement à la mer, et parfois des vaisseaux venaient mouiller devant les petits ports ; mais les passagers descendaient rarement à terre – cela en raison de la nature même du terrain. Les paysages sauvages de Kamarg recelaient nombre d'embûches pour ceux qui ne les connaissaient pas, et les chemins qui serpentaient entre les marécages étaient difficiles à repérer. D'autre part, le pays était délimité, sur trois côtés, par des chaînes de montagnes. Le voyageur désireux de se diriger vers le nord débarquait plutôt à l'est, pour remonter le Rhône en bateau. Ainsi, la Kamarg recevait-elle peu de nouvelles du monde extérieur, et celles qui lui parvenaient n'étaient-elles pas de première fraîcheur.

C'est pourquoi le comte avait choisi la Kamarg. Il aimait cette sensation d'isolement. Il avait été trop longtemps impliqué dans les affaires du monde pour accorder beaucoup d'intérêt aux événements, même les plus importants. Dans sa jeunesse, il avait guerroyé partout en Europe, participant aux conflits qui secouaient sans cesse le continent. À présent, fatigué de la guerre, il repoussait toute requête, toute demande d'aide ou de conseil qui lui parvenait, quelle que soit la cause qu'on lui proposât de défendre.

À l'ouest s'étendait l'empire insulaire de Granbretanne, la seule nation dotée d'une véritable stabilité politique, avec sa science quasi démente et ses ambitions territoriales. Grâce à l'immense pont d'argent, qui enjambait trente milles de mer, qu'il s'était construit, grâce à ses arts ténébreux et à ses machines de guerre, tels les ornithoptères de bronze au rayon d'action de plus de cent milles, l'empire pouvait donner libre cours à sa soif de conquêtes. Mais l'intrusion de la Granbretanne sur le continent n'inquiétait pas le comte Airain. Il pensait que c'était la loi de l'Histoire que de telles choses

arrivent, et il voyait le bien qui pouvait résulter d'une semblable puissance, capable de regrouper tous les États menacés en une seule nation.

La philosophie du comte Airain était celle de l'expérience, celle d'un homme d'action plutôt que celle d'un érudit. Aussi longtemps que la Kamarg, le seul territoire dont il fût responsable, serait assez forte pour résister à la poussée de la Granbretanne, il ne voyait aucune raison de changer d'opinion.

Étant à l'abri lui-même des attaques de l'empire insulaire, il pouvait observer avec une admiration lointaine la façon cruelle et implacable avec laquelle cette nation étendait son ombre sur l'Europe, toujours plus loin au fil des ans.

Sur la Scandie et sur tous les pays du Nord, la Granbretanne avait déjà posé ses griffes, suivant une ligne qui passait par des cités fameuses : Parye, Munchein, Wien, Krahkov, Kerninsburg (enclave dans le mystérieux pays de Moskovie). Un vaste demi-cercle de conquêtes au cœur du continent, un demi-cercle qui s'élargissait jour après jour et qui ne tarderait pas à englober les principautés septentrionales de l'Italia, de la Magyarie et de la Slavie. Bientôt, pensait le comte, le Ténébreux Empire aurait la mainmise sur toutes les terres comprises entre la mer Norvégienne et la Méditerranée, et seule la Kamarg ne serait pas tombée sous sa coupe. C'est aussi à cause de cette idée qu'il avait accepté d'assumer la fonction de seigneur gardian, lorsque son prédécesseur, sorcier médiocre et corrompu venu du pays des Bulgares, avait été massacré par les gardians qu'il avait eus sous ses ordres.

Ainsi, Airain avait garanti la Kamarg des attaques de l'extérieur et des périls intérieurs. Il restait peu de baragoins, les autres dangers avaient été supprimés, et les habitants des nombreux petits villages pouvaient dormir en paix.

Le comte vivait dans son confortable château d'Aigues-Mortes, jouissant des plaisirs simples de l'existence campagnarde, tandis que le peuple, pour la première fois depuis longtemps, goûtait les joies de la tranquillité.

L'endroit était connu sous le nom de château Airain. Construit plusieurs siècles auparavant, l'édifice s'élevait sur une ancienne pyramide qui avait dominé la ville. À présent, la terre

avait recouvert l'antique monument ; on y avait fait pousser de l'herbe, des fleurs, des plantes grimpantes, et on avait créé des jardins potagers, qui s'échelonnaient en terrasses. Il y avait des pelouses bien entretenues, sur lesquelles venaient jouer les enfants du château et se promener les adultes ; il y avait des vignes qui donnaient le meilleur vin de Kamarg ; il y avait, plus bas, des jardins plantés de haricots, de tomates, de choux-fleurs, de carottes, de laitues, de toute une variété de légumes courants – sans compter d'autres, plus exotiques, comme les citrouilles-tomates géantes, les arbres à céleri et les douces ambroisines. Il y avait en outre des arbres fruitiers, assez nombreux et assez divers pour subvenir pendant toute l'année aux besoins du château.

La bâtisse était faite de la même pierre blanche que les maisons de la ville. Ses fenêtres étaient de verre épais (portant la plupart du temps des peintures chatoyantes), ses tours étaient richement ornées et ses remparts d'architecture délicate. De ses plus hautes tourelles, on pouvait apercevoir la quasi-totalité de la Kamarg, et ceux qui l'avaient conçu avaient fait en sorte que par temps de mistral, et grâce à un ensemble d'évents, de trappes et de poulies, le château entier se mette à chanter comme un orgue gigantesque, dont la musique, portée par le vent, s'entendait à des milles à la ronde.

Il dominait les toits rouges de la cité et l'arène, dont on disait qu'elle était l'œuvre, plusieurs fois millénaire, des Romaniens.

Le comte Airain poussa son cheval fourbu le long du chemin sinueux qui montait jusqu'au château et cria aux gardes de lui ouvrir les portes. La pluie avait diminué, mais la nuit était froide, et le cavalier avait hâte de se réchauffer devant un bon feu. Il franchit le lourd portail de fer et, une fois dans la cour intérieure, confia sa monture à un écuyer. Puis, d'un pas lourd, il gravit les marches qui menaient au bâtiment lui-même et, par un petit couloir, gagna la grande salle.

Un feu ronflait dans l'âtre. Devant la cheminée, enfoncés, dans de profonds fauteuils, étaient assis Yisselda, sa fille, et Noblegent, son vieil ami. Ils se levèrent lorsqu'il entra. Yisselda se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa

joue, tandis que Noblegent, se tenant légèrement en retrait, lui adressait un sourire.

— On dirait que vous avez besoin d'un bon repas et de vêtements plus douillets que cette armure, dit Noblegent en tirant le cordon qui actionnait une cloche. Je m'en occupe.

Airain acquiesça, reconnaissant, et s'approcha du feu tout en se débarrassant de son casque. Il le posa sur le manteau de la cheminée, et le métal sonna sur la pierre. Déjà Yisselda s'agenouillait, défaisant les courroies qui retenaient les jambières du comte. Très belle, elle avait dix-neuf ans et sa peau était rose et dorée à la fois ; sa chevelure, ni tout à fait blonde ni tout à fait rousse, avait une couleur plus subtile et plus agréable. Elle portait une robe vague, orange flamboyant, qui la faisait ressembler à un farfadet, à un esprit du feu, tandis qu'elle se déplaçait avec une grâce vive pour aller remettre les jambières au valet qui venait d'arriver, porteur d'une nouvelle tenue destinée au comte.

Un autre domestique aida Airain à se débarrasser de son pectoral et du reste de son armure, et bientôt le maître des lieux put passer une chemise de laine blanche, de larges culottes et un confortable vêtement d'intérieur.

Près du feu, on dressa une petite table chargée de plats où fumaient d'épaisses tranches de bœuf de Kamarg, des pommes de terre, une sauce épaisse et délicieuse, voisinant avec un plein saladier de laitue et un flacon de vin chaud et épicé. Avec un sourire d'aise, le comte Airain s'assit à la table et commença à manger.

Debout près de l'âtre, Noblegent l'observait, tandis qu'Yisselda, blottie dans un fauteuil en face de lui, attendait qu'il eût fini de calmer son formidable appétit.

— Eh bien, monseigneur, dit-elle avec un sourire, comment s'est passée cette journée ? Notre territoire est-il bien défendu ?

Le comte hocha la tête avec une gravité feinte.

— Certes, madame ; cependant je n'ai pu inspecter qu'une seule des tours du Nord. La pluie m'a surpris et j'ai décidé de regagner le château.

Il leur conta ensuite sa rencontre avec le baragoin. Yisselda écoutait, les yeux écarquillés, et Noblegent n'approuvait pas

toujours les exploits de son ami et semblait penser que le comte Airain allait au-devant de ce genre d'aventures.

— Reconnaissez au moins, déclara-t-il lorsque le narrateur eut fini son récit, que je vous ai conseillé, ce matin, de vous faire accompagner de von Villach et de quelques autres.

Von Villach était le principal lieutenant du comte. Vieux soldat loyal, il avait été son compagnon au cours de la plupart de ses campagnes.

Airain releva la tête et éclata de rire devant l'expression austère de son ami.

— Von Villach ? Il se fait vieux, il devient lent. Ce serait inhumain de le forcer à sortir par un temps pareil !

Un sourire quelque peu lugubre se peignit sur le visage de Noblegent.

— Il n'a qu'un an ou deux de moins que vous, comte…

— C'est possible, mais pourrait-il, à lui seul, occire un baragoin ?

— Là n'est pas la question, reprit Noblegent d'une voix ferme. S'il vous avait suivi, si quelques hommes d'armes vous avaient accompagné, vous n'auriez pas eu besoin de combattre ce monstre.

Le comte signifia d'un geste de la main qu'il voulait mettre fin à cette discussion.

— Il faut bien que je me donne un peu d'exercice ; je ne veux pas devenir aussi faible que von Villach.

— Père, vous vous devez à votre peuple, intervint Yisselda d'une voix douce. Si vous vous faisiez tuer…

— Je ne serai pas tué !

Airain eut un sourire de mépris, comme si la mort ne pouvait exercer son emprise sur lui. À la lumière des flammes, son visage ressemblait à un masque de guerre de quelque antique tribu barbare, un masque de métal fondu, qui paraissait indestructible.

Yisselda haussa les épaules. Elle avait hérité la plupart des traits de caractère de son père, et elle était convaincue de l'inutilité d'engager une discussion avec des gens aussi entêtés que le comte Airain. Noblegent, dans un poème faisant partie de ses écrits intimes, avait dit d'elle : *Elle est comme la soie, forte*

et douce à la fois. Regardant le père et la fille, il constata avec une affection tranquille que l'expression de l'un se reflétait exactement chez l'autre.

Le philosophe orienta la conversation vers un autre sujet :

— J'ai ouï dire aujourd'hui que la Granbretanne s'est emparée de la province de Köln, il n'y a pas six mois. Ils se propagent comme la peste !

— Cette peste est plutôt bienfaisante, répliqua le comte Airain en se renversant sur son siège. Au moins, ils établissent l'ordre.

— Un ordre politique, sans doute, rétorqua Noblegent avec fougue, mais les aspects spirituels ou moraux sont totalement négligés. Ils font montre d'une cruauté sans précédent. Ce sont des déments. Leurs âmes sont emplies d'amour pour tout ce qui touche au mal et de haine pour tout ce qui est noble.

Le comte lissa sa moustache.

— Des vices semblables ont déjà existé, auparavant. Le sorcier bulgare qui m'a précédé les valait bien, par exemple.

— Il s'agissait d'un individu. De même que le marquis de Pesht, Roldar Nikolayeff, et d'autres. Ce sont des exceptions, et, dans la plupart des cas, le peuple sur lequel ils régnaient s'est tourné contre eux et les a éliminés. Mais le Ténébreux Empire est une nation, une nation entièrement constituée d'hommes de cette sorte, et les vilenies qu'ils commettent sont considérées comme tout à fait normales. À Köln, leur jeu favori était de crucifier les petites filles de la cité, de châtrer les garçons et de forcer les adultes à se livrer en public à des exhibitions infâmes pour sauver leur vie. Cette cruauté n'est pas naturelle, comte, et là n'est pas le pire. Leur plus grand plaisir est de traîner l'homme dans la fange.

— De telles histoires se gonflent d'une certaine exagération, mon ami. Vous devriez le comprendre. N'ai-je pas moi-même été accusé de…

— Pour ce que j'en sais, l'interrompit Noblegent, les rumeurs ne sont pas une exagération, mais une simplification de la vérité. Si leurs activités publiques sont si effroyables, songez à ce que doivent être leurs plaisirs intimes…

Yisselda frissonna.

— Je n'ose imaginer…

— Juste, dit Noblegent, se tournant vers elle. Et il y a peu de gens qui osent répéter ce qu'ils ont vu. L'ordre qu'ils instaurent est superficiel, mais le chaos qu'ils apportent détruit jusqu'à l'âme des hommes.

Le comte Airain haussa ses larges épaules.

— Quoi qu'ils fassent, leurs actions ne sont que temporaires. L'unification qu'ils imposent, par contre, durera, vous pouvez m'en croire.

Noblegent croisa les bras sur son torse revêtu de noir.

— Le prix à payer est trop élevé, comte Airain.

— Il ne sera jamais trop élevé ! Vers quoi allons-nous ? Les principautés d'Europe se divisent de plus en plus, la guerre est devenue une habitude dans la vie de chaque homme. Ils sont rares, de nos jours, ceux qui peuvent goûter la paix de l'esprit de la naissance au tombeau. Les choses ne cessent de changer. La Granbretanne, au moins, apporte la stabilité.

— Et la terreur ! Non, mon ami, il m'est impossible de vous approuver.

Airain se versa une coupe de vin, la vida d'un trait et bâilla.

— Vous prenez trop au sérieux ces événements, Noblegent. Si vous aviez mon expérience, vous comprendriez que cette sorte de mal n'a qu'un temps, soit que ceux qui le font se lassent, soit que ceux qui le subissent se révoltent d'une manière ou d'une autre. Il suffira de cent ans pour que la Granbretanne devienne une nation juste et morale.

Le comte adressa un clin d'œil à sa fille, qui, semblant s'être rangée à l'avis de Noblegent, ne lui répondit pas par un sourire.

— Leur folie est trop profonde pour que cent ans suffisent à la guérir. Leur apparence est là pour le prouver. Ces masques d'animaux sertis de joyaux qu'ils ne quittent jamais, ces vêtements grotesques qu'ils portent même au cours des plus grandes canicules, leur manière de marcher, leurs attitudes, tout cela les montre tels qu'ils sont. Leur folie est héréditaire, et leur progéniture en héritera. (Noblegent frappa du plat de la main l'un des piliers de la cheminée.) Notre passivité elle-même est une approbation à leurs malversations. Nous devrions…

Le comte Airain se leva.

— Nous devrions aller dormir, ami. Demain, il nous faut nous rendre aux arènes pour assister au début des festivités.

Il fit un signe de tête à Noblegent, déposa un baiser léger sur le front de sa fille et s'en fut.

Chapitre 3

Le baron Meliadus

À cette époque de l'année, commençaient, pour le peuple de Kamarg, les grandes festivités. Les labeurs de l'été étaient terminés, les maisons se couvraient de fleurs, hommes et femmes se vêtaient de soie et de lin richement brodés, des taurillons, lâchés dans les rues, chargeaient les passants amusés et les gardians paradaient dans leurs parures martiales. Les après-midi étaient consacrés aux courses de taureaux, qui se déroulaient dans l'antique amphithéâtre de pierre situé aux limites de la ville.

Les sièges des arènes étaient de granit, disposés en rangées régulières. Au sud, près du haut mur qui ceignait la piste, une tribune couverte, dont le toit d'ardoise rouge était soutenu par des piliers sculptés, avait été édifiée. On y avait accroché des tentures brunes et écarlates. C'était là que trônaient le comte Airain, Yisselda, sa fille, Noblegent et le vieux von Villach.

De leur place, le comte et ses compagnons pouvaient voir la totalité de l'amphithéâtre, qui commençait à se remplir, et entendre les conversations animées qui se mêlaient aux bruits des sabots et aux mugissements des taureaux, encore prisonniers.

Bientôt six gardians vêtus de capes bleu ciel et équipés de casques à plumet, qui se tenaient de l'autre côté du théâtre, levèrent leurs trompettes de bronze. La fanfare fit écho aux renâclements des taureaux et aux hurlements de la foule. Le comte avança d'un pas.

L'ovation redoubla d'intensité lorsqu'il apparut, souriant et levant la main en un geste amical. Quand le tumulte se fut

apaisé, il commença le discours traditionnel qui devait marquer l'ouverture des festivités.

— Antique peuple de Kamarg, que le destin a préservé des fléaux du Tragique Millénaire, vous qui avez reçu la vie, fêtez-la aujourd'hui. Vous dont les ancêtres furent sauvés par le farouche mistral, qui nettoya les cieux des poisons qui apportèrent aux autres la mort et les difformités, remerciez par cette fête la venue du Vent de Vie !

À nouveau les vivats s'élevèrent, et les trompettes sonnèrent une seconde fois. Puis, dans l'arène, douze gigantesques taureaux firent irruption. Affolés, ils parcouraient la piste en tous sens, la queue dressée, les naseaux dilatés, les yeux flamboyants, leurs cornes acérées brillant dans le soleil. C'étaient là les meilleurs taureaux de combat de Kamarg, qu'on avait entraînés pendant un an en vue de ce moment. Ils allaient affronter des hommes aux mains nues qui tenteraient d'arracher les guirlandes qu'on avait enroulées autour de leur garrot et de leurs cornes.

Ensuite, des gardians à cheval pénétrèrent dans l'arène, saluant la foule, et regroupèrent les bêtes pour les ramener à leurs stalles.

Lorsque cette opération délicate s'acheva, le maître de cérémonie fit son entrée. Il était vêtu d'une cape couleur d'arc-en-ciel, d'un chapeau à larges bords d'un bleu soutenu, et portait à la main un porte-voix doré, à l'aide duquel il allait annoncer la première course.

Amplifiée à la fois par l'instrument et par l'acoustique étudiée du théâtre, la voix de l'homme ressemblait presque au mugissement d'un taureau en colère. Il nomma d'abord l'animal, Cornerouge, d'Aigues-Mortes, à Pons Yachar, le célèbre éleveur, et, immédiatement après, le principal toréador, Mahtan Just, d'Arles. Puis il fit volter son cheval et quitta la piste. Immédiatement, Cornerouge jaillit du toril, frappant l'air de ses cornes. Les rubans rouges qui les ornaient flottaient dans le vent.

Cornerouge était un taureau gigantesque, de plus de cinq pieds au garrot. Sa queue fouettait ses flancs comme celle d'un lion ; ses yeux rouges flamboyaient, fixant la foule qui

l'acclamait. Des fleurs furent lancées dans l'arène, et certaines tombèrent sur son large dos blanc. Il fit volte-face, frappant le sable du sabot, piétinant les fleurs.

Puis, avec légèreté, sans ostentation, un personnage mince et musclé apparut, portant une cape de lin noir et de soie pourpre, un pourpoint ajusté et des culottes brodées de fil d'or et chaussé de hautes bottes de cuir noir décorées d'argent. Son visage était brun, jeune et alerte. Il leva son large chapeau pour saluer la foule, pirouetta et se retrouva face à Cornerouge. Bien qu'il eût à peine vingt ans, Mahtan Just s'était déjà distingué dans les trois festivals précédents. À présent les femmes lui jetaient des fleurs et lui envoyaient des baisers, auxquels il répondait d'un salut, tout en avançant vers le taureau écumant et en retirant gracieusement sa cape. Il dévoila à l'animal la doublure rouge du vêtement. Cornerouge fit quelques pas en avant, souffla bruyamment, baissa les cornes.

Et il chargea.

Mahtan Just s'écarta et, tendant le bras, cueillit l'un des rubans qui ornaient les cornes de son adversaire. La foule hurla et trépigna. Le taureau fit demi-tour et se rua à nouveau sur le jeune homme. À nouveau, ce dernier attendit l'ultime moment pour se dérober et s'empara d'un autre ruban. Serrant ses trophées entre ses dents blanches, il adressa un sourire ironique d'abord au taureau, puis au public.

Just savait que les deux premières guirlandes, fixées à l'extrémité des cornes de la bête, étaient les moins difficiles à prendre ; il s'en était emparé presque sans effort. Mais il lui fallait à présent arracher les autres, et c'était là un jeu beaucoup plus dangereux.

Le comte Airain se pencha en avant, admirant l'exhibition du toréador.

— N'est-il pas merveilleux, père ? On croirait un danseur ! dit Yisselda en souriant.

— Oui, il danse avec la mort, intervint Noblegent, affectant la sévérité.

Le vieux von Villach se cala dans son siège, comme si le spectacle l'ennuyait. Peut-être la faute en incombait-elle à ses

yeux, qui n'étaient plus ce qu'ils avaient été – ce qu'il refusait d'admettre.

Maintenat, Cornerouge se ruait sur Mahtan Just qui, les mains sur les hanches, la cape à ses pieds, attendait. Lorsque le taureau fut sur lui, le jeune homme fit un bond et, effleurant les cornes, exécuta un saut périlleux par-dessus le dos de l'animal. Cornerouge, interdit, s'arrêta net et renâcla, avant de tourner la tête vers Just qui riait derrière lui.

Sans laisser à son adversaire le temps d'agir, le garçon sauta à nouveau, pour retomber cette fois à califourchon sur le taureau, qui se mit à s'agiter frénétiquement sous lui. Agrippé à l'une des cornes, Just s'efforçait de détacher d'une seule main l'un des rubans de l'autre. Il fut rapidement jeté au sol par sa monture, mais, agitant triomphalement sa nouvelle prise, il roula sur lui-même et se remit d'un bond sur ses pieds, à l'instant précis où le taureau le chargeait.

La foule en délire hurlait, trépignait et tapait des mains, produisant un formidable bruit. Un véritable océan de fleurs multicolores couvrait la piste poussiéreuse. Just, poursuivi par le taureau, courait gracieusement autour de l'arène.

Il s'arrêta et, comme hésitant, fit lentement demi-tour, semblant fort surpris de voir que l'animal était déjà sur ses talons.

Un nouveau bond. Mais une corne acérée accrocha son pourpoint et déséquilibra le jeune homme. Le tissu se déchira. Une main posée sur l'échine du monstre, Just boula, se reçut mal et roula sur lui-même. Le taureau chargea.

Le toréador, toujours conscient mais incapable de se relever, s'écarta en rampant. Cornerouge baissa la tête, et l'une de ses cornes laboura le corps du jeune homme. Des gouttes de sang brillèrent dans le soleil, et la foule, mue à la fois par un sentiment de pitié et d'excitation, se mit à gémir.

— Père ! dit Yisselda en étreignant le bras du comte. Il va le tuer ! Faites quelque chose !

Airain secoua la tête, mais il s'était instinctivement penché en avant.

— C'est son affaire. Il connaissait les risques.

Le corps du garçon fut plusieurs fois projeté en l'air, bras et jambes ballants comme ceux d'une poupée de chiffon. Des gardians à cheval, armés de longues lances, entrèrent dans l'arène pour écarter le taureau de sa victime.

Mais Cornerouge refusait de bouger et restait immobile au-dessus du corps du Just, coom se tient un chat devant sa proie inconsciente.

Le comte Airain, avant d'avoir compris ce qu'il faisait, avait déjà sauté sur la piste. Vêtu de son armure d'airain, il courait vers le taureau. On aurait dit un géant de métal.

Les gardians firent reculer leurs chevaux, tandis que le comte se jetait contre le mufle de la bête, prenait ses cornes à pleines mains. Sur le visage tanné de l'homme, les veines saillaient. Irrésistiblement, il força Cornerouge à s'écarter.

L'animal releva la tête, et les pieds du comte quittèrent le sol, mais il ne lâcha pas prise. Il porta son poids d'un côté, poussant les cornes vers l'arrière dans un mouvement inexorable.

Un silence de mort s'était abattu sur l'amphithéâtre. Dans la tribune, Yisselda, Noblegent et von Villach, tous trois très pâles, tendus et immobiles, regardaient. L'assistance entière partageait leur angoisse.

Les membres de Cornerouge tremblaient. Il soufflait et mugissait, faisant tressauter sa croupe. Le comte, étreignant les cornes, ne relâchait pas son effort. Les muscles de sa nuque étaient devenus rouges, sa moustache et sa chevelure se hérissaient, mais, peu à peu, le taureau faiblit, et il finit par s'agenouiller.

Des hommes se précipitèrent pour emporter le blessé hors de l'arène. Cependant, la foule restait toujours silencieuse.

Alors, en une torsion titanesque, le comte Airain coucha Cornerouge sur le flanc.

Le taureau ne tenta pas de se relever. Il avait trouvé son maître et reconnaissait sa défaite.

Airain fit un pas en arrière. Le taureau ne bougea pas, se bornant à regarder son vainqueur avec des yeux où brillait l'étonnement. Sa queue balayait lentement la poussière et son puissant poitrail se soulevait au rythme de sa respiration.

Et les vivats éclatèrent.

Et les vivats retentirent si fort qu'il semblait que la Terre entière pourrait les entendre.

Et la foule se leva, saluant son seigneur gardian d'une ovation extraordinaire, tandis que Mahtan Just, une main plaquée sur sa blessure, rentrait à nouveau dans l'arène et s'approchait en titubant pour étreindre le bras du comte en signe de reconnaissance.

Dans la tribune, Yisselda pleurait de fierté et de soulagement à la fois, tandis que, sans gêne aucune, Noblegent essuyait les larmes qui coulaient de ses propres yeux. Seul von Villach ne pleurait pas, se contentant de hocher gravement la tête, en signe d'approbation.

Le comte Airain revint vers les siens, leur adressant son plus large sourire. Il posa les mains sur le rebord du mur et s'y hissa d'une traction pour regagner sa place. Il riait, à présent, et saluait la foule qui continuait à l'acclamer.

Puis il leva la main pour obtenir le silence et dit :

— Ce n'est pas moi qu'il faut acclamer, c'est Mahtan Just. Lui seul s'est emparé des rubans. Regardez – il montra ses paumes vides – je n'ai rien. (Un rire parcourut l'assistance.) Que la fête continue !

Puis il se rassit.

Noblegent avait repris son expression habituelle. Il se pencha vers Airain :

— Alors, mon ami, continuerez-vous à prétendre que vous ne souhaitez pas vous mêler des combats des autres ?

Le comte lui sourit.

— Vous êtes obstiné, Noblegent. Cette affaire était de mon ressort, après tout.

— Si le rêve d'une Europe unie vous hante toujours, alors les affaires du continent sont de votre ressort… – Noblegent se gratta le menton – après tout.

Airain reprit un instant une physionomie grave.

— Peut-être… commença-t-il.

Mais il secoua la tête et éclata de rire.

— Oh ! rusé Noblegent, vous parviendrez toujours à me prendre en défaut, n'est-ce pas ?

Mais plus tard, lorsqu'ils quittèrent la tribune pour regagner le château, un pli soucieux barrait le front du seigneur gardian.

Tandis que le comte Airain et sa suite pénétraient dans la cour du château, un homme d'armes se précipita vers eux, leur montrant du doigt un attelage luxueux et un groupe d'étalons noirs à plumet, équipés de selles étranges, que les écuyers s'employaient, à ce moment précis, à enlever.

— Messire, haleta le soldat, tandis que vous étiez aux arènes, des visiteurs sont arrivés à notre château. De nobles visiteurs, bien que j'ignore si leur présence vous réjouira.

Les sourcils froncés, Airain examina la voiture. Elle était faite de métal martelé, d'or sombre, d'acier, de cuivre serti de nacre, d'argent et d'onyx. On s'était efforcé de la faire ressembler à une bête grotesque, dont les pattes se terminaient par des griffes qui se refermaient sur les essieux. La tête était celle d'un reptile aux yeux de rubis, et le haut, creux, formait le siège du cocher. Sur les portes étaient figurées des armes aux nombreux quartiers, où se mêlaient d'étranges animaux, des machines de guerre et d'obscurs et inquiétants symboles. Le comte reconnut à la fois l'attelage et le blason. Le premier était l'œuvre des ferronniers fous de Granbretanne ; le second appartenait à l'un des plus puissants et des plus infâmes seigneurs de cette nation.

— C'est le baron Meliadus de Kroiden, murmura Airain en mettant pied à terre. Quelle affaire peut attirer un aussi puissant personnage en une province si retirée ?

Il avait parlé avec une certaine ironie mais semblait réellement soucieux. Il se tourna vers Noblegent qui venait d'arriver à côté de lui.

— Nous veillerons à le traiter avec courtoisie, Noblegent, avertit le comte. Nous allons le recevoir avec toute notre hospitalité. Nous n'avons aucun grief envers les seigneurs de Granbretanne.

— Pas pour le moment, du moins, répliqua le poète-philosophe, comme à contrecœur.

Yisselda et von Villach sur les talons, Airain et Noblegent montèrent l'escalier et pénétrèrent dans la grande salle, où ils trouvèrent le baron Meliadus qui les attendait, seul.

L'homme était presque aussi grand que le comte Airain. Ses habits étaient d'un noir brillant et d'un bleu profond. Même le masque d'animal serti de joyaux qui, comme un casque, couvrait la totalité du crâne était fait d'un étrange métal noir, où des saphirs bleus figuraient les yeux. Il avait la forme d'une gueule de loup aux babines retroussées. Les mâchoires ouvertes dévoilaient des crocs acérés. Debout dans la pénombre de la salle, son armure sombre dissimulée par sa cape noire, le baron Meliadus aurait pu être l'un de ces mythiques dieux animaux qui étaient encore adorés dans les contrées situées au-delà de la Méditerranée. En apercevant ses hôtes, il porta une main gantée de noir à son visage et arracha son masque, révélant une face blanche aux traits épais, ornée d'une moustache et d'une barbe noires, bien taillées. Ses cheveux épais étaient noirs eux aussi, et ses yeux, bleu pâle. De toute apparence, l'homme n'était pas armé, peut-être pour montrer qu'il venait en paix. Il s'inclina profondément et se mit à parler d'une voix grave et musicale.

— Je vous salue, grand comte Airain, et vous prie de pardonner cette soudaine intrusion. J'avais pris soin de me faire précéder de messagers, mais ils sont arrivés après votre départ. Je suis le baron Meliadus de Kroiden, grand connétable de l'ordre du Loup, premier chèvetain des armées de notre grand roi-empereur Huon…

Le comte inclina la tête.

— Je connais vos hauts faits, baron Meliadus, et j'ai reconnu vos armes sur l'attelage. Soyez le bienvenu. Le château Airain sera vôtre aussi longtemps que vous jugerez bon d'y demeurer. J'ai grand-peur que notre train ne soit modeste, comparé à celui que mène le moindre des sujets du puissant empire de Granbretanne ; mais veuillez considérer cette maison comme la vôtre.

Le baron Meliadus sourit avant de répondre :

— Votre courtoisie et votre hospitalité rendent honteux le Granbreton que je suis. Je vous remercie, puissant héros.

Le comte Airain présenta sa fille, et Meliadus s'avança, fit une profonde révérence et lui baisa la main, visiblement très impressionné par sa beauté. Avec Noblegent, le visiteur se montra courtois, laissant voir qu'il connaissait bien les écrits du poète-philosophe ; mais la voix de l'autre tremblait légèrement : Noblegent avait du mal à se contenir. Meliadus rappela à von Villach maintes batailles au cours desquelles le vieux soldat s'était distingué, ce qui sembla flatter ce dernier.

Malgré ces belles manières et cette politesse fleurie, une certaine tension régnait dans la pièce. Noblegent fut le premier à prendre congé, suivi peu de temps après par Yisselda et von Villach, qui laissèrent le baron Meliadus exposer à son hôte l'objet de sa visite, quel qu'i fût. Lorsque la jeune fille sortit, le baron la suivit un instant du regard.

On apporta du vin et des rafraîchissements, et les deux hommes s'assirent dans de profonds fauteuils de bois sculpté.

Par-dessus sa coupe de vin, Meliadus regardait le comte.

— Vous êtes un homme d'action, monseigneur, déclara le visiteur. En vérité, on ne pourrait vous donner meilleure définition. Il vous agréera donc, sans doute, d'apprendre que ma visite est motivée par autre chose que le simple plaisir de découvrir votre charmante province.

Le comte eut un petit sourire. Il appréciait la franchise de son interlocuteur.

— Vous dites vrai, reconnut-il. Mais, pour ma part, c'est un honneur que de recevoir un pair aussi fameux du grand roi Huon.

— J'éprouve à votre égard le même sentiment, répondit le baron Meliadus. Vous êtes certainement le plus fameux héros de toute l'Europe, et peut-être le plus fameux de toute son histoire. Il est presque effrayant de découvrir que vous êtes fait de chair et de sang, et non point de métal.

Il rit, et le comte Airain fit écho à son rire.

— J'ai eu ma part de chance, dit-il. Et le destin m'a accordé le privilège de valider mes jugements. Qui pourra dire si c'est cette époque qui me convient, ou si c'est moi qui suis fait pour elle ?

— Votre philosophie égale celle de votre ami Noblegent, reprit le baron, et vient corroborer ce que j'avais ouï de votre sagesse et de la justesse de vos vues. Nous autres Granbretons, nous targuons à juste titre de posséder ces qualités, mais il semble que nous ayons trouvé notre maître.

— Je n'ai qu'une vue fragmentaire des choses, alors que vous avez le don d'en voir la totalité.

Il essayait de deviner où voulait en venir son interlocuteur, mais le visage du baron Meliadus demeurait impénétrable.

— C'est justement de détails que nous avons besoin, lança le Granbreton, si nous voulons voir nos desseins se réaliser avec toute la célérité voulue.

À présent, le comte Airain comprenait quelles étaient les raisons de la présence de Meliadus, mais il n'en laissa rien voir, se bornant à prendre une expression légèrement étonnée et à remplir de vin la coupe vide de son hôte.

— Notre destin est de conquérir l'Europe, continua le baron.

— Il semble, en effet, que ce soit là votre destin. Et, en principe, je suis favorable à vos plans.

— Vous m'en voyez ravi, comte Airain. On donne souvent de nous une image déformée, et nos ennemis sont nombreux, qui répandent sur notre compte les pires calomnies.

— Que ces rumeurs soient vraies ou fausses, je ne m'en soucie guère. Seuls vos buts m'intéressent.

— Ainsi, vous ne vous opposeriez pas à une extension de l'empire ?

En disant ces mots, le baron Meliadus scrutait attentivement le visage de son interlocuteur.

— Certes, répondit le comte dans un sourire, je ne m'y opposerais pas, si votre avance ne vise pas le territoire que je protège, la Kamarg.

— Seriez-vous donc favorable à la signature d'un traité de paix entre nos deux nations ?

— Je n'en vois pas la nécessité. Mes tours offrent une protection suffisante.

— Hmmm…

Le baron gardait les yeux fixés sur le sol.

— Ainsi, tel était l'objet de votre visite ? Proposer un traité de paix ? Et même une alliance, peut-être ?

Le baron acquiesça.

— Oui, en quelque sorte.

— Je ne souhaite pas m'opposer à la Granbretanne, expliqua Airain. Je ne me dresserais contre vous que si mon territoire était menacé. Quant à vous soutenir, je le fais uniquement parce que je pense que l'Europe a besoin en ce moment d'une force unificatrice.

Avant de répondre, Meliadus prit le temps de réfléchir.

— Et si cette unification était en péril ? finit-il par dire.

— Je ne crois pas que ce soit le cas, rétorqua Airain, amusé. À l'heure actuelle, personne n'est assez puissant pour s'opposer à la Granbretanne.

Le baron fit la moue.

— Vous avez raison. La liste de nos victoires est si longue qu'elle en devient presque ennuyeuse. Mais plus nous avançons dans nos conquêtes, plus nos forces se trouvent disséminées. Si nous connaissions mieux les cours d'Europe, comme vous par exemple, nous saurions à qui nous confier, de qui nous défier, et ainsi nous pourrions centrer plus particulièrement notre attention sur les points délicats. Pour ne vous citer qu'un exemple, nous avons choisi le grand-duc Ziminon pour gouverner la Normandia. (Meliadus fixa le comte avec intensité.) Pensez-vous que nous ayons agi avec sagesse ? Il convoitait ce trône à l'époque où son cousin Joaillet l'occupait. Croyez-vous que notre marché le satisfasse ?

— Ziminon ? J'ai aidé à le vaincre devant Rouen.

Il souriait.

— Je sais. Mais que pensez-vous de lui ?

Au fur et à mesure que le baron s'énervait, le sourire du comte se faisait plus large. Il savait maintenant exactement ce que la Granbretanne attendait de lui.

— C'est un excellent cavalier et il éprouve à l'égard des femmes une véritable fascination.

— Cela ne nous dit pas dans quelle mesure nous pouvons lui faire confiance.

Meliadus reposa sa coupe avec un geste qui trahissait l'impatience.

— C'est tout à fait vrai, admit le maître des lieux.

Puis il leva la tête pour regarder la grande horloge murale installée au-dessus de la cheminée. Ses aiguilles dorées indiquaient onze heures. À chacune de ses lentes oscillations, son énorme balancier promenait sur le mur une ombre incertaine.

— Nous nous couchons tôt, au château Airain, déclara le comte d'un ton détaché. Nous vivons au rythme de la vie campagnarde. (Il se leva.) Un domestique va vous conduire à vos appartements. On a attribué à vos hommes les chambres voisines.

Un nuage vint obscurcir le visage du baron.

— Comte Airain… nous connaissons votre adresse politique, votre sagesse, votre science extraordinaire de toutes les forces et de toutes les faiblesses des cours d'Europe. Nous souhaitons utiliser vos talents. En retour, nous vous offrons la richesse, la puissance, la sécurité…

— Les deux premières ne me font pas défaut. Quant à la troisième, je me la suis assurée, répondit Airain tout en tirant le cordon qui actionnait une cloche. Vous me pardonnerez d'invoquer la fatigue et le sommeil. J'ai eu un après-midi harassant.

— Écoutez la voix de la raison, monseigneur, je vous en conjure.

Le baron Meliadus faisait des efforts désespérés pour cacher sa colère.

— J'espère, baron, que vous allez demeurer quelque temps en notre compagnie et que vous aurez le loisir de nous raconter ce qui se passe hors de Kamarg.

Un valet entra.

— Conduis notre hôte à ses appartements, ordonna le comte.

Il s'inclina légèrement.

— Bonne nuit, baron Meliadus. Je pense avoir le plaisir de vous voir demain à huit heures pour le déjeuner du matin.

Quand le baron, précédé du domestique, eut quitté la grande salle, le comte Airain laissa enfin transparaître un peu de l'amusement qu'il éprouvait. Il était agréable de savoir que la Granbretanne demandait son aide ; mais il n'avait nullement l'intention de la lui accorder. Il espérait pouvoir repousser avec courtoisie la requête de son visiteur, car il n'avait guère envie de se mettre en mauvais termes avec le Ténébreux Empire. De plus, il appréciait le baron Meliadus. Tous deux semblaient avoir en commun certaines qualités.

Chapitre 4

Combat au château Airain

Le baron Meliadus demeura une semaine au château Airain. Passé la première nuit, il parvint à retrouver son calme et ne laissa plus jamais poindre aucun signe d'impatience devant la persistance du comte à refuser d'entendre les requêtes et les arguments de la Granbretanne.

Peut-être n'était-ce pas seulement sa mission qui le retenait au château, car il était évident qu'il accordait beaucoup de son attention à Yisselda. Avec elle, plus spécialement, il se montra agréable et courtois, tant et si bien que la fille d'Airain, peu accoutumée aux manières particulières des grandes cours d'Europe, ne resta pas indifférente.

Le comte ne semblait guère se soucier de cet état de choses. Un matin, alors qu'il se promenait avec Noblegent sur les terrasses supérieures des jardins du château, le poète-philosophe lui parla ainsi :

— On dirait que le baron Meliadus ne cherche pas seulement à s'attirer vos faveurs. Il a visiblement un autre objet de séduction en tête, ne pensez-vous pas ?

— Comment ? (Le comte détourna son attention des plantes qu'il était en train d'admirer.) De quoi parlez-vous ?

— De votre fille, répondit Noblegent avec douceur.

— Allons, Noblegent, dit le comte en riant. Vous prêtez à l'homme de bien mauvaises intentions. C'est un gentilhomme, un seigneur. De plus, il cherche à obtenir quelque chose de moi. Il n'irait pas tout gâcher pour une amourette. Je vous trouve bien injuste avec le baron Meliadus. Je dois vous avouer que je me suis pris à l'apprécier.

— Alors, monseigneur, il serait grand temps que vous repreniez le jeu de la politique, rétorqua Noblegent d'une voix qu'il contenait avec peine. Car il semblerait que votre jugement ait perdu de son acuité.

L'autre haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, je pense que vous devenez nerveux comme une vieille femme, mon ami. Meliadus a montré, depuis son arrivée, la plus grande retenue. Avouons-le : je pense qu'il perd son temps ici, et j'aimerais qu'il se décide à partir. Mais s'il a une quelconque intention à l'égard de ma fille, je n'en ai pas perçu le moindre signe. Peut-être pourrait-il souhaiter l'épouser afin d'établir entre nous les liens du sang, et de m'amener ainsi à servir la Granbretanne. Mais Yisselda n'y consentirait pas plus que moi.

— Et si votre fille tombait amoureuse de Meliadus ? Si le baron se mettait à l'aimer ?

— Comment pourrait-il en être ainsi ?

— Elle n'a pas souvent l'occasion de rencontrer des hommes aussi beaux, aux si brillantes manières, en Kamarg.

— Hmmm… grogna le comte d'un air dubitatif. Si elle était amoureuse du baron, elle serait venue me le dire, n'est-ce pas ? Je ne croirai votre fable que lorsque j'en aurai reçu confirmation de la bouche d'Yisselda elle-même.

Noblegent se demanda si le refus du comte à voir en face la vérité venait d'une volonté secrète de tout ignorer du caractère de ceux qui régnaient sur la Granbretanne, ou s'il relevait au contraire de la légendaire incapacité qu'ont les pères à remarquer chez leurs enfants ce qui est évident pour tous les autres. Le poète-philosophe se promit de surveiller et Yisselda et le baron Meliadus, dans les jours à venir. Il ne pouvait croire que le comte juge correctement l'homme qui était responsable du massacre de Liège, qui avait décidé du sac de Sahbruck, celui dont les appétits pervers faisaient trembler tous les humbles, du cap Nord à Tunis. Comme il l'avait dit, Airain avait séjourné trop longtemps dans ce pays isolé et trop longtemps respiré l'air sain et pur de la campagne. À présent, il n'était plus capable de reconnaître la puanteur de la corruption, même lorsqu'elle se dégageait sous ses yeux.

Bien que le comte se montrât réticent dans ses conversations avec Meliadus, le Granbreton semblait désireux de l'informer plus avant. Même dans les contrées qui n'étaient pas sous la férule de la Granbretanne, lui expliquait-il, on trouvait des nobles et des paysans mécontents, désireux de passer des traités secrets avec les agents du Ténébreux Empire et d'aider à éliminer les ennemis du roi-empereur en échange du pouvoir. De toute évidence, les ambitions de l'empire ne se bornaient pas à l'Europe, mais débordaient sur l'Asie. Au-delà de la Méditerranée existaient des groupes bien constitués, prêts à se rallier à la Granbretanne, lorsque serait venu le temps de l'attaque. L'admiration d'Airain pour ces subtiles tactiques ne cessait de croître.

— Dans vingt ans, déclara le baron, l'Europe entière sera entre nos mains. Il nous faudra encore dix années pour conquérir l'Arabie et les pays qui l'entourent. Dans cinquante ans d'ici, nous aurons assez de force pour attaquer ce pays mystérieux qui figure sur nos cartes sous le nom d'Asiacommunista…

— Un nom antique et évocateur, commenta le comte Airain en souriant. Une terre riche en sorcelleries, à ce qu'on raconte. N'est-ce point là que se trouve le Bâton Runique ?

— C'est ce qu'affirme la légende. On dit qu'il est planté au sommet de la plus haute montagne du monde, où la neige tourbillonne sans cesse et où le vent ne se calme jamais. Il serait protégé par des hommes velus d'un âge et d'une sagesse infinis, grands de dix pieds et aux traits simiesques. (Meliadus prit le temps de sourire.) Mais on prétend aussi que le Bâton Runique se trouve en bien d'autres endroits. En Amarekh, même…

Airain hocha la tête.

— Ah ! l'Amarekh… Cette terre entre-t-elle aussi dans vos rêves de conquêtes ?

L'Amarekh était le vaste continent dont on disait qu'il s'étendait à l'ouest, de l'autre côté de l'océan, et sur lequel régnaient des êtres aux pouvoirs quasi divins. On disait qu'ils menaient une vie tranquille, retirée, peu matérielle. Selon les contes, leur civilisation avait été entièrement épargnée par le Tragique Millénaire, alors que le reste du monde était tombé en

ruine, à des degrés divers. En mentionnant l'Amarekh, le comte Airain avait plaisanté. Mais le baron lui lança un regard en coin, une lueur glaciale dansant dans ses yeux pâles.

— Pourquoi pas ? Je renverserais les murailles des cieux si je les découvrais.

Troublé, le comte quitta son hôte peu de temps après. Il commençait à se demander si sa décision de rester neutre était aussi judicieuse qu'il l'avait d'abord pensé.

Yisselda, bien qu'elle fût aussi intelligente que son père, ne bénéficiait pas, malgré tout, de son expérience et de sa sagacité. Elle trouvait même que la réputation d'infamie que l'on faisait au baron le rendait attirant ; mais, en même temps, elle se refusait à croire toutes les histoires que l'on racontait à son sujet. Quand il lui parlait de sa voix douce et posée, chantant les louanges de sa beauté et de sa grâce, elle pensait avoir en face d'elle un homme forcé de dissimuler la douceur de son caractère sous des dehors de cruauté et de dureté, de par la nature même de sa fonction et de sa place dans l'Histoire.

Or, pour la troisième fois depuis l'arrivée du Granbreton, Yisselda quitta nuitamment sa chambre, pour se rendre dans la tour de l'Ouest, où il lui avait donné rendez-vous. Cette partie du château était inutilisée, depuis que l'ancien seigneur gardian y avait trouvé une mort affreuse.

La rencontre avait été bien innocente : il avait pris sa main, avait effleuré ses lèvres, avait murmuré des mots d'amour, évoqué le mariage. Bien que la jeune fille hésitât encore à se prononcer sur ce dernier point – elle aimait son père et savait qu'une union avec Meliadus lui déplairait et lui ferait grand-peine – elle ne pouvait rester insensible aux attentions de son soupirant. Elle n'était pas certaine d'éprouver de l'amour à son égard, mais elle goûtait le sentiment d'aventure et d'interdit que ces rendez-vous lui donnaient.

Cette nuit-là, alors qu'elle courait, pieds nus, le long des couloirs obscurs, elle était loin de se douter qu'on la suivait. Derrière elle se hâtait une silhouette, l'ombre d'un homme vêtu d'une cape noire et qui tenait dans la main droite un long poignard gainé de cuir. Le cœur battant, ses lèvres rouges

écartées dans un demi-sourire, la jeune fille montait en courant l'escalier en pas de vis. Elle atteignit la petite pièce ronde où le baron l'attendait déjà.

Il s'inclina profondément, puis la prit dans ses bras. Il caressa sa peau douce, à travers le fin tissu soyeux de sa chemise de nuit. Cette fois, son baiser fut plus ardent, presque brutal. Haletante, Yisselda le lui rendit, étreignant de ses bras le puissant torse vêtu de cuir. La main de l'homme se posa sur la taille de la jeune fille, puis descendit jusqu'à ses cuisses, et pendant un moment elle se pressa plus fort contre lui, avant de tenter de se dégager de l'étreinte, sentant grandir en elle une frayeur inconnue jusqu'alors.

Le souffle court, il la retint. À la lumière d'un rayon de lune, qui pénétrait dans la pièce par une étroite lucarne, elle vit son visage aux sourcils froncés et aux yeux flamboyants.

— Yisselda, tu dois devenir ma femme. Si nous quittons le château ce soir même, nous aurons franchi demain la ligne des tours de guet. Ton père n'osera pas nous poursuivre jusqu'en Granbretanne.

— C'est mal le connaître, répondit-elle avec une assurance tranquille, mais quoi qu'il en soit, monseigneur, je ne souhaite pas lui donner tel souci.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je ne vous épouserai pas sans son consentement.

— Le donnera-t-il ?

— Je ne pense pas.

— En ce cas…

Elle essaya une nouvelle fois de se dégager, mais les mains puissantes de l'homme s'étaient refermées sur ses bras. Elle était effrayée, à présent, et se demandait comment la passion qui l'habitait encore quelques instants plus tôt avait pu se transformer si rapidement en peur.

— Il faut que je regagne ma chambre.

— Non ! Yisselda, je n'ai pas l'habitude que l'on s'oppose à mes volontés. D'abord, c'est ton père, cet obstiné, qui refuse de m'accorder ce que je viens lui demander, et maintenant c'est

toi ! Plutôt te tuer que te laisser aller sans avoir ta promesse que tu me suivras en Granbretanne !

Il la serra violemment contre lui et lui arracha un baiser. En grognant, elle essaya de résister.

Alors, la silhouette à la cape noire pénétra dans la chambre ronde, dégainant le long poignard. L'acier brilla, à la lumière de la lune, et le baron Meliadus leva les yeux vers l'intrus sans pour autant relâcher sa prisonnière.

— Lâchez-la ! ordonna l'ombre. Si vous n'obéissez pas, j'oublierai mes principes et je vous tuerai sur-le-champ.

— Noblegent ! sanglota Yisselda. Va prévenir mon père. Tu n'est pas assez fort pour lutter contre cet homme !

Le baron Meliadus éclata de rire et repoussa Yisselda vers le mur.

— Lutter ? Ce ne serait pas un combat, philosophe ! Mais une boucherie ! Écarte-toi et je m'en irai, avec la fille, bien entendu.

— Partez seul, répliqua Noblegent. Partez, je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience. Yisselda reste.

— Elle s'en va avec moi ce soir même, qu'elle le veuille ou non !

Meliadus rejeta sa cape en arrière, dévoilant la courte épée qui pendait à son côté.

— Écarte-toi, Noblegent. Si tu n'obéis pas, je peux te promettre que tu ne vivras pas assez longtemps pour écrire un sonnet en t'inspirant de cette affaire !

Noblegent ne bougea pas, pointant au contraire sa lame vers la poitrine du baron.

La main du Granbreton se posa sur la garde de l'épée, qu'il tira du fourreau en un éclair.

— Ta dernière chance, philosophe !

L'autre ne répondit rien. Ses yeux fixes ne cillèrent pas. Seul son bras armé trembla légèrement.

Yisselda hurla – un hurlement aigu et déchirant, qui se répercuta dans tout le château.

Avec un grondement de rage, le baron Meliadus se retourna, levant son épée.

Noblegent se rua en avant, frappant maladroitement. La lame glissa sur le cuir épais du vêtement du baron. Meliadus pivota sur lui-même avec un rire méprisant et son arme vint frapper Noblegent par deux fois, à la tête et à la poitrine. Le poète-philosophe tomba à terre, dans une flaque de son propre sang. Yisselda hurla encore, et cette fois son cri reflétait l'horreur. Le baron se pencha, saisit le bras de la jeune fille qui se débattait de son mieux, le tordit cruellement et la jeta sur son épaule. Puis, quittant la pièce, il commença à dévaler les marches de l'escalier.

Il devait traverser la grande salle pour rejoindre ses appartements et, lorsqu'il y pénétra, un rugissement s'éleva en face de lui. À la lumière du feu mourant, il aperçut le comte Airain, vêtu en tout et pour tout d'une large robe, son grand sabre à la main, debout sur le seuil de la porte, lui en interdisant l'accès.

— Père ! gémit Yisselda.

Le Granbreton la laissa tomber au sol et brandit sa courte épée en direction du comte Airain.

— Ainsi, Noblegent avait raison, gronda le maître des lieux. Vous bafouez mon hospitalité, baron !

— Je veux votre fille. Elle m'aime.

— C'est visible, en effet.

Le comte Airain regarda Yisselda, qui se remettait debout en sanglotant.

— Défends-toi, Meliadus !

Le baron fronça les sourcils.

— Vous avez un sabre… Comparée à la vôtre, ma lame ressemble à un couteau de table. De plus, je ne souhaite pas me battre contre un homme de votre âge. Nous pouvons sans aucun doute trouver un terrain d'entente…

— Père ! Il a tué Noblegent !

À ces mots, Airain frémit de colère. Il se précipita vers le mur, où pendait une panoplie, et choisit la plus grande et la mieux équilibrée des épées qui s'y trouvaient. Il la lança au baron, et elle atterrit sur le sol dallé avec un fracas sonore. Le Granbreton lâcha sa propre lame et se baissa pour ramasser la

nouvelle. Il avait l'avantage, à présent, car il était vêtu de cuir épais, alors que le comte ne portait que du lin.

Airain marcha sur son adversaire, sabre haut, et frappa de taille. L'autre para. Comme des bûcherons qui s'acharnent sur le tronc d'un chêne séculaire, les deux hommes balançaient leurs lourdes lames, avec d'amples et puissants mouvements. Le bruit métallique de l'acier contre l'acier résonnait dans la salle, ce qui ne tarda pas à alerter les domestiques et les hommes d'armes de Meliadus. Ces derniers, déconcertés, ignoraient quelle attitude adopter. Bientôt von Villach arriva à son tour, suivi de ses hommes ; les Granbretons, se voyant inférieurs en nombre, décidèrent de ne pas intervenir.

Des étincelles jaillissaient parfois du choc des deux lames, que les combattants manipulaient avec une extraordinaire maestria. Leur visage ruisselait de sueur, leur poitrine se soulevait au rythme de leur respiration haletante, tandis qu'ils frappaient et paraient les coups, se déplaçant dans la vaste et sombre salle.

Le baron Meliadus atteignit l'épaule de son adversaire, mais ne parvint qu'à l'égratigner, et le sabre du comte Airain s'abattit sur le flanc du Granbreton, mais le cuir épais dont était fait son pourpoint arrêta la lame. Il y eut une série d'assauts extrêmement rapides, et l'on aurait pu croire que les deux combattants allaient mutuellement se tailler en pièces ; mais, quand le comte et le baron s'écartèrent et se remirent en garde, les spectateurs virent qu'Airain ne portait qu'une estafilade au front et qu'une déchirure ornait son vêtement. Meliadus, pour sa part, n'était pas blessé ; son pourpoint, en revanche, était en loques.

Leur souffle court et le bruit de leurs pieds sur le sol se mêlaient au fracas de leurs armes, tandis qu'ils s'affrontaient, inlassables.

Le comte, butant contre une table basse, trébucha, et partit à la renverse, déséquilibré, lâchant dans sa chute la poignée de son sabre. Meliadus ricana et leva haut sa lame. Airain roula sur lui-même ; tirant son adversaire par les chevilles, il le fit basculer à son tour.

Délaissant le fer, ils se battirent à poings nus, luttant farouchement, les lèvres retroussées, entraînant dans leurs mouvements leurs sabres, retenus à leur poignet par des dragonnes de cuir.

Soudain le baron se jeta en arrière et se remit d'un bond sur ses pieds. À son tour, Airain se releva. D'un mouvement vif de sa lourde lame, il frappa l'épée du baron, qui s'envola sous le coup et traversa la pièce pour venir se planter dans un pilier de bois en vibrant comme la corde d'un luth.

Nulle pitié ne se lisait dans le regard du comte Airain. Seules y brillaient la détermination et la volonté d'occire le baron Meliadus.

— Tu as tué mon meilleur, mon plus sincère ami, rugit-il, levant haut sa lame.

Le baron Meliadus croisa lentement les bras sur sa poitrine, attendant le coup. Les yeux baissés, il avait presque l'air de s'ennuyer.

— Tu as tué Noblegent, donc je vais te tuer.

— Comte Airain !

Le sabre au-dessus de sa tête, le vieux brave s'arrêta, hésitant.

La voix était celle de Noblegent.

— Comte Airain, il n'a pas pris ma vie. J'ai simplement été étourdi par le plat de sa lame, et la blessure de mon flanc est sans gravité.

Le poète-philosophe se fraya un chemin dans l'assistance, une main plaquée contre sa plaie. Une meurtrissure livide barrait son front.

— Loué soit le destin, mon ami… soupira le comte. Néanmoins… (Il se tourna vers Meliadus.) Ce félon a méprisé les lois de l'hospitalité, il a bafoué ma fille, il a blessé mon ami…

Le Granbreton releva la tête, pour fixer l'autre droit dans les yeux.

— Pardonnez-moi, comte Airain. La passion que la beauté d'Yisselda a attisée en moi était telle que mon esprit s'en est trouvé obscurci, comme possédé par un démon. Lorsque vous vouliez m'ôter la vie, je ne vous ai pas imploré ; mais, à présent,

je vous supplie de croire que ce sont uniquement des sentiments purs et respectables qui m'ont poussé à agir ainsi.

Le comte secoua la tête.

— Baron, je ne puis vous accorder mon pardon. Je ne veux plus écouter vos paroles insidieuses. Je veux que dans l'heure vous ayez passé les portes du château Airain ; je veux que demain, avant l'aube, vous ayez franchi les limites de mes terres. Autrement, vous périrez, ainsi que les vôtres.

— Vous oseriez offenser la Granbretanne ?

Le comte haussa les épaules.

— Je n'offense nullement le Ténébreux Empire. Si vos compatriotes apprennent ce qui s'est passé cette nuit, ils vous puniront de vos erreurs et ne viendront certes pas me demander raison. Vous avez échoué dans votre mission. C'est vous qui m'avez offensé et non pas moi qui ai bafoué la Granbretanne.

Le baron Meliadus n'ajouta pas un mot et, exaspéré, s'en alla préparer son départ. Dépité et furieux, il monta bientôt dans son étrange voiture, puis l'attelage se mit en branle et franchit les portes du château. Il s'était à peine écoulé une demi-heure et le Granbreton n'avait même pas pris le temps de saluer ses hôtes.

Airain, Yisselda, Noblegent et von Villach, debout dans la cour, le regardèrent partir.

— Vous aviez raison, ami Noblegent, reconnut le comte. L'homme nous a trompés, Yisselda et moi. Je ne recevrai plus jamais d'émissaire du Ténébreux Empire en ce château.

— Comprenez-vous enfin qu'il faut combattre et détruire cet empire ? lui demanda le poète-philosophe d'un ton rempli d'espoir.

— Je n'ai pas dit cela. Laissons-les agir à leur guise. Nous, en tout cas, n'aurons plus à souffrir ni de la Granbretanne ni du baron Meliadus.

— Vous vous trompez, lança Noblegent avec conviction.

Et dans son ténébreux attelage, qui filait dans la nuit vers les frontières septentrionales de la Kamarg, le baron Meliadus se parlait à lui-même, à voix haute, prêtant serment sur le plus mystérieux des objets sacrés qu'il pût connaître. Il jurait par le

Bâton Runique, ce symbole perdu dont on disait qu'il recelait tous les secrets de la destinée, qu'il soumettrait le comte d'une manière ou d'une autre, qu'il prendrait Yisselda et que la Kamarg deviendrait un tel brasier que nulle créature ne pourrait y survivre.

Il jura cela par le Bâton Runique, et ainsi la destinée du baron Meliadus, celle du comte Airain, de sa fille Yisselda, du Ténébreux Empire, la destinée de tous ceux que les événements du château Airain avaient touchés ou toucheraient fut irrévocablement fixée.

Les rôles étaient distribués, les décors étaient en place, le rideau se levait.

Aux acteurs, à présent, de jouer leur destin.

LIVRE DEUXIÈME

Chapitre I

Dorian Hawkmoon

Ceux qui osent jurer par le Bâton Runique doivent ensuite profiter ou souffrir des conséquences de l'inexorable destinée qu'ils ont ainsi mise en branle. Depuis qu'existe le Bâton Runique, plusieurs serments semblables ont été prononcés ; mais aucun n'eut d'aussi vastes et terribles effets que celui que prêta le baron Meliadus de Kroiden, un an avant que Dorian Hawkmoon von Köln n'apparaisse dans les pages de cet antique récit.

(Haute Histoire du Bâton Runique)

Le baron Meliadus s'en retourna à Londra, capitale aux tours obscures du Ténébreux Empire. Il lui fallut un an pour élaborer son plan ; les affaires impériales l'accaparèrent tout ce temps. Il y avait des rébellions à juguler, des exemples à faire pour mettre au pas les villes conquises de fraîche date, de nouvelles batailles à préparer et à livrer, des gouvernements fantoches à constituer et à mettre en place.

Le baron Meliadus remplit ces diverses tâches avec dévouement et compétence, mais sa passion pour Yisselda et sa haine du comte Airain restaient toujours vivaces dans sa mémoire. Bien que son échec à rallier le comte à la cause de la Granbretanne n'eût entraîné pour lui aucune conséquence fâcheuse, le baron ne s'en sentait pas moins frustré. De plus, il devait constamment affronter des problèmes pour lesquels l'aide du comte lui eût été d'un grand secours. Chaque fois qu'une telle difficulté se présentait, l'esprit de Meliadus se

remettait à fourmiller de multiples projets de vengeance mais aucun ne le satisfaisait totalement. Il lui fallait s'emparer d'Yisselda, s'adjoindre la collaboration d'Airain et rayer de la carte du monde la province de Kamarg. Ces trois souhaits étaient incompatibles.

Dans sa haute tour d'obsidienne, qui surplombait les eaux rouge sang de la Tames où passaient des péniches de bronze et d'ébène revenant de la côte, lourdement chargées, le baron Meliadus arpentait son cabinet aux tapisseries brunes, noires et bleues, fanées par les ans, aux oratoires de métal précieux sertis de pierres rares, aux globes et aux astrolabes de fer battu, de cuivre et d'argent, aux meubles de bois sombre et poli et aux épais tapis couleur d'automne.

Autour de lui, sur chaque mur, sur chaque étagère, dans chaque recoin, se trouvaient ses horloges. Toutes étaient parfaitement synchronisées, et toutes sonnaient l'heure, le quart et la demie. Beaucoup possédaient un carillon. Elles empruntaient les formes et les tailles les plus diverses, coffrées de bois, de métal ou d'autres matières plus difficiles à identifier. Elles étaient très richement ornées, à un point tel qu'il était parfois difficile d'y lire l'heure. Elles provenaient des quatre coins de l'Europe, du Moyen-Orient, collectées au hasard des conquêtes. Parmi toutes ses richesses, elles étaient ce que le baron Meliadus préférait. Chacune des pièces de la haute tour en était pleine. Au sommet de l'édifice il y avait une gigantesque horloge de bronze, d'onyx, d'or, d'argent et de platine, dotée de quatre cadrans. Lorsque les automates représentant des femmes nues venaient frapper ses énormes cloches, tout Londra résonnait de ce fracas. Les horloges du baron rivalisaient en variété avec celles de son beau-frère Taragorm, maître du Palais du Temps, que Meliadus haïssait, le considérant comme un rival auprès de son étrange sœur, à l'affection perverse et fantasque.

Le baron cessa de tourner en rond et prit un parchemin sur son bureau. Le document rapportait les informations les plus récentes sur la province de Köln, où, deux ans auparavant, Meliadus avait mis en œuvre, pour l'exemple, sa plus farouche cruauté. Or il semblait à présent que l'on avait dépassé la mesure, car le fils du vieux duc de Köln, que le baron avait

étripé de sa main sur la grand-place de la capitale, avait levé une armée rebelle, réussissant presque à écraser les forces d'occupation du Ténébreux Empire. Si des ornithoptères, armés de lances-feu à longue portée, n'avaient pas été, en toute hâte, envoyés à la rescousse, la Granbretanne aurait pu perdre temporairement le contrôle de Köln.

Mais les ornithoptères avaient décimé les troupes du jeune duc, que l'on avait fait prisonnier. Il devait arriver sous peu à Londra, où le spectacle de ses souffrances distrairait les nobles granbretons. C'était là encore une situation où le comte Airain aurait pu être fort utile : avant de se lancer dans une rébellion ouverte, le duc de Köln avait proposé ses services à l'empire de Granbretanne, en tant que mercenaire. L'on avait accepté, et le jeune homme, qui s'était bien battu devant Nürnberg et Ulm, avait gagné la confiance du Ténébreux Empire. On l'avait placé à la tête d'une force qui comprenait principalement des soldats ayant servi sous son père. Il s'était alors rebellé, marchant sur Köln pour attaquer la province.

Le baron Meliadus fronça les sourcils. L'exemple du jeune duc pouvait bien être suivi par d'autres. Dans les provinces germaines, il était déjà un héros. Bien peu s'étaient aventurés à défier l'empire comme il l'avait fait.

Si seulement le comte Airain avait accepté…

Un sourire se dessina sur le visage du Granbreton, comme si un plan venait de germer dans son esprit. Peut-être allait-on pouvoir utiliser le jeune duc de Köln d'une façon plus profitable qu'à divertir les gentilshommes de l'empire.

Il reposa le parchemin et tira le cordon d'une cloche. Une jeune esclave fit son entrée, nue, le corps entièrement fardé ; elle tomba à genoux, attendant les ordres de son maître. Les esclaves du baron étaient des femmes. Par peur de la trahison, il ne permettait à aucun homme de pénétrer dans sa tour.

— Porte un message au maître des geôles, ordonna-t-il. Dis-lui que le baron Meliadus désire interroger le prisonnier Dorian Hawkmoon von Köln dès son arrivée.

— Oui, maître.

La fille se releva et sortit à reculons, laissant Meliadus contempler la rivière de sa fenêtre, un léger sourire flottant sur ses lèvres sensuelles.

Dorian Hawkmoon, entravé par des chaînes de fer doré – aux yeux des Granbretons, cet égard était dû à son rang –, descendit en chancelant la planche jetée entre la péniche et le quai. La lumière de la fin d'après-midi le fit cligner des yeux, tandis qu'il regardait autour de lui, observant les immenses et menaçantes tours de Londra. S'il avait jamais eu besoin d'une preuve tangible de la démence des habitants de l'Ile Ténébreuse, ce qu'il découvrait maintenant suffisait à achever de le convaincre. Dans les détails de l'architecture, dans le choix des couleurs et celui des sculptures apparaissait un élément contre nature. Pourtant on y lisait aussi la puissance, l'intention et l'intelligence. Rien d'étonnant, pensa Dorian, à ce qu'il fût si ardu de définir la psychologie des gens du Ténébreux Empire ; le paradoxe était trop profondément enraciné en eux.

Un garde, vêtu de cuir blanc et dont le masque de métal figurait une tête de mort, emblème de son ordre, le fit avancer. Malgré la douceur de l'homme qui l'entraînait, Hawkmoon tituba. Il n'avait pas mangé depuis près d'une semaine. Un voile obscurcissait son esprit engourdi ; il n'avait qu'à peine conscience de la situation dans laquelle il se trouvait. Depuis qu'il avait été capturé à la bataille de Köln, personne ne lui avait adressé la parole. Il était resté presque continuellement allongé dans l'obscurité des cales du navire, buvant de temps en temps l'eau croupie de l'écuelle qu'on avait posée à côté de lui. Une barbe sale couvrait ses joues, il avait les yeux vitreux, ses longs cheveux blonds étaient hirsutes, sa cotte de mailles et ses culottes déchirées étaient maculées. Le frottement des chaînes avait mis ses chairs à vif et des marques rouges apparaissaient à son cou et à ses poignets. Pourtant il n'éprouvait aucune douleur. En fait, il n'éprouvait presque rien, marchant tel un somnambule, percevant le monde extérieur comme dans un rêve.

Il fit deux pas sur le quai de quartz, vacilla et tomba, un genou à terre. Les gardes qui l'encadraient le relevèrent et

l'aidèrent à marcher jusqu'à un mur noir qui s'élevait au bout du quai. Une petite grille s'y ouvrait. Deux soldats dont le visage s'abritait derrière des masques de cochon, couleur de rubis, vinrent se placer à ses côtés. L'ordre du Cochon contrôlait les prisons de Londra. Les deux hommes échangèrent quelques phrases brèves, dans le langage secret de leur ordre, composé de grognements. L'un d'eux éclata de rire, saisit le bras de Hawkmoon et, sans lui dire un mot, le poussa à l'intérieur tandis que l'autre refermait la grille.

L'obscurité régnait. Une porte claqua dans le dos de Dorian, et, pendant un moment, il fut seul. Bientôt, à la faveur de la faible lumière qui filtrait sous le battant, il discerna un masque. Une tête de cochon, encore, mais plus travaillée que celles des gardes qui l'avaient reçu. Puis il en aperçut un second et un troisième. Des mains se saisirent de lui et le guidèrent à travers les ténèbres nauséabondes jusqu'aux catacombes, les prisons de l'empire. Sans grande émotion, il comprit que sa vie s'achevait.

Il entendit s'ouvrir une nouvelle porte. On le fit pénétrer dans une minuscule cellule ; le battant se referma derrière lui et la poutre qui bloquait l'issue fut mise en place.

L'atmosphère qui régnait dans l'oubliette était fétide et une couche de crasse couvrait les murs et les dalles du sol. Hawkmoon, s'adossant à la paroi, se laissa lentement glisser à terre. Il ne put dire s'il était en train de s'endormir ou de perdre conscience, mais ses yeux se fermèrent, puis vint l'oubli.

Une semaine plus tôt il était encore le héros de Köln, le champion de la lutte contre les occupants, un homme à l'esprit sardonique et à la grande prestance, un guerrier exceptionnel. Et maintenant les Granbretons avaient fait de lui un animal, un animal à qui faisait même défaut l'instinct de conservation. Un autre se serait raccroché de toutes ses forces à sa dignité, se serait nourri de sa haine, aurait fait des plans d'évasion ; mais Dorian Hawkmoon, ayant tout perdu, ne souhaitait plus rien.

Peut-être parviendrait-il à sortir de son hébétude. S'il en était ainsi, l'homme qui se réveillerait serait différent de celui qui avait combattu avec tant d'insolence et de courage à la bataille de Köln.

Chapitre II

Le marché

La lumière des torches, les reflets sur les masques ; un cochon grimaçant et le rictus d'un loup, métal rouge et noir ; des yeux ironiques, l'éclat blanc du diamant, l'éclat bleu du saphir. Le bruissement des lourdes capes, le murmure d'une conversation à voix basse.

Hawkmoon soupira faiblement et ferma les yeux, avant de les rouvrir en entendant des pas. Le loup se pencha sur lui, approcha la torche de son visage. La chaleur était déplaisante, mais Hawkmoon ne fit aucun effort pour s'en écarter.

Le loup se redressa et s'adressa au cochon :

— Inutile d'essayer de lui parler. Donnez-lui à manger, lavez-le. Efforcez-vous de raviver un peu son esprit.

Cochon et loup s'en furent, fermant la porte derrière eux. Les paupières d'Hawkmoon retombèrent.

Lorsqu'il s'éveilla à nouveau, on le transportait le long de couloirs éclairés par des torches. On le conduisit ainsi jusqu'à une chambre où brûlaient des lampes. Il y avait un lit couvert de somptueuses fourrures et de soieries, une table sculptée portait de la nourriture, une baignoire d'un métal orange et brillant, à côté de laquelle attendaient deux jeunes esclaves, fumait, pleine d'eau bouillante.

On lui ôta ses chaînes, puis ses vêtements. Ensuite on le souleva et il perçu la chaleur de l'eau dans laquelle on le plongeait. Tandis que les esclaves s'employaient à le laver, il sentit comme une brûlure sur sa peau. Un homme entra, porteur d'un rasoir, et commença à égaliser ses cheveux et à raser sa barbe. Hawkmoon subissait tout cela sans réagir, ses yeux vides fixés sur le plafond de mosaïque. Il se laissa ensuite

habiller de lin doux et on lui passa une chemise de soie et des culottes de velours. Lentement, un vague sentiment de bien-être renaissait en lui. Mais, lorsqu'ils l'assirent à la table et qu'ils lui mirent un fruit dans la bouche, son estomac se contracta et il eut une nausée sèche. Aussi se contentèrent-ils de lui faire boire un peu de lait auquel on avait ajouté une drogue, puis ils l'allongèrent sur le lit et quittèrent la pièce, ne laissant qu'une esclave devant la porte pour le veiller.

Quelques jours passèrent. Petit à petit, Hawkmoon réapprit à manger et commença à prendre goût à son existence luxueuse. Il y avait des livres dans la pièce et les femmes étaient à son entière disposition, mais il n'avait pas encore envie de se remettre à la lecture ou à l'amour.

Hawkmoon, dont l'esprit s'était endormi dès les premières heures de sa captivité, mit longtemps à se réveiller tout à fait, et, lorsque enfin il y parvint, sa vie passée lui apparut comme un rêve. Un jour, il ouvrit un livre, et les caractères qu'il y découvrit lui parurent étranges, bien qu'il parvînt à les déchiffrer assez facilement. Simplement, il n'y trouvait aucun intérêt, il ne voyait aucune importance dans les mots et dans les phrases qu'ils formaient. Ce livre était pourtant l'œuvre d'un érudit qui avait été autrefois l'un des philosophes préférés du jeune homme. Il haussa les épaules et reposa l'ouvrage sur la table. L'une des esclaves, apercevant son geste, vint s'appuyer contre lui et lui caressa la joue. Sans brutalité, il la repoussa et alla s'allonger sur le lit, les mains croisées derrière la nuque.

Enfin, il dit :

— Pourquoi suis-je ici ?

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait.

— Monseigneur, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes traité comme un prisonnier de marque.

— Un jeu, j'imagine, avant que les seigneurs de Granbretanne ne se servent de moi pour leur plaisir.

Hawkmoon avait parlé sans émotion. Sa voix était égale, quoique bien timbrée. Même les mots qu'il prononçait lui paraissaient étrangers. Puis son regard perdit de sa fixité et se posa sur la fille, qui se mit à trembler. Elle avait des formes

gracieuses et de longs cheveux blonds. Une fille de Scandie, à en juger par son accent.

— Je ne sais rien, monseigneur, sinon que je dois me complaire à tous vos désirs.

Hawkmoon hocha légèrement la tête et ses yeux parcoururent la pièce.

« Je suis presque sûr qu'ils me préparent pour quelque supplice ou quelque spectacle », se dit-il.

La pièce n'avait pas de fenêtres, mais, d'après la qualité de l'air, Hawkmoon comprit qu'ils étaient toujours sous terre, probablement même dans les catacombes. Il mesurait le temps grâce aux lampes ; on les remplissait à peu près une fois par jour. Il resta dans cette chambre la moitié d'un mois, avant de revoir le loup qui lui avait rendu visite dans sa cellule.

Sans avertissement, la porte s'ouvrit et la haute silhouette, vêtue de cuir noir de la tête aux pieds et armée d'une longue épée à la garde noire, glissée dans un fourreau de cuir sombre, entra. Le masque de loup cachait la tête entière du nouveau venu. Une voix vibrante et mélodieuse résonna.

— Eh bien, il semble que notre prisonnier ait retrouvé à la fois sa vigueur et ses esprits.

Les deux esclaves s'inclinèrent avant de se retirer. Hawkmoon se leva, quittant le lit sur lequel il était resté allongé la plupart du temps depuis son arrivée.

— Fort bien. Vous avez repris des forces, duc von Köln ?

— Certes, répondit Hawkmoon d'une voix neutre.

Il bâilla sans ostentation, décida qu'après tout il n'y avait pas grand intérêt à rester debout et reprit sur le lit sa position allongée.

— Je suppose que vous me connaissez, dit le loup avec une nuance d'impatience dans la voix.

— Non.

— Vous ne devinez pas ?

Hawkmoon ne répondit rien.

Le loup traversa la pièce et vint se placer près de la table, sur laquelle était disposée une énorme coupe de cristal remplie de fruits. De sa main gantée il saisit une grenade, et son masque s'inclina tandis qu'il l'examinait.

— Êtes-vous complètement rétabli, monseigneur ?

— Il semble qu'il en soit ainsi, répondit Hawkmoon. J'éprouve une profonde sensation de bien-être. Tous mes besoins sont satisfaits, ainsi que, je le suppose, vous l'avez ordonné. À présent, je pense, vous avez l'intention de vous distraire à mes dépens.

— Cela n'a pas l'air de vous effrayer.

Hawkmoon haussa les épaules.

— La fin viendra, de toute façon.

— Cela pourrait bien durer une vie. Nous avons de l'imagination, nous autres Granbretons.

— Une vie, ce n'est pas si long.

— D'ailleurs, reprit le loup, jonglant distraitement avec le fruit, nous songions à vous épargner cette peine.

Le visage du jeune homme resta sans expression.

— Je vous trouve bien imperturbable, monseigneur, continua le loup. C'est étrange, si l'on songe que vous ne vivez que par la volonté de vos ennemis, de ces gens mêmes qui ont mis à mort votre père d'une façon si affreuse.

Les sourcils d'Hawkmoon s'arquèrent, comme si un vague souvenir lui revenait à la mémoire.

— Je me rappelle cela, dit-il à mi-voix. Mon père… Le vieux duc !

Le loup jeta la grenade sur le sol et leva son masque. Des traits réguliers, une barbe noire apparurent.

— C'est moi, Meliadus, baron de Kroiden, qui l'ai mis à mort.

Un sourire provocant se dessina sur les lèvres pleines de l'homme.

— Baron Meliadus… ? Ah !… qui l'a mis… à mort ?

— Votre virilité vous a abandonné, monseigneur, murmura Meliadus. Ou bien cherchez-vous à nous faire perdre l'espoir de vous voir à nouveau vous dresser contre nous ?

Les lèvres du jeune homme se serrèrent.

— Je suis fatigué, dit-il.

Dans les yeux du baron se lisait l'étonnement, presque la colère.

— J'ai tué votre père.

— C'est ce que vous m'avez dit.

— Bien !

Déconcerté, Meliadus fit demi-tour et marcha vers la porte. Puis il se retourna.

— Je n'étais pas venu ici pour parler de cela. Cependant il me paraît étrange que vous n'ayez à mon égard ni haine ni désir de vengeance.

Hawkmoon prit un air ennuyé. Il souhaitait que Meliadus le laisse en paix. La nervosité de l'homme, ses expressions teintées d'hystérie le dérangeaient, comme le bourdonnement d'un moustique peut déranger quelqu'un qui cherche le sommeil.

— Je ne ressens absolument rien, répliqua Hawkmoon, espérant ainsi satisfaire l'intrus.

— Vous n'avez plus d'énergie ! s'exclama le baron avec colère. Plus d'énergie ! Votre défaite, votre capture vous en ont privé !

— C'est possible. Mais je suis fatigué, et…

— Je suis venu vous proposer de regagner vos terres, continua Meliadus. Je vous offre un État totalement autonome, au sein de notre empire. C'est plus que nous n'avons jamais fait pour des territoires occupés.

Une vague curiosité s'éveilla dans l'esprit du jeune homme.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il.

— Nous espérons conclure un marché avec vous, au bénéfice des deux parties. Il nous faut un homme à la fois rusé et versé dans les arts de la guerre. Vous êtes celui-là… (Le baron s'arrêta, fronçant les sourcils.) Ou plutôt vous l'étiez. Nous avons besoin de quelqu'un à qui feraient confiance ceux qui se défient de la Granbretanne.

Ce n'était pas ainsi que Meliadus avait projeté de présenter son offre, mais l'absence d'émotions chez son prisonnier le désarçonnait.

— Nous souhaitons que vous accomplissiez pour nous une mission. En échange… vos terres.

— J'aimerais rentrer chez moi, confirma Hawkmoon. Retrouver les prairies de mon enfance…

Ce souvenir le fit sourire.

Choqué par cet étalage de ce qu'il prenait à tort pour de la sensiblerie, le baron Meliadus coupa :

— Ce que vous ferez en rentrant chez vous, que vous tressiez des guirlandes de marguerites ou bâtissiez des châteaux, ne nous intéresse en rien. Cependant sachez que vous ne pourrez regagner vos terres qu'à la condition expresse que vous remplissiez parfaitement votre mission.

Les yeux vides d'Hawkmoon se posèrent sur Meliadus.

— Peut-être, monseigneur, pensez-vous que j'ai perdu la raison ?

— Je l'ignore encore. Mais nous avons des moyens pour nous en assurer. Nos savants-sorciers vous soumettront à certains examens…

— Je suis sain d'esprit, baron Meliadus. Moins fou, sans doute, que je ne l'ai été. Vous n'avez rien à redouter de moi.

Le Granbreton leva les yeux au ciel.

— Par le Bâton Runique ! Une telle décision est-elle si difficile à prendre ? (Il ouvrit la porte.) Nous verrons bien si vous nous cachez quelque chose. On viendra vous chercher dans quelques heures.

Dès que le baron eut quitté la pièce, Hawkmoon, toujours allongé sur le lit, oublia l'entrevue. Il ne s'en souvenait qu'à peine quand, deux ou trois heures plus tard, des gardes au masque de cochon pénétrèrent dans la chambre et lui intimèrent l'ordre de les suivre.

On conduisit Hawkmoon à travers un dédale de couloirs. Il finit par arriver devant une haute porte de fer. L'un des hommes qui l'escortaient frappa le lourd battant de la crosse de sa lance-feu. La porte s'ouvrit en grinçant ; une bouffée d'air frais et la lumière du jour pénétrèrent dans le couloir. Dans l'encadrement se découpait un détachement de gardes, vêtus d'armures et de capes pourpres. Leurs visages étaient dissimulés par des masques de la même couleur, propres à l'ordre du Taureau. On leur confia Hawkmoon. Le prisonnier regarda autour de lui et vit qu'il se trouvait dans une vaste cour dont le sol, à l'exception d'une allée de gravier, était couvert de gazon. La pelouse était ceinte d'un haut mur dans lequel s'ouvrait une porte. Sur le

faîte, des hommes de l'ordre du Cochon montaient la garde. Les tours ténébreuses de la capitale se découpaient sur le ciel.

Hawkmoon parcourut l'allée de gravier, franchit la porte et se retrouva dans une rue étroite où attendait une voiture d'ébène doré figurant un cheval bicéphale. Il y prit place, imité aussitôt par les deux hommes qui l'encadraient, lesquels gardaient un mutisme complet. Le véhicule s'ébranla et, par l'interstice laissé entre les rideaux fermés, Hawkmoon put voir les tours embrasées par le soleil mourant ; toute la ville était baignée d'une lumière fauve.

Au bout d'un moment la voiture s'arrêta. Le prisonnier, passif, laissa les gardes l'entraîner à l'extérieur. Au premier coup d'œil, il comprit qu'il se trouvait devant le palais du roi-empereur Huon.

Le bâtiment était si haut que son sommet semblait toucher les nuages. Quatre tours immenses le surmontaient, irradiant une chaude lumière dorée. Le palais était orné de bas-reliefs représentant des cérémonies étranges, des scènes de batailles, les épisodes les plus fameux de la longue histoire de la Granbretanne, des gargouilles, des statues, des formes abstraites. Le tout, accumulé au fil des siècles, constituait un grotesque et fantastique agrégat. Toutes sortes de matériaux avaient été utilisés pour la construction de l'édifice ; on les avait ensuite colorés, si bien que toutes les nuances du prisme y étaient représentées. Aucune volonté délibérée n'avait présidé à l'agencement des couleurs. On ne s'était préoccupé ni de les assortir ni de les faire contraster. Les teintes se mêlaient les unes aux autres, fatiguant l'œil, épuisant le cerveau – le palais d'un fou qui dépassait en folie tout le reste de la ville.

Aux portes, un nouveau détachement de gardes attendait Hawkmoon. Ceux-là portaient les vêtements et les masques de l'ordre de la Mante, ordre dont le roi Huon lui-même faisait partie. Leurs masques ouvragés étincelaient de pierreries, les antennes étaient de platine et les yeux à facettes formés d'une vingtaine de gemmes, toutes différentes. Les hommes avaient de longs membres maigres, et leurs corps minces étaient pris dans des armures annelées de métal noir, vert et doré. Quand ils

parlaient entre eux leur langage secret, on eût dit le bruissement des insectes.

Pour la première fois, la compagnie de ces hommes mit Hawkmoon mal à l'aise. On le guida dans les souterrains du palais, dont les murs étaient d'un métal écarlate qui réfléchissait des images monstrueuses.

Enfin, ils parvinrent à une vaste salle, haute de plafond, aux parois noires veinées, comme du marbre, de blanc, de vert et de rose. Mais ces veines étaient constamment en mouvement, se déplaçant de manière indécise sur toute la surface.

Sur le sol de la salle – qui devait faire près d'un quart de mille, dans sa longueur, pour une largeur presque égale – étaient posés, par endroits, des objets qu'Hawkmoon, qui ne comprenait pas leur fonction, supposa être des machines quelconques. Comme tout ce qu'il avait vu depuis son arrivée à Londra, elles étaient ouvragées, richement ornées, faites de métaux précieux et de pierres rares. On y avait adjoint des instruments qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait connu auparavant ; la plupart étaient en train de fonctionner, enregistrant, comptant, mesurant, surveillés par des hommes qui portaient les masques de l'ordre du Serpent, ordre réservé aux sorciers et aux savants de la suite du roi-empereur. Ils étaient vêtus de capes ocellées, dont les capuchons dissimulaient leur crâne.

Une silhouette avançait le long de l'allée centrale, marchant vers Hawkmoon ; elle fit signe aux gardes qu'ils pouvaient disposer.

Le prisonnier supposa que le nouveau venu devait être un dignitaire de l'ordre, car son masque de serpent était beaucoup plus richement orné que ceux des autres. À en juger par son port et son allure, il pouvait même en être le grand connétable.

— Bienvenue, monseigneur, lança l'homme en s'inclinant.

Hawkmoon répondit par un salut plus réservé – une des habitudes de sa vie passée qui ne l'avait pas abandonné.

— Je suis le baron Kalan de Vitall, premier savant du roi-empereur. À ce que je sais, vous allez être mon hôte pour une journée ou deux. Soyez donc le bienvenu dans mes appartements et dans mes laboratoires.

— Je vous remercie. Et qu'attendez-vous de moi ?

Hawkmoon avait parlé d'une voix absente.

— D'abord, que vous me fassiez l'honneur de partager mon dîner.

Le baron Kalan fit courtoisement signe à Hawkmoon de le précéder, et ils traversèrent l'immense salle, passant entre les rangées de machines mystérieuses, avant d'arriver devant une porte qui, de toute évidence, donnait sur les appartements privés du baron. Sur une table, un repas attendait. En comparaison de ce que le prisonnier avait mangé au cours des quinze jours précédents, les mets étaient relativement simples. Cependant, préparés avec talent, ils s'avérèrent succulents. Lorsqu'ils eurent fini de manger, le baron Kalan, qui avait déjà ôté son masque, dévoilant son visage pâle, entre deux âges, orné d'une petite barbe blanche et d'une chevelure clairsemée, remplit leurs coupes de vin. Au cours du repas, ils n'avaient presque pas parlé.

Hawkmoon dégusta le vin, qu'il trouvait excellent.

— Cette boisson est mon œuvre, dit Kalan en souriant avec affectation.

— Elle est étrange, admit le jeune homme. De quelles vignes provient-elle ?

— Elle n'est pas faite à partir de raisin, mais à partir de grains. On emploie un procédé tout à fait différent.

— C'est fort ?

— Plus fort que la plupart des vins, répondit le baron. Bien. Vous n'êtes pas sans savoir que l'on m'a demandé d'établir si vous êtes sain d'esprit, de jauger votre tempérament et de décider si vous êtes apte ou non à servir Sa Majesté le roi-empereur Huon.

— Il me semble, en effet, que c'est ce que m'a dit le baron Meliadus. (Un léger sourire illumina le visage du jeune duc.) Je prendrai grand intérêt aux conclusions que vous pourrez tirer.

— Hmmm… (Kalan regarda Hawkmoon plus intensément.) Je comprends pourquoi on m'a demandé de vous divertir. Je dois admettre que vous me semblez doué d'un esprit fort raisonnable.

— Grand merci.

Sous l'influence de l'étrange vin, Hawkmoon retrouvait un peu de son ironie passée.

Son hôte passa les mains sur son visage et, pendant un moment, fut en proie à une toux sèche et discrète. Depuis qu'il avait retiré son masque, ses manières s'étaient empreintes de nervosité. Hawkmoon avait déjà eu l'occasion de remarquer que les Granbretons préféraient rester masqués dans la plupart des occasions. Kalan tendit la main vers l'objet et se le replaça sur la face. La toux cessa immédiatement et le corps de l'homme se détendit visiblement. Bien que le jeune duc sût que c'était manquer à l'étiquette de Granbretanne que de conserver son masque en présence d'un invité de haut rang, il prit soin de ne rien laisser voir de sa surprise.

— Ah ! monseigneur, reprit la voix du baron, étouffée par le métal et les pierreries, qui suis-je pour parler de santé mentale ? D'aucuns nous tiennent pour déments, nous autres Granbretons…

— Ils ont tort.

— Certes. Les gens qui jugent à court terme, ceux qui ne peuvent concevoir dans son ensemble notre plan grandiose, ceux-là doutent de la noblesse de notre grande croisade. Ils prétendent, je ne vous apprends rien, que nous sommes fous, ha, ha ! (Kalan se leva.) Mais à présent, si vous voulez bien me suivre, nous allons en venir aux premiers examens.

Ils traversèrent à nouveau la salle aux machines et pénétrèrent dans une autre salle, à peine moins vaste que la première. Elle possédait les mêmes murs sombres, mais ceux-ci vibraient d'une énergie qui parcourait sans relâche tout l'éventail du spectre, du violet au noir et du noir au violet. L'endroit ne comportait qu'une seule machine, de métal brillant, rouge et bleu. Munie de bras, de prolongements, elle comptait plusieurs éléments. Un objet ressemblant à une grosse cloche pendait, attaché à une sorte de potence qui était partie intégrante de la machine. Sur l'un des côtés se trouvait une console, sur laquelle étaient penchés une douzaine d'hommes, portant l'uniforme de l'ordre du Serpent. Sur le métal de leurs masques, les pulsations lumineuses des murs venaient se refléter. Un bruit emplissait la pièce, provenant de l'appareil,

mélange de cliquetis discrets, de ronronnements et de sifflements, qui faisait ressembler la machine à une bête haletante.

— Voici notre sondeuse mentale, déclara fièrement le baron Kalan. C'est elle qui procédera aux examens.

— Elle est énorme, dit Hawkmoon en s'approchant.

— C'est l'une des plus grosses que nous possédions. Cette taille se justifie pleinement. Elle doit accomplir des tâches très complexes. Vous avez devant vous le résultat de la sorcellerie scientifique, monseigneur. Rien à voir avec ces envoûtements incertains et empiriques que l'on utilise sur le continent. C'est notre science qui nous a donné le pas sur d'autres nations.

Au fur et à mesure que les effets de la boisson s'estompaient, Hawkmoon redevenait peu à peu celui qu'il avait été dans sa cellule des catacombes. Son détachement grandissait, et quand on le poussa en avant pour le placer sous la cloche, quand on abaissa celle-ci, il ne ressentit ni angoisse ni curiosité.

Bientôt la cloche le recouvrit entièrement et ses parois mouvantes, semblables à de la chair, se refermèrent sur lui. Cette étreinte immonde aurait horrifié le Dorian Hawkmoon qui s'était illustré à la bataille de Köln, mais sa nouvelle personnalité n'éprouvait qu'une vague impatience, qu'un certain inconfort. Il lui sembla que quelque chose rampait sous son crâne, comme si des fils extrêmement ténus pénétraient son cerveau et le sondaient. Puis lui vinrent les hallucinations. Il vit de lumineux océans de couleur, des visages distordus, des maisons et des arbres à la perspective improbable. Il plut des joyaux pendant un siècle, puis des vents noirs soufflèrent sur ses yeux et se déchirèrent pour laisser apparaître des mers à la fois gelées et mouvantes, des animaux d'une infinie bonté, d'une immense compassion, des femmes d'une incroyable humanité. À ces visions se mêlèrent des souvenirs précis de son enfance, de sa vie, de son existence entière, jusqu'au moment où il avait pénétré dans la machine. Pièce par pièce, les souvenirs s'assemblèrent pour former un tout. Cependant il ne ressentait aucune émotion, si ce n'est le reflet de celles qu'il avait éprouvées dans le passé. Lorsque enfin les flancs de la cloche

s'écartèrent et que l'instrument remonta et le libéra, Hawkmoon demeura immobile, impassible, comme s'il venait d'être le témoin de l'existence d'un autre.

Kalan se tenait près de lui et lui prit le bras, pour l'éloigner de la sondeuse mentale.

— Les examens préliminaires nous révèlent que vous êtes plus que sain d'esprit, monseigneur. La sondeuse nous fournira un rapport détaillé dans quelques heures. Il faut à présent que vous vous reposiez. Nous reprendrons nos analyses demain matin.

Le lendemain, on soumit à nouveau Hawkmoon à l'étreinte de la sondeuse, et cette fois on le fit s'allonger sous la cloche. La tête levée, il regardait défiler des images ; les visions qu'elles éveillaient dans son esprit étaient à leur tour projetées sur un écran. Le visage du jeune duc n'avait rien perdu de son impassibilité. On provoqua ensuite une série d'hallucinations qui le plongeaient dans des situations effroyablement dangereuses. Une goule aquatique l'attaquait ; il était pris dans une avalanche ; il se battait contre trois hommes armés d'épées ; poussé par les flammes d'un terrible incendie, il devait sauter du troisième étage d'une grande bâtisse. Chaque fois, il sauvait sa vie avec courage et adresse, mais ses réflexes n'étaient que purement mécaniques, et ni la peur ni l'instinct de conservation n'en étaient responsables. On procéda ainsi à de nombreux examens qu'il subit sans montrer aucun signe d'émotion. Même lorsque la sondeuse l'obligea à rire, à pleurer, à haïr ou à aimer, ses réactions ne furent que physiques.

Puis on le libéra une nouvelle fois, et il se retrouva face au masque de serpent du baron Kalan.

— D'une certaine façon, monseigneur, il semblerait que vous soyez un peu trop sain d'esprit, murmura le Granbreton. Paradoxal, n'est-ce pas ? Mais j'ai bien dit trop sain d'esprit. Comme si une partie de votre cerveau s'était estompée ou s'était détachée du reste. Cependant je ne peux que signaler au baron Meliadus que vous paraissez parfaitement apte à servir ses desseins, à condition de prendre quelques précautions élémentaires.

— Et quels sont ses projets ? demanda Hawkmoon, sans grand intérêt.

— C'est à lui de vous répondre.

Peu après, le baron Kalan prit congé d'Hawkmoon, que deux gardes de l'ordre de la Mante escortèrent le long d'un dédale de couloirs. Ils s'arrêtèrent enfin devant une porte d'argent satiné qui s'ouvrit, révélant une pièce meublée avec parcimonie, dont les murs, le sol et le plafond avaient été recouverts de miroirs. Une seule fenêtre, percée dans le mur opposé, éclairait la pièce. Elle donnait sur un balcon qui surplombait la ville. Près de la fenêtre se tenait un personnage au visage dissimulé par un masque noir figurant une tête de loup, et qui ne pouvait être que le baron Meliadus.

L'homme se retourna et fit signe aux gardes de sortir. Puis il tira un cordon, et des tentures tombèrent sur les murs, dissimulant les miroirs. S'il avait désiré contempler son propre reflet, Hawkmoon n'aurait eu qu'à baisser ou lever les yeux. Au lieu de cela, il regarda par la fenêtre.

Un brouillard épais couvrait la ville, s'enroulant en lambeaux vert sombre autour des tours, obscurcissant les eaux du fleuve. C'était le soir, le soleil avait presque complètement disparu. Les tours ressemblaient à d'étranges et surnaturelles formations rocheuses, émergeant d'une mer primordiale. Il n'eût pas été surprenant de voir un grand saurien en sortir et venir coller son œil à la fenêtre tachée d'humidité.

Une fois les miroirs muraux occultés, la piéce était devenue plus sombre, car il n'y avait aucune source de lumière artificielle. Le baron, dont la silhouette se découpait toujours sur le ciel obscur, chantonnait et semblait ignorer la présence d'Hawkmoon.

Monté des profondeurs de la ville, un cri sourd et déformé traversa le brouillard et mourut. Le baron Meliadus releva son masque de loup et regarda attentivement le jeune duc, qui se tenait dans l'ombre.

— Approchez-vous de la fenêtre, monseigneur, dit-il.

Hawkmoon s'exécuta et trébucha quand il posa le pied sur le tapis qui couvrait partiellement le sol de miroir.

— Bien, reprit le Granbreton. J'ai parlé au baron Kalan. Il est perplexe, car il ne peut expliquer certaines choses. Selon lui, il semblerait qu'une partie de votre esprit soit morte. Je me demande ce qui a bien pu la tuer. Le chagrin ? L'humiliation ? La peur ? Je ne m'attendais pas à de telles complications. J'espérais traiter avec vous d'homme à homme, vous offrir quelque chose que vous désiriez en échange d'un service que vous m'auriez rendu. Bien que je ne voie aucune raison d'abandonner mes projets, je ne suis plus aussi sûr de la justesse de mon plan initial. Accepteriez-vous de prendre un marché en considération, monseigneur ?

— Qu'avez-vous à me proposer ?

Hawkmoon, l'air absent, contemplait le ciel.

— Vous avez entendu parler du comte Airain, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Il est à présent seigneur gardian, protecteur de la province de Kamarg.

— C'est ce qu'on dit, en effet.

— Il s'est opposé avec obstination à la volonté du roi-empereur et il a insulté la Granbretanne. Nous souhaiterions le ramener à la raison. Pour ce faire, il faudra s'emparer de sa fille, qu'il chérit par-dessus tout, et la ramener en Granbretanne, où elle sera gardée comme otage. Cependant le comte se défierait de l'émissaire que nous pourrions lui envoyer, autant que d'un voyageur ordinaire. Il a, à coup sûr, entendu le récit de vos exploits à la bataille de Köln et la sympathie qu'il vous porte ne fait aucun doute. Si vous alliez en Kamarg vous mettre à l'abri des atteintes de l'empire, il vous accueillerait certainement de grand cœur. Une fois dans la place, un homme tel que vous n'aurait aucune difficulté à enlever la fille à un moment propice et à la ramener ici. Une fois franchi les frontières de Kamarg, nous pourrions, bien entendu, vous accorder toute l'aide nécessaire. Et, comme cette province n'a qu'une étendue limitée, votre fuite ne devrait pas poser problème.

— Est-ce là ce que vous attendez de moi ?

— Exactement. En échange, vous pourrez régner sur vos terres sans aucune contrainte, aussi longtemps que vous ne

vous dresserez pas contre le Ténébreux Empire, en paroles ou en actes.

— L'occupation des Granbretons a réduit mon peuple à la misère, lâcha brusquement Hawkmoon, comme s'il venait de découvrir quelque chose. Il vaudrait mieux pour eux que ce soit moi qui les gouverne.

Il avait parlé sans passion, comme si sa décision n'avait d'incidence qu'au niveau d'une morale abstraite.

— Ah ! s'exclama Meliadus en souriant. Ainsi, mes conditions vous semblent raisonnables ?

— Oui, bien que je doute que vous respectiez vos engagements.

— Pourquoi cela ? Il est tout à fait à notre avantage qu'un État agité trouve un chef en qui il ait toute confiance et auquel nous pouvons nous-mêmes nous fier.

— J'irai en Kamarg, je réciterai la fable que vous m'avez apprise. J'enlèverai la fille et je vous la livrerai. (Hawkmoon soupira et regarda le baron Meliadus.) Pourquoi pas ?

Démonté par l'étrangeté des manières du jeune homme, peu habitué à affronter semblable personnalité, Meliadus fronça les sourcils.

— Nous ne pouvons affirmer que vous ne cherchez pas à vous jouer de nous selon un plan compliqué pour recouvrer votre liberté. Bien que la sondeuse mentale n'ait jamais commis d'erreur dans l'analyse des sujets que nous lui avons soumis, il se peut qu'à l'aide d'une quelconque sorcellerie vous soyez parvenu à l'abuser.

— J'ignore tout de la sorcellerie.

— J'en suis presque persuadé. (Le ton du baron Meliadus s'était empreint d'une certaine chaleur.) Mais nous n'aurons rien à craindre, car nous comptons prendre une précaution pour prévenir toute tentative de trahison. Une précaution qui vous forcera à revenir, ou qui vous tuera si nous avons quelque raison de nous défier de vous. Il s'agit d'un dispositif découvert récemment par le baron Kalan, bien qu'il n'en soit pas, à ce que je sache, l'inventeur original ; on l'appelle le Joyau Noir. Il vous sera remis demain. Ce soir, vous dormirez dans les appartements que l'on vous a préparés, au palais. Vous aurez

l'honneur, avant votre départ, d'être présenté à Sa Majesté le roi-empereur. Fort peu d'étrangers bénéficient de ce privilège.

Sur ces mots, le baron Meliadus appela les gardes de l'ordre de la Mante et leur ordonna d'escorter Hawkmoon jusqu'à ses quartiers.

Chapitre III

Le Joyau Noir

Le lendemain matin, on ramena Dorian Hawkmoon chez le baron Kalan. Le masque de serpent semblait le regarder avec une expression presque cynique, mais, tandis qu'il le guidait par une enfilade de chambres et de vestibules jusqu'à une pièce où s'ouvrait une porte d'acier poli, le Granbreton ne prononça que quelques rares paroles. Le battant pivota, révélant une seconde porte similaire, qui s'ouvrit à son tour, pour en laisser voir une troisième. Celle-là donnait dans une chambre de métal blanc, à l'éclairage aveuglant, au milieu de laquelle trônait une machine d'une beauté extraordinaire. Elle était faite presque entièrement de délicates trames rouges, or et argent dont les brins caressèrent le visage d'Hawkmoon ; elles avaient la tiédeur et la vie de la peau humaine. Une lointaine musique s'en élevait tandis qu'elles ondulaient, comme agitées par une brise légère.

— On dirait qu'elle est vivante, dit Hawkmoon.

— Elle l'est, murmura fièrement le baron Kalan. Elle est vivante.

— Est-ce un animal ?

— Non. C'est une création de la sorcellerie. J'ignore moi-même ce qu'elle est exactement. Je l'ai construite selon les instructions d'un grimoire que j'ai acheté il y a bien longtemps à un Oriental. C'est la machine du Joyau Noir. Vous n'allez pas tarder à faire plus ample connaissance avec elle, monseigneur.

Au plus profond de lui-même, Hawkmoon sentit sourdre une peur imprécise, mais cette émotion n'atteignit pas un niveau conscient. Il laissa les fils de pourpre, d'or et d'argent le caresser.

— Elle n'est pas complète, dit Kalan. Pas encore. Elle doit tisser le Joyau. Approchez-vous, monseigneur. Pénétrez dans la machine. Vous ne ressentirez aucune douleur, je vous l'assure. Elle doit tisser le Joyau Noir.

Hawkmoon obéit au baron, et les trames bruirent et commencèrent à chanter. Les sons se brouillèrent, la pourpre, l'or et l'argent se mêlèrent devant ses yeux. La machine du Joyau Noir le caressa, le pénétra ; il devint la machine, et la machine devint Hawkmoon ; il soupira, et sa voix fut la musique qui émanait des toiles ; il bougea, et ses membres étaient devenus des fils ténus.

Il y eut une pression à l'intérieur de son crâne, et son corps fut submergé d'une chaleur et d'une douceur absolues. Il dérivait, comme désincarné, comme si le temps avait perdu toute signification, mais il savait que la machine sécrétait, tissait quelque chose qui devenait dur et dense et qui s'incrustait dans son front, si bien qu'il eut brusquement le sentiment de posséder un troisième œil et d'observer le monde avec une vision nouvelle. Puis ces sensations s'estompèrent lentement et il se retrouva face au baron Kalan, qui avait ôté son masque pour mieux le regarder.

Hawkmoon éprouva ensuite une douleur aiguë à la tête. La douleur disparut presque aussitôt. Il tourna à nouveau ses yeux vers la machine, mais ses couleurs s'étaient ternies et ses trames avaient rétréci. Il porta la main à son front et, avec stupeur, constata la présence de quelque chose qui n'avait jamais été là auparavant. C'était dur et lisse. Cela faisait partie de lui. Il frissonna.

Le baron Kalan avait l'air inquiet.

— Eh ? Vous n'êtes pas fou, n'est-ce pas ? L'opération ne pouvait que réussir ! Vous n'êtes pas fou ?

— Fou ? Non, je ne le suis pas, répondit Hawkmoon. Mais je crois que j'ai peur.

— Vous vous habituerez au Joyau.

— C'est le Joyau que j'ai dans la tête ?

— Oui. Le Joyau Noir. Attendez.

Kalan se tourna pour ouvrir un rideau de velours écarlate, dévoilant une surface ovale de quartz laiteux, haute d'environ

deux pieds. Dans la pierre, une image commença à se former. Hawkmoon vit qu'elle représentait le baron Kalan, en train d'observer l'écran, et qu'elle se répétait à l'infini. Le quartz reproduisait exactement ce que regardait Hawkmoon. Lorsqu'il tourna légèrement la tête, l'image se modifia en conséquence.

— Comme vous pouvez le constater, c'est parfaitement au point, murmura le Granbreton d'un air réjoui. Ce que vous percevez, le Joyau le perçoit aussi. Où que vous alliez, nous pourrons voir tout ce que vous verrez.

Hawkmoon essaya de parler, mais n'y parvint pas. Il avait la gorge nouée et un étau lui enserrait la poitrine. À nouveau, il porta la main au Joyau tiède, si semblable à la chair au toucher, et si différent d'elle pour le reste.

— Que m'avez-vous fait ? demanda-t-il, sur un ton toujours égal.

— Nous nous sommes simplement assuré votre loyauté, gloussa Kalan. Vous vivez désormais avec la machine. Si nous le désirons, nous pouvons insuffler toute son énergie au Joyau Noir, et dans ce cas…

D'un geste brusque, Hawkmoon posa sa main sur le bras du baron.

— Que se passera-t-il ?

— Il vous dévorera l'esprit, duc de Köln. Il vous dévorera l'esprit.

Le baron Meliadus guida Hawkmoon en toute hâte le long des scintillants couloirs du palais. Le jeune homme portait à présent une épée au côté ; ses habits et sa cotte de mailles étaient semblables à ceux qu'il avait à la bataille de Köln. Hormis la présence du Joyau dans son crâne, il n'avait conscience que de peu de chose. Les couloirs s'élargirent, jusqu'à prendre les dimensions d'artères de bonne taille. Des gardes, arborant le masque de l'ordre de la Mante, se pressaient en ces lieux. Des portes gigantesques, une multitude de gemmes disposées en mosaïque s'élevaient au-dessus de leurs têtes.

— La salle du trône, souffla le baron. Le roi-empereur veut vous voir.

Lentement, les battants s'ouvrirent, révélant la salle du trône dans toute sa splendeur. Sa magnificence et son éclat aveuglèrent presque Hawkmoon. Il y avait de la musique, il y avait de la lumière ; d'une douzaine de galeries qui montaient jusqu'au toit concave, pendaient les bannières multicolores des cinq cents plus nobles maisons de Granbretanne. Alignés le long des murs, raides, l'arme haute, se tenaient les soldats de l'ordre de la Mante, avec leurs masques d'insecte et leurs armures annelées, vertes, dorées et noires. Derrière eux se pressait la foule des courtisans, assemblée hétéroclite de masques aux vêtements somptueux. Lorsque Meliadus et Hawkmoon entrèrent, on leur jeta des regards curieux.

Les rangs de soldats s'étiraient à l'infini. À l'autre extrémité de la salle, presque invisible, il y avait une chose qu'Hawkmoon ne parvint pas immédiatement à identifier. Il fronça les sourcils.

— Le trône. Le globe impérial, chuchota Meliadus. Maintenant, faites exactement comme moi.

Le baron s'avança.

Les murs de la salle du trône étaient d'un vert et d'un pourpre éclatants ; les couleurs des bannières, celles des étoffes, des métaux et des pierres précieuses qu'arboraient les courtisans recréaient l'arc-en-ciel ; mais les yeux d'Hawkmoon étaient fixés sur le globe.

Écrasés par les proportions gigantesques de la salle, le jeune homme et son guide marchaient d'un pas mesuré vers le trône, tandis que les trompettes qui se tenaient dans les galeries latérales embouchaient leurs instruments.

Hawkmoon put enfin observer le globe impérial, et ce spectacle le stupéfia. La sphère contenait un fluide laiteux qui se mouvait paresseusement, presque hypnotiquement. De temps à autre, le fluide semblait doté d'une radiance irisée, qui s'estompait pour revenir ensuite. Baignant dans ce liquide, flottait un homme d'une vieillesse incommensurable. En le voyant, Hawkmoon pensa à un fœtus. Sa peau avait l'antiquité du parchemin, ses membres semblaient inutiles, sa tête était énorme. Il avait un regard vif et malveillant.

Suivant l'exemple du baron, Hawkmoon s'inclina devant la créature.

— Relevez-vous, fit une voix.

Le jeune homme comprit avec stupeur qu'elle provenait de la sphère. C'était la voix d'un homme à la fleur de l'âge, mélodieuse, vibrante, envoûtante. Le duc se demanda à quelle gorge juvénile on l'avait arrachée.

— Roi-empereur, je vous présente Dorian Hawkmoon, duc von Köln, qui a accepté d'accomplir une mission à notre service. Vous vous souvenez sans doute, noble sire, du plan dont je vous ai fait part.

Tandis qu'il parlait, Meliadus avait gardé la tête baissée.

— Nous déployons une grande énergie et nous mettons en œuvre beaucoup d'ingéniosité pour nous assurer les services de ce fameux comte Airain, reprit la voix mélodieuse. Nous savons toute la valeur de votre jugement en ce domaine, baron Meliadus.

— Si vous vous fondez sur mes actions passées, vous avez raison de m'accorder votre confiance, majesté, répondit Meliadus, s'inclinant plus profondément.

— A-t-on averti le duc von Köln du châtiment inévitable qui l'attend s'il ne nous sert pas en toute loyauté ? dit la voix d'un ton sardonique. Lui a-t-on dit que nous pouvons à tout instant, où qu'il se trouve, le détruire ?

Meliadus passa une main sur la manche de son vêtement avant de répondre :

— Il a été prévenu, puissant roi-empereur.

— Lui avez-vous appris que le Joyau qu'il porte au front, continua la voix avec une satisfaction évidente, voit tout ce qu'il voit et nous le transmet sur l'écran placé dans la chambre de la machine du Joyau Noir ?

— Certes, noble monarque.

— Et lui avez-vous bien fait comprendre que s'il montre la moindre volonté de trahison, la plus infime velléité, nous pourrons immédiatement la détecter en scrutant le visage de ses interlocuteurs ? Sait-il qu'en ce cas nous rendrons toute sa vie au Joyau ? Nous libérerons l'énergie de la machine. Lui avez-vous dit, baron Meliadus, que le Joyau, une fois animé, pourra alors se repaître de son cerveau, dévorer son esprit et en faire une créature débile ?

— En substance, c'est ce que nous lui avons dit, grand empereur.

Dans la sphère, la chose gloussa.

— À le voir, baron, il ne semble pas qu'être privé d'esprit représente pour lui une grande menace. Êtes-vous bien sûr que le Joyau n'a pas déjà accompli son œuvre ?

— Semblable attitude est dans sa nature, prince immortel.

Les yeux se détournèrent pour plonger dans ceux de Dorian Hawkmoon, et la voix vibrante et sardonique monta à nouveau de l'antique gorge.

— Vous avez, duc von Köln, conclu un pacte avec l'immortel roi-empereur de Granbretanne. C'est une preuve de notre libéralisme que d'accorder un tel privilège à un homme qui n'est après tout que notre esclave. Vous devez en retour nous servir avec une grande loyauté, conscient de prendre part à la destinée de la plus glorieuse race qui ait jamais existé sur cette planète. Il nous appartient de régner sur ce monde, par la grâce de notre omniscient intellect et par celle de notre force toute-puissante. Bientôt nous ferons triompher notre droit à la totale suprématie. Tous ceux qui nous auront aidés à faire aboutir ce noble dessein profiteront de nos faveurs. Allez, duc ! Méritez ces faveurs.

Le visage desséché se détourna et une langue préhensile jaillit de la bouche pour venir toucher une minuscule gemme qui flottait à l'intérieur de la sphère, près de la paroi. Le globe impérial s'obscurcit progressivement, si bien que la silhouette fœtale du roi-empereur, dernier et immortel descendant d'une dynastie fondée près de trois mille ans auparavant, se découpa un moment sur la paroi sphérique.

— Et souvenez-vous du pouvoir du Joyau Noir, lança la voix juvénile, à l'instant où le globe prenait l'apparence d'une boule de matière compacte et noire.

L'audience était terminée. Profondément inclinés, Meliadus et Hawkmoon firent quelques pas à reculons avant de se redresser pour quitter la salle du trône.

Cette entrevue avait eu une conséquence que ni le baron ni son maître n'avaient prévue. Dans l'étrange esprit d'Hawkmoon, au plus profond de lui-même, une sourde

irritation était apparue. Et cette réaction n'avait pas pour cause la présence du Joyau Noir dans le crâne du jeune duc. Son origine était ailleurs, beaucoup moins tangible.

Peut-être était-elle un signe du retour d'Hawkmoon à une dimension humaine ; peut-être marquait-elle la naissance d'une faculté nouvelle et sans précédent ; peut-être était-elle due à l'influence du Bâton Runique.

Chapitre IV

Le voyage

On ramena Hawkmoon à ses appartements des catacombes et il y demeura deux jours. Enfin, le baron Meliadus vint le voir, apportant un costume de cuir noir, des bottes, des gantelets, une lourde cape noire dotée d'un capuchon, un sabre à la poignée d'argent et son fourreau de cuir noir, ainsi qu'un heaume dont la visière figurait la gueule d'un loup aux babines retroussées. De toute évidence, armes et vêtements avaient été faits à l'image de ceux du baron.

— C'est une très jolie fable que vous raconterez, en arrivant au château Airain, commença Meliadus. Comme je vous avais fait prisonnier, vous vous êtes arrangé, avec l'aide d'un esclave, pour me droguer et pour prendre ma place. Ainsi déguisé, vous avez traversé la Granbretanne, et toutes les provinces qu'elle contrôle, avant même que je ne retrouve mes esprits. Plus l'histoire est simple, meilleure elle est, et celle-ci ne se borne pas à expliquer comment vous êtes parvenu à vous enfuir de Granbretanne, elle vous grandit encore aux yeux de ceux qui me haïssent.

— Je comprends, dit Hawkmoon, jouant distraitement avec la lourde étoffe de la cape. Mais comment expliquer la présence du Joyau Noir ?

— Je devais vous soumettre à une quelconque expérience, mais vous vous êtes échappé avant que je puisse vous faire grand mal. Soyez convaincant, Hawkmoon, votre vie en dépend. Nous observerons les réactions du comte Airain, ainsi que celles de Noblegent, ce damné rimailleur. Quoique incapables d'entendre ce que vous direz, nous serons parfaitement à même

de lire sur les lèvres de vos interlocuteurs. Au moindre signe de trahison, nous rendrons sa vie au Joyau.

— Je comprends, répéta Hawkmoon d'une voix monocorde.

Meliadus fronça les sourcils.

— Ils remarqueront, bien sûr, l'étrangeté de votre comportement, mais, avec un peu de chance, les épreuves que vous avez traversées constitueront à leurs yeux une explication suffisante. Cela ne peut qu'accroître leur sollicitude.

Absent, Hawkmoon hocha la tête.

Meliadus lui jeta un regard soucieux.

— Vous m'inquiétez encore, Hawkmoon. Je ne pourrais affirmer que vous ne vous êtes pas joué de nous, en employant la ruse ou la sorcellerie. Cependant je suis convaincu de votre loyauté. Le Joyau Noir en est la garantie. (Il sourit.) Un ornithoptère vous attend. Il vous mènera à Deauvre. Préparez-vous, monseigneur, et soyez fidèle à la Granbretanne. Si vous réussissez dans votre mission, vous pourrez bientôt régner à nouveau sur vos terres.

L'ornithoptère attendait, posé sur les pelouses qui s'étendaient à l'extérieur de la ville, près de l'entrée des catacombes. C'était une machine d'une grande beauté, faite à l'image d'un griffon, une machine gigantesque de cuivre, d'argent, d'acier noir et d'airain, assise sur son puissant arrière-train semblable à celui d'un lion, ses ailes de quarante pieds repliées dans le dos. Sous la tête, dans le petit habitacle, était installé le pilote, le visage dissimulé par le masque d'oiseau de son ordre – l'ordre du Corbeau, qui regroupait tous ceux qui volaient –, ses mains gantées reposant sur les commandes ornées de pierreries.

Hawkmoon, qui portait à présent le costume que Meliadus lui avait fourni, monta dans l'appareil avec une certaine méfiance. Son sabre le gêna lorsqu'il voulut s'asseoir dans le siège étroit et profond qui lui était réservé. Il finit malgré tout par trouver une position relativement confortable et s'agrippa aux flancs nervures de l'appareil, tandis que le pilote abaissait un levier. Les ailes se déployèrent brutalement et commencèrent à battre l'air, avec un bruit sourd et étrange. Un long frisson parcourut l'ornithoptère, qui s'inclina fortement sur

un côté. Avec un juron, le pilote reprit le contrôle de sa machine. Hawkmoon avait entendu dire que ces appareils présentaient de sérieux dangers ; au cours de la bataille de Köln, il en avait vu plusieurs, les ailes repliées, s'écraser au sol. Mais, malgré leurs défauts, les ornithoptères du Ténébreux Empire avaient joué un rôle prépondérant dans la fulgurante conquête de l'Europe, car les Granbretons étaient les seuls à posséder des machines volantes.

Maintenat, agité de désagréables soubresauts, le griffon de métal entamait son ascension. Les ailes frappaient l'air, imitant le vol animal, et ils montèrent toujours plus haut, jusqu'à dépasser le sommet des plus hautes tours de Londra. Bientôt ils mirent le cap sur le sud-est. Hawkmoon, qui détestait cette sensation nouvelle, respirait avec peine.

Lorsque le monstre eut crevé le toit de nuages noirs, le soleil apparut, embrasant ses écailles de métal. Le visage et les yeux protégés par le masque, regardant à travers les gemmes qui figuraient les pupilles du loup, Hawkmoon vit la lumière éclater en un million d'étincelles multicolores. Il ferma les paupières.

Un moment s'écoula, puis il sentit que l'engin amorçait sa descente. Il ouvrit les yeux et s'aperçut qu'ils traversaient à nouveau les nuages. Enfin, des champs couleur de cendre, les fortifications d'une ville et un morceau de côte battue par la mer grise apparurent.

En un vol maladroit, la machine se dirigeait vers une vaste terrasse de pierre qui s'élevait au centre de la ville.

Elle se posa, rebondissant lourdement, battant frénétiquement des ailes, et finit par s'immobiliser près du bord du plateau artificiel.

Le pilote fit signe à Hawkmoon de descendre. Celui-ci s'exécuta, engourdi, les jambes tremblantes, tandis que l'homme verrouillait ses commandes et sautait à son tour sur le sol. D'autres ornithoptères étaient posés sur la terrasse. Comme ils traversaient le terrain, sous le ciel qui se chargeait de nuages, l'un des appareils prit son essor et Hawkmoon sentit l'air lui fouetter le visage à l'instant où l'engin passait au-dessus de sa tête.

— Deauvre, déclara le pilote au masque de corbeau. Une ville presque entièrement consacrée à notre flotte aérienne, bien que le port soit encore utilisé par quelques navires de guerre.

Bientôt Hawkmoon aperçut une trappe circulaire en métal. Le pilote s'arrêta devant et, de son pied botté, frappa l'acier selon un rythme compliqué. La trappe s'ouvrit, révélant un escalier de pierre. Dès que les deux hommes eurent commencé à descendre les marches, elle se referma derrière eux. À l'intérieur régnait l'obscurité. On distinguait des gargouilles de pierre luisante et quelques bas-reliefs.

Ils franchirent enfin une porte gardée et débouchèrent dans une rue pavée, entre les édifices massifs, ornés de tourelles, qui se dressaient partout dans la cité. Une foule de guerriers granbretons se pressaient dans les rues. Les hommes volants, aux masques de corbeau, côtoyaient les marins, les fantassins et les cavaliers, dont les visages s'abritaient derrière toute une variété de masques : poissons, serpents de mer, cochons, loups, mantes, taureaux, boucs, et bien d'autres. Les épées sonnaient contre les jambières, les lances-feu s'entrechoquaient. Partout retentissait le fracas sinistre de l'attirail militaire.

Frayant son chemin dans cette foule, Hawkmoon s'étonna de pouvoir avancer aussi aisément. Puis il se rappela qu'il portait les mêmes vêtements et les mêmes armes que le baron Meliadus.

Aux portes de la ville, un cheval sellé l'attendait. Les fontes étaient bourrées de vivres. Hawkmoon avait été prévenu et savait quelle route il devait emprunter. Il enfourcha l'animal et prit la direction de la côte.

Les nuages s'entrouvrirent pour laisser passer les rayons du soleil et, pour la première fois, Dorian Hawkmoon aperçut le pont d'argent qui enjambait trente milles de mer. Il brillait dans la lumière, extraordinairement beau, semblant trop fragile pour résister au moindre souffle de vent, mais assez solide, en réalité, pour supporter toutes les armées de Granbretanne. Il s'étirait en une courbe gracieuse au-dessus de l'océan, pour disparaître derrière l'horizon. Le tablier lui-même, large de près d'un quart de mille, était flanqué d'un réseau de câbles d'argent que le vent

faisait vibrer. Des pylônes, ornés de motifs guerriers, supportaient l'ensemble.

Une grande animation régnait sur le pont. Hawkmoon aperçut les attelages des plus nobles maisons, si somptueux, si compliqués qu'on avait peine à croire qu'ils puissent avancer ; il aperçut des escadrons de cavaliers, montant des chevaux parés d'armures aussi magnifiques que les leurs ; des bataillons de fantassins, marchant en rang par quatre et manœuvrant avec une précision incroyable ; d'interminables caravanes, avec leurs charrettes et leurs bêtes de somme, ployant sous l'oscillant fardeau de toutes les marchandises imaginables : fourrures, soieries, quartiers de viande, fruits, légumes, coffres, chandelles, meubles... Hawkmoon comprit qu'il s'agissait, dans la plupart des cas, de biens volés aux États nouvellement conquis.

Il vit aussi des machines de guerre, des choses de fer et de cuivre, armées de becs acérés pour enfoncer les défenses, munies de hautes tours pour enlever les places-fortes et dotées de longs bras pour projeter boulets et bombes incendiaires. À côté, portant les masques de la taupe, du blaireau et du furet, s'avançaient les sapeurs du Ténébreux Empire, corps trapus et musclés, mains puissantes. Écrasés par la majesté du pont, bêtes, hommes et machines semblaient des fourmis. L'ouvrage gigantesque avait, comme les ornithoptères, largement contribué au succès des conquêtes de la Granbretanne.

Les hommes d'armes qui gardaient l'entrée du pont avaient reçu la consigne de laisser passer Hawkmoon. Les barrières s'ouvrirent donc devant lui. Il s'engagea sur la chaussée parcourue de vibrations. Les sabots de son cheval claquaient sur le métal. Vu de plus près, le tablier perdait un peu de sa magnificence. Le trafic incessant avait fini par dégrader la surface polie. Çà et là, on voyait des excréments d'animaux, de la paille, des morceaux d'étoffe déchirés et maculés de boue, ainsi que d'autres détritus moins aisément identifiables. Il était évidemment impossible d'entretenir parfaitement une voie aussi fréquentée ; mais, d'une certaine manière, cette chaussée souillée symbolisait l'esprit de l'étrange civilisation granbretonne.

Ainsi, Hawkmoon franchit le pont d'argent, et atteignit le continent européen. Il prit la route de la Cité de Cristal, l'une des plus récentes conquêtes du Ténébreux Empire ; Parye, la Cité de Cristal, où il se reposerait une journée avant de reprendre son voyage vers le sud.

Quelle que soit son allure, il lui faudrait plus d'un jour pour rallier Parye. Il décida de ne pas faire étape à Karlay, la ville la plus proche du pont ; il préférait passer la nuit dans un village et repartir au matin.

Au crépuscule, il entra dans un bourg plaisant dont les maisons et les jardins portaient les stigmates de la guerre. Certains des bâtiments, en effet, étaient en ruine. Un calme étrange régnait. Quelques lumières éclairaient déjà les fenêtres. Lorsqu'il atteignit l'auberge, dont les portes étaient closes, il ne perçut aucun bruit. Il mit pied à terre, traversa la cour et frappa l'huis de son poing fermé. Il dut attendre plusieurs minutes avant que le battant ne s'entrouvre, laissant apparaître le visage d'un jeune garçon. Découvrant le masque de loup, ce dernier sembla effrayé. Comme à contrecœur, il ouvrit entièrement pour laisser entrer le voyageur. Sitôt à l'intérieur, Hawkmoon retira son masque et essaya de sourire à l'enfant pour le rassurer. Mais le sourire était artificiel, car l'homme avait oublié jusqu'à la manière d'exprimer la joie. Le jeune garçon, croyant lire la désapprobation sur le visage du visiteur, recula, le regard craintif, comme s'il s'attendait à être frappé.

— Je ne te veux pas de mal, réussit à articuler Hawkmoon. Je désire simplement que tu prennes soin de mon cheval et que tu me fournisses un lit et de quoi manger. Je repars à l'aube.

— C'est que, maître, nous n'avons à vous offrir que d'humbles aliments, murmura l'enfant, presque rassuré.

À cette époque, ceux d'Europe étaient habitués à subir l'occupant, et la présence de conquérants – fussent-ils granbretons – n'avait pour eux rien de surprenant. La cruauté des hommes du Ténébreux Empire était en revanche une nouveauté, et expliquait la crainte et la haine de l'enfant, qui s'attendait au pire face à un visiteur qui ne pouvait être qu'un noble de Granbretanne.

— Je me contenterai de ce que tu as. Ne sors pas pour moi ton meilleur vin et tes mets les plus fins. Je ne cherche qu'à apaiser ma faim et à dormir.

— Seigneur, nos meilleurs mets sont…

D'un geste de la main, Hawkmoon l'interrompit.

— Peu importe, mon garçon. Fais comme je t'ai dit, et je serai content.

Il parcourut la pièce du regard et découvrit deux vieillards assis dans l'ombre, buvant dans de lourdes chopes. Ils détournèrent les yeux. Hawkmoon se dirigea vers le centre de la salle et s'assit à une petite table, après s'être débarrassé de sa cape et de ses gantelets. Du revers de la main, il enleva la poussière de la route qui maculait son visage et ses vêtements. Il laissa tomber le masque de loup sur le sol, à côté de sa chaise. C'était là un geste bien étrange pour un noble du Ténébreux Empire. Il remarqua que l'un des hommes le dévisageait avec surprise, et quand, quelques instants plus tard, des chuchotements s'élevèrent, Hawkmoon comprit qu'ils avaient vu le Joyau Noir. Le garçon revint, apportant de la bière largement coupée d'eau et quelques misérables tranches de porc. Le voyageur eut le sentiment que cette maigre pitance était bien ce qu'ils avaient de mieux à lui offrir. Après avoir bu et mangé, il demanda à être conduit à sa chambre. Dans la pièce chichement meublée, il se débarrassa de ses vêtements, se lava, puis se glissa entre les draps rugueux et ne tarda pas à s'endormir.

Au cours de la nuit il se réveilla, mal à l'aise. Sans savoir pourquoi, il se sentit attiré vers la fenêtre. Il regarda à l'extérieur. À la lumière de la lune, il crut distinguer la silhouette d'un cavalier monté sur un robuste destrier. Il lui sembla que l'homme regardait dans sa direction. C'était un guerrier, et le heaume de son armure dissimulait son visage. Il y eut comme un éclair d'or et de jais, puis l'homme fit volter sa monture et disparut.

Persuadé que cet incident avait son importance, Hawkmoon retourna se coucher. Il se rendormit et son sommeil fut presque aussi profond qu'avant la mystérieuse apparition. Au matin, il se demanda s'il avait rêvé. Si tel était le cas, c'était la première

fois que cela lui arrivait depuis sa capture. La curiosité lui fit froncer légèrement les sourcils, tandis qu'il s'habillait, mais il finit par hausser les épaules et descendit dans la salle commune de l'auberge pour y prendre son repas du matin.

Le soir, Hawkmoon atteignit la Cité de Cristal. Ses bâtiments, faits du quartz le plus pur, étincelaientt de couleur, et partout on entendait le tintement des ornements de verre dont les habitants décoraient maisons, monuments et édifices publics. Cette ville était si belle que même les guerriers du Ténébreux Empire l'avaient laissée quasiment intacte, préférant perdre plusieurs mois pour s'en emparer par la ruse plutôt que de l'attaquer en force.

Dans la ville même, cependant, les signes de l'occupation étaient nombreux : la peur se lisait sur les visages des gens du peuple ; dans les rues se pavanaient des guerriers aux masques d'animaux et des drapeaux étrangers flottaient sur les maisons qui avaient autrefois appartenu à la noblesse de Parye. Ces drapeaux étaient ceux de Jarak Nankenseen, seigneur de la guerre de l'ordre de la Mouche, d'Adaz Promp, grand connétable de l'ordre du Chien, de Mygel Holst, archiduc de Londra, et d'Asrovak Mikosevaar, transfuge de Moskovie, seigneur de la guerre mercenaire de la légion du Vautour, destructeur et pervers. Les troupes de ce dernier s'étaient rangées aux côtés de la Granbretanne, avant même que son plan de conquête apparaisse clairement. Plus fou encore que ces nobles déments qu'il avait pris pour maîtres, Asrovak Mikosevaar précédait toujours les armées granbretonnes dans leur avance implacable. Son infâme bannière, sur laquelle étaient brodés en lettres écarlates les mots *Mort à la Vie,* semait la terreur dans les rangs de ses adversaires. Hawkmoon supposa que l'homme devait se trouver à Parye pour y prendre quelque repos, car il n'était pas dans ses habitudes de s'éloigner du front. Les cadavres attiraient le Moskovien comme les roses attirent les abeilles.

Il n'y avait pas d'enfants dans les rues de la Cité de Cristal. Ceux qui n'avaient pas été massacrés avaient été capturés et

servaient d'otages ; ils garantissaient la soumission des adultes que l'on avait laissés en vie.

Le soleil couchant semblait tacher de sang les bâtiments de cristal. Hawkmoon, trop épuisé pour continuer sa route, gagna l'auberge que Meliadus lui avait recommandée. Il y dormit une nuit et un jour entier, avant de reprendre son voyage vers le château Airain. Il n'avait parcouru que la moitié de son chemin.

La Granbretanne n'avait pu étendre ses conquêtes au-delà de la ville de Lyon. La route qui y menait était lugubre, bordée de gibets et de croix de bois, qui supportaient les corps d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, d'enfants, filles et garçons, et même, dans une volonté de dérision morbide peut-être, des animaux familiers, chiens, chats et lapins apprivoisés. Sur les bas-côtés de cette route, des familles entières pourrissaient – des maisonnées complètes, du dernier-né au plus vieux serviteur –, clouées sur les croix, tordues dans des poses grotesques, figées par la mort à l'issue d'indicibles souffrances.

L'odeur de charogne écœurait Hawkmoon et la puanteur de la mort le prenait à la gorge, tandis que sa monture avançait péniblement en direction de Lyon. Le feu avait noirci champs et forêts, rasé villes et villages et chargé l'air d'une poussière grise et âcre. Riches ou pauvres, tous ceux qui avaient survécu étaient devenus des mendiants, à part ces femmes qui s'étaient faites putains pour suivre la piétaille de l'empire et ces hommes qui, abandonnant toute fierté, avaient juré fidélité au roi-empereur.

Comme la curiosité quelques jours auparavant, un sentiment de dégoût naquit en Hawkmoon sans qu'il en eût vraiment conscience. Le masque sur le visage, il faisait route vers Lyon. Personne ne l'arrêta, personne ne lui posa de questions, car ceux de l'ordre du Loup se battaient surtout au nord. Ainsi, le jeune homme ne risquait-il pas de rencontrer un loup qui lui adresse la parole dans le langage secret de l'ordre.

Après Lyon, Hawkmoon prit à travers champs, car des patrouilles de guerriers granbretons sillonnaient les routes de la région. Il glissa son masque dans l'une des fontes, vides à présent, et pénétra au galop dans le territoire libre, dont l'air

n'était pas encore chargé de mort, mais où régnait malgré tout la terreur.

Dans la ville de Valence, où des guerriers se préparaient à affronter les armées du Ténébreux Empire, en élaborant des stratégies vouées à l'échec ou en construisant des machines de guerre inefficaces, Hawkmoon raconta pour la première fois son histoire.

— Je suis Dorian Hawkmoon von Köln, déclara-t-il au capitaine devant lequel les soldats l'avaient conduit.

L'officier, botté de cuissardes, un pied sur le banc d'une salle d'auberge pleine à craquer, le dévisagea attentivement.

— Le duc von Köln doit être mort, à l'heure qu'il est. Il a été capturé par les Granbretons, lâcha-t-il. Je pense que vous êtes un espion.

Hawkmoon se garda de protester, mais raconta l'histoire que Meliadus lui avait apprise. D'une voix monocorde, il décrivit sa capture et son évasion, et son étrange façon de parler convainquit plus le capitaine que la fable elle-même. Puis un soldat à la cotte de mailles déchirée fendit la foule et se dirigea vers Hawkmoon en criant son nom. Se retournant, le jeune homme vit que le nouveau venu portait l'emblème de sa ville, les armes de Köln. C'était l'un des rares survivants de la bataille au cours de laquelle Hawkmoon avait été fait prisonnier. S'adressant à la fois au capitaine et à la foule, le soldat décrivit l'intelligence et la bravoure de son seigneur. Alors, Dorian Hawkmoon devint le héros de Valence.

Cette nuit-là, tandis que l'on célébrait sa venue, il expliqua au capitaine qu'il se rendait en Kamarg pour convaincre le comte Airain de prendre les armes contre la Granbretanne. L'officier secoua la tête.

— Le comte Airain veut rester neutre, déclara-t-il. Mais il vous écoutera certainement avec plus d'attention que tout autre. Je vous souhaite de réussir, monseigneur.

Le lendemain matin, Hawkmoon quitta Valence et prit la direction du sud, croisant sur son chemin des cavaliers aux visages durs ; ils ralliaient les troupes qui s'apprêtaient à affronter les armées du Ténébreux Empire.

Le vent soufflait de plus en plus fort, à mesure que Dorian Hawkmoon se rapprochait de son but. Enfin, il aperçut les étendues marécageuses de Kamarg, les lagunes miroitantes, les roseaux pliés par le mistral. Lorsque, passant au pied de l'une des hautes tours où veillaient les sentinelles, il vit l'héliographe lancer son message lumineux, il comprit que l'annonce de sa venue arriverait avant lui au château Airain.

Le visage glacé, Hawkmoon poussa sa monture le long du chemin qui serpentait entre les marais. Les buissons s'agitaient dans le vent, l'eau frissonnait et quelques oiseaux planaient dans le ciel triste et antique.

Un peu avant la nuit, le château Airain se profila à l'horizon, perché sur sa colline en terrasses. Ses tours gracieuses se découpaient en clair-obscur sur la lumière du crépuscule.

Chapitre V

L'éveil d'Hawkmoon

Le comte Airain tendit une coupe de vin à Hawkmoon et murmura :

— Continuez, je vous prie, monseigneur.

Le jeune homme racontait son histoire pour la deuxième fois. Dans la grande salle se tenaient Yisselda, rayonnante de beauté, Noblegent, pensif, et von Villach, qui caressait distraitement sa moustache en contemplant le feu.

Hawkmoon achevait son récit.

— Ainsi, je viens demander l'aide de la Kamarg, car je sais que seule cette terre échappe à la menace du Ténébreux Empire.

— Vous êtes le bienvenu en ces lieux, répondit le comte Airain soucieux, pour autant que vous ne cherchiez qu'un asile.

— C'est le cas.

— Vous ne venez pas nous demander de prendre les armes contre la Granbretanne ? intervint Noblegent, une nuance d'espoir dans la voix.

— J'ai moi-même trop souffert en luttant contre le Ténébreux Empire pour pousser qui que ce soit à affronter un destin auquel j'ai échappé de justesse.

Yisselda semblait presque déçue. Il était clair que toutes les personnes présentes, à l'exception de l'avisé comte Airain, souhaitaient la guerre. Leurs raisons étaient sans doute diverses : Yisselda désirait se venger de Meliadus, Noblegent était convaincu qu'il fallait lutter contre tant d'ignominie et von Villach avait simplement envie de reprendre du service.

— Bien, dit le comte. Je suis fatigué de répondre aux arguments de ceux qui voudraient me voir épouser telle ou telle cause… Mais vous semblez épuisé, monseigneur. Nous vous

avons retenu trop longtemps. Je vais vous mener moi-même à vos appartements.

Hawkmoon n'éprouvait aucune satisfaction à avoir réussi à tromper ses hôtes. Il mentait parce que Meliadus en avait décidé ainsi. Lorsqu'il serait temps pour lui d'enlever Yisselda, il agirait dans le même esprit.

Le comte Airain conduisit Hawkmoon jusqu'à une chambre à coucher qui communiquait avec un cabinet de toilette et un petit bureau.

— J'espère que ceci vous convient, monseigneur, s'enquit le maître des lieux.

— C'est parfait, répliqua le jeune homme.

Le comte s'arrêta sur le pas de la porte.

— Cette pierre que vous portez au front… commença-t-il. Meliadus, dites-vous, a échoué dans son expérience ?

— C'est bien cela.

— Ah !…

Airain contempla le sol un instant, puis releva la tête.

— Si elle vous gêne, je connais peut-être le moyen de…

— Elle ne me gêne pas, l'interrompit Hawkmoon.

— Ah ! répéta le comte.

Puis il quitta la pièce.

Cette nuit-là, Hawkmoon se réveilla en sursaut, comme il l'avait fait quelques jours auparavant, à l'auberge. Il crut voir, dans la chambre, la silhouette d'un guerrier à l'armure d'or et de jais. Ses paupières lourdes de sommeil se refermèrent quelques secondes. Lorsqu'il les rouvrit, l'homme avait disparu.

Un conflit était en train de naître dans le cœur du jeune duc. Une lutte entre l'humain et le non-humain, peut-être ; ou bien une lutte entre la conscience et la non-conscience, si de tels affrontements étaient possibles.

Quelle que fût la nature exacte du conflit, il n'en demeurait pas moins que la personnalité d'Hawkmoon se transformait pour la seconde fois. Ce n'était plus le jeune chef qui avait combattu à Köln, ce n'était plus le prisonnier amorphe des catacombes de Londra. Un nouveau Dorian Hawkmoon se dessinait, totalement différent des deux précédents.

Mais les signes de cette naissance étaient encore difficilement discernables. Sans doute manquait-il un catalyseur, et les conditions objectives n'étaient-elles pas réunies.

Au matin, Hawkmoon s'éveilla en se demandant comment il pourrait enlever Yisselda le plus vite possible, afin de retourner en Granbretanne pour y être débarrassé du Joyau Noir, et de revoir sa patrie au plus tôt.

En sortant de ses appartements, il rencontra Noblegent.

Le poète-philosophe lui prit le bras.

— Ah ! monseigneur… Pourriez-vous me parler de Londra ? J'ai fait, dans ma jeunesse, de nombreux voyages, mais je ne connais pas cette cité.

Hawkmoon se retourna pour regarder son interlocuteur. Il savait que, grâce au Joyau Noir, les Granbretons pouvaient voir, en même temps que lui, le visage de Noblegent. Les yeux du poète exprimaient la curiosité, et rien d'autre. Hawkmoon n'y discerna aucune trace de suspicion.

— Elle est étendue, haute et sombre, répondit le jeune homme. Son architecture est complexe et la décoration de ses bâtiments est aussi compliquée que variée.

— Mais l'esprit ? Quel est l'esprit de Londra ? Donnez-moi vos impressions…

— La puissance, répliqua Hawkmoon. La confiance.

— La folie ?

— Je suis incapable de distinguer ce qui est fou de ce qui ne l'est pas, sire Noblegent. Sans doute me trouvez-vous étrange ? Sans doute mon comportement est-il choquant ? Sans doute suis-je différent des autres hommes ?

Décontenancé par le tour qu'avait pris la conversation, Noblegent examina attentivement le visage du jeune duc.

— Eh bien… oui… Mais pourquoi me posez-vous ces questions ?

— Parce que ce que vous me demandez est vide de sens. Je dis cela sans… Je ne veux pas vous insulter. (Hawkmoon se caressa le menton.) Vide de sens, c'est tout.

Ils descendirent l'escalier qui menait à la grande salle, où ils devaient prendre leur repas du matin. Le vieux von Villach, déjà

attablé, s'apprêtait à attaquer l'énorme tranche de viande que venait de lui servir un domestique.

— Vide de sens, fit Noblegent, pensif. Vous vous demandez ce qu'est la folie ; moi, je me demande ce qu'est le sens.

— Je n'en sais rien, répondit Hawkmoon. Je ne connais que ce que je fais.

— Les épreuves que vous avez traversées vous ont forcé à vous replier sur vous-même. Vous avez perdu moralité et conscience, n'est-ce pas ? (Dans la voix de Noblegent, il y avait une nuance de compassion.) Votre cas n'est pas unique. Les textes anciens nous apprennent que ceux qui souffrent perdent souvent ces deux qualités. La bonne chère et la présence d'amis véritables devraient vous permettre de les retrouver. Il est heureux que vous soyez venu jusqu'ici. Peut-être est-ce une voix intérieure qui vous a fait prendre la route du château Airain.

Hawkmoon écoutait distraitement ces propos, tout en regardant Yisselda qui venait d'apparaître dans l'escalier leur faisant face. Elle sourit aux deux hommes quand elle les aperçut.

— Avez-vous bien dormi, monseigneur ? demanda la jeune fille.

Avant qu'Hawkmoon n'ait eu le temps de répondre, Noblegent déclara :

— Il a enduré plus de souffrances que nous ne l'avions d'abord supposé. À mon avis, il lui faudra une semaine ou deux pour se rétablir complètement.

— Peut-être voudrez-vous rester en ma compagnie, monseigneur ? proposa Yisselda. Je vais vous faire visiter nos jardins. Même en hiver, ils sont splendides.

— Volontiers, répondit Hawkmoon. J'aimerais les découvrir.

Noblegent sourit. Il avait compris que les tourments du jeune homme avaient ému le cœur sensible de la fille du comte. Et personne ne pourrait mieux qu'elle, pensait-il, rendre son équilibre à Dorian Hawkmoon.

Ils se promenèrent dans les jardins en terrasses du château, parmi les pins et les fleurs d'hiver. Le ciel était clair, le soleil

brillait, et leurs lourdes capes les protégeaient de la morsure du vent. Ils contemplèrent les toits des maisons, en contrebas. Tout était paisible. Yisselda avait pris le bras de son compagnon et lui parlait sur un ton enjoué ; elle n'attendait pas de réponse de l'homme au visage triste qui se tenait à ses côtés. Le Joyau Noir qui ornait son front avait tout d'abord décontenancé la jeune fille, mais, elle avait fini par décider qu'il n'était guère différent du bandeau orné de pierres précieuses dont elle ceignait sa tête pour retenir ses longs cheveux.

Son cœur juvénile débordait de chaleur et d'affection. De cette affection qui s'était faite passion pour le baron Meliadus, tant il était vrai qu'Yisselda avait besoin d'aimer. Il lui plaisait de la dédier à présent à cet étrange et gauche héros. Elle espérait ainsi guérir les blessures de son âme.

Très vite, elle remarqua que seule l'évocation de la patrie du jeune homme allumait dans ses yeux une lueur d'intérêt.

— Parlez-moi de Köln, dit-elle. Pas du Köln actuel, mais de celui qui fut, et qui sera un jour…

Entendant ces mots, Hawkmoon pensa à la promesse de Meliadus. Il détourna son regard de la jeune fille, pour contempler le ciel. Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Köln, reprit Yisselda. Votre pays ressemble-t-il à la Kamarg ?

— Non… (Hawkmoon fixait à présent les toits de la ville.) Non… La Kamarg est sauvage et l'a toujours été. La marque de l'homme est partout présente dans la région de Köln, dans ses champs réguliers, dans ses cours d'eau rectilignes, dans ses routes tortueuses, dans ses fermes et dans ses villages. Ce n'était qu'une petite province. Le bétail était gras, les lapins et les mulots couraient dans les vertes prairies et gîtaient dans les meules de foin. Il y avait des barrières jaunes, des bois ombreux, et il n'était pas nécessaire de marcher bien longtemps pour apercevoir la fumée d'une cheminée. Les gens étaient simples et amènes ; ils aimaient les enfants. Les maisons étaient anciennes et pittoresques et aussi peu compliquées que les hommes et les femmes qui les habitaient. Il n'y avait rien de sombre à Köln avant l'arrivée des Granbretons. Puis le métal et le feu ont traversé le Rhin. Et la Granbretanne a imprimé à son tour la

marque de l'homme sur la province… la marque de l'épée et de la torche…

Il soupira, et sa voix se teinta d'émotion.

— La marque de l'épée et de la torche a remplacé la marque de la charrue et de la herse… (Il baissa les yeux vers le visage de la jeune fille.) Avec le bois des barrières jaunes, ils ont fait des croix et des gibets. Les cadavres des vaches et des moutons ont pourri dans l'eau des rivières, ont empoisonné la terre. Les pierres des maisons ont servi de projectiles pour les catapultes. Et les gens se sont faits cadavres ou se sont faits soldats. Il n'y avait pas d'autre solution.

Yisselda posa doucement sa main sur le bras nerveux d'Hawkmoon.

— Vous en parlez comme d'un très lointain souvenir, murmura-t-elle.

Les yeux du jeune duc perdirent leur expression et son regard redevint froid.

— Oui, c'est comme un rêve très ancien. Tout cela signifie bien peu pour moi, à présent.

Mais, tandis qu'ils marchaient dans les jardins, Yisselda le regardait, songeuse. Elle pensait avoir trouvé le moyen de communiquer avec lui et de l'aider.

Hawkmoon, de son côté, avait pris conscience de tout ce qu'il perdrait s'il ne ramenait pas Yisselda aux Ténébreux Seigneurs ; il acceptait donc ses attentions pour des raisons bien différentes de tout ce qu'elle pouvait imaginer.

Dans la cour, ils rencontrèrent le comte Airain. Il examinait un vieux destrier tout en parlant à l'un de ses palefreniers.

— Envoie-le aux pâturages. Il a bien mérité son repos.

Puis il se retourna vers Hawkmoon et Yisselda.

— Noblegent m'a appris que vous étiez plus malade qu'il n'y paraissait, dit-il au jeune homme. Mais vous pouvez demeurer en ces lieux aussi longtemps qu'il vous plaira. J'espère qu'Yisselda ne vous fatigue pas, avec ses bavardages.

— Sa conversation, au contraire, est… apaisante.

— Fort bien ! Des réjouissances sont prévues pour ce soir. J'ai demandé à Noblegent de nous lire ses œuvres les plus

récentes. Il m'a promis quelque chose de léger et de spirituel. J'espère que cela vous distraira.

Hawkmoon remarqua que le comte, malgré son attitude chaleureuse, l'observait avec la plus grande attention. Se pouvait-il qu'Airain ait quelque soupçon ? Il était renommé pour sa sagacité et pour son aptitude à cerner les individus. Cependant, si le jeune duc était parvenu à déconcerter le baron Kalan, il devait, en toute logique, arriver à tromper le comte Airain. Hawkmoon décida qu'il n'y avait rien à craindre. Il laissa Yisselda le ramener au château.

Ce soir-là, il y eut un banquet. Assis autour de la grande table, se tenaient plusieurs notables de Kamarg, des éleveurs de taureaux en renom, ainsi que des toréadors célèbres, parmi lesquels Mahtan Just, à qui le comte Airain avait sauvé la vie, un an auparavant. Des poissons et des volailles, des viandes, rouges et blanches, toute une variété de légumes, douze sortes de vins, de la bière et des sauces succulentes et parfumées encombraient la table. À la droite du comte était assis Hawkmoon, et Mahtan Just, qui avait triomphé lors des dernières festivités, était placé à sa gauche. Just vénérait le comte et s'adressait à lui avec un respect que son interlocuteur semblait trouver presque embarrassant. Yisselda se tenait à côté d'Hawkmoon, face à Noblegent. À l'autre extrémité de la table il y avait le vieux Zhonzhac Ekare, le plus fameux de tous les éleveurs. Il était vêtu de lourdes fourrures et son visage était dissimulé par une énorme barbe et une épaisse crinière. Il riait et buvait beaucoup. Son voisin était von Villach, et les deux hommes avaient l'air de s'entendre à merveille.

Lorsque le festin toucha à sa fin, après que les hôtes eurent fait un sort au fromage de Kamarg, aux pâtisseries et aux douceurs, on plaça devant chacun trois flacons de vin contenant trois crus différents, un tonnelet de bière et une grande coupe. Yisselda, seule, n'eut droit qu'à un flacon et à une coupe plus petite. Au cours du repas, elle avait bu autant que ses compagnons, et cette restriction semblait venir d'elle et non de son père.

Le vin avait quelque peu embrumé l'esprit d'Hawkmoon et lui rendait un semblant d'humanité. Il sourit une ou deux fois, et, s'il ne répondait pas toujours à la plaisanterie par la plaisanterie, du moins n'offensait-il pas son hôte et les convives par une expression amère.

Le comte Airain rugit le nom de Noblegent :

— Noblegent ! Tu nous a promis une ballade !

L'interpellé se leva en souriant, le visage empourpré par le vin et la bonne chère.

— J'ai intitulé cette ballade *L'Empereur Glaucome* et j'espère qu'elle vous distraira, dit-il.

Puis, il commença :

L'empereur Glaucome
Passant la revue
Pénètre sans heaume
Dans le Grand Bazar.
Des combats récents
Les tristes vaincus
Guerriers ottomans
Preux de l'Alcazar
Le Khan oublié
Et les templiers
Assis sur les pierres
Demandent l'aumône
À l'Altesse altière
L'empereur Glaucome.
Mais l'empereur passe
Sans se retourner
Sur ces têtes lasses,
Il va parader.

Le comte Airain observait avec attention le visage grave de Noblegent en souriant légèrement. Tandis que le poète continuait sa spirituelle ballade, Hawkmoon balaya l'assistance du regard, découvrant des figures amusées et d'autres ébahies. Lui n'avait ni souri ni froncé les sourcils. Yisselda se pencha et lui parla à voix basse, mais il ne comprit pas.

Dans la rade
Canonnade
La poudre tonne en l'honneur
Du souverain empereur
Qui expose ses
Stigmates devant
L'ambassadeur
Du Vatican…

— Mais de quoi parle-t-il ? grogna von Villach.

— De choses très anciennes, lui répondit le vieux Zhonzhac Ekare, survenues avant le Tragique Millénaire.

— J'aurais préféré un chant de guerre.

Zhonzhac Ekare posa un doigt sur ses lèvres cernées par le poil et fit taire son ami. Noblegent continuait.

Qui venait chargé d'albâtre
Et de lames
De Damas
Qui venait chargé de plâtre
D'asphodèles
D'oléastres
Du tombeau de Zoroastre.

Hawkmoon ne comprenait pas les paroles, mais les rythmes semblaient avoir sur lui un effet particulier. Il crut d'abord que la faute en incombait au vin, puis il comprit qu'à certains passages du poème son esprit frissonnait et des sensations oubliées renaissaient dans sa poitrine. Il se balançait sur son siège.

Noblegent fixait le jeune homme, déclamant de plus belle et gesticulant d'une façon outrée.

Le poète-lauréat
Couronné de lauriers
Orné de falbalas
Parfumé et poudré

Myrrhe
Encens
Lavande
Couvert de pierreries
Saphir
Diamant
Rubis
Trésor de Samarcande
Joyau de Samothrace
S'effondre dans un râle
Prostré sur la grand-place…

— Comment vous sentez-vous, monseigneur ? demanda Yisselda d'une voix où perçait l'inquiétude.

Hawkmoon esquissa un mouvement de tête.

— Bien, je vous remercie.

Il se demandait s'il n'avait pas, d'une manière ou d'une autre, offensé les seigneurs de Granbretanne, et s'ils n'étaient pas en train de rendre sa vie au Joyau Noir. La tête lui tournait.

Tandis qu'un chœur
À mille voix
De l'empereur
Chante l'éclat.
Et Glaucome apparaît
Chaussé d'or et d'ivoire
Piétinant le poète
Il passe sans le voir.
Le peuple en fête
Lui fait la haie
On interpelle
Le dieu mortel.

À présent, Hawkmoon ne voyait plus que le visage de Noblegent, n'entendait plus que le rythme des phrases. Il se demanda si le poète n'essayait pas de l'envoûter. Mais pour quelles raisons agirait-il ainsi ?

Des fenêtres
Et des tours
Où s'enroulent les guirlandes
Des enfants
À l'entour
Font à pleines mains l'offrande
De pétales
De jasmin
De roses et d'oranger.
L'empereur
En chemin
Se laisse ainsi aduler.
Des clochers
Des bastides
Les enfants jettent des fleurs
Puis s'élancent
Dans le vide
Lorsque passe l'empereur.

Hawkmoon but une longue gorgée de vin et prit une profonde inspiration. Il était toujours fasciné par le visage de Noblegent.

Et dans les cieux
L'astre lunaire
Quoique envieux
Ne brille guère.
Le soleil ralentit
Son cours vers le midi
Tandis qu'au firmament
Chantent les séraphins
Car l'empereur
Vient d'arriver
Au pied de la
Ruine sacrée.
Sur la porte du temps
Il posera la main
Privilège inconnu

Du reste des humains.

Hawkmoon haletait, comme un homme que l'on vient de plonger dans un bain glacé. Yisselda, le regard empli d'inquiétude, avait posé sa main sur le front mouillé de sueur du jeune duc.

— Monseigneur… ?

Les yeux d'Hawkmoon étaient toujours rivés au visage du poète, qui, impassible, continuait son récit.

Or Glaucome franchit
Les portes ancestrales
Ornées d'os et d'opale
De perle et de rubis.
À cet instant les buccins
Les conques, les tympanons
Ébranlent les fondations
De l'univers incertain.
La Terre oscille et dans les nues
On voit s'assembler des armées.
De l'ambre lourd et parfumé
L'odeur s'épand sans retenue.

Hawkmoon avait vaguement conscience du contact de la main d'Yisselda sur son visage, mais ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle lui disait. Il ne quittait pas Noblegent des yeux et n'entendait que les mots sonores qui sortaient de sa bouche. Sa coupe de vin avait roulé à terre. De toute évidence, il souffrait, mais le comte Airain n'esquissa pas le moindre mouvement dans sa direction. Il se contentait de regarder tour à tour le jeune duc et le poète, dissimulant l'expression ironique de ses lèvres derrière son gobelet.

Maintenant l'empereur
Libère une colombe
Voici l'amour
Voici la paix
Un chant monte des tombes

Mille voix, mille chœurs.

Hawkmoon gémit. À l'autre extrémité de la table, le vieux von Villach fit sonner sa coupe contre un flacon vide.

— D'accord avec lui ! Pourquoi pas *La Montagne sanglante ?* C'est une très bonne…

L'empereur libère
Le blanc messager
Qui, fendant les airs,
Disparaît au cœur
Du soleil brûlant,
De l'astre embrasé,
Et au firmament
Meurt pour l'empereur.

Hawkmoon se mit péniblement debout, essaya vainement de parler à Noblegent, puis s'écroula en travers de la table, bousculant flacons et coupes.

— Il est ivre ? demanda von Villach, méprisant.

— Il est souffrant ! cria Yisselda. Il est malade !

— Je ne crois pas que ce soit le vin, intervint le comte. (Il se pencha sur le jeune homme et lui souleva la paupière.) De toute façon, il est inconscient.

Airain releva la tête et adressa un sourire à Noblegent. Le poète le lui rendit, avant de hausser les épaules.

— J'espère que vous ne vous trompez pas, ami, lança-t-il.

Hawkmoon resta toute la nuit dans un état comateux. Lorsqu'il s'éveilla, au matin, il trouva Noblegent à son chevet. Le poète-philosophe jouait aussi le rôle de médecin au château Airain. Le jeune homme ignorait toujours si sa perte de conscience était due à la boisson, au Joyau Noir ou à Noblegent. Il se sentait faible et son front était brûlant.

— La fièvre, monseigneur, murmura le poète. Mais, n'ayez crainte, nous vous guérirons.

Ce fut au tour d'Yisselda d'entrer dans la pièce. Elle s'assit près du malade et lui fit un sourire.

— Noblegent affirme que votre état est sans gravité. Je vais m'occuper de vous. Vous vous rétablirez rapidement.

Hawkmoon leva les yeux vers le visage de la jeune fille et sentit l'émotion le submerger.

— Yisselda…

— Oui, monseigneur ?

— Je… Je vous remercie…

Désorienté, il balaya la pièce du regard. Derrière lui, une voix autoritaire résonna. C'était celle du comte Airain.

— Taisez-vous, à présent. Reposez-vous. Essayez de vous contrôler et dormez si c'est possible.

Hawkmoon ne s'était pas rendu compte de la présence du maître des lieux. Yisselda approcha une timbale de ses lèvres. Il but avidement le frais liquide et ne tarda pas à se rendormir.

Le lendemain, sa fièvre était tombée et son absence d'émotions avait cédé le pas à une sensation d'engourdissement à la fois physique et mental. Il se demanda si on lui avait fait absorber une drogue.

Alors qu'il achevait son repas du matin, Yisselda vint le trouver et lui proposa une promenade dans les jardins. Le temps était exceptionnellement beau.

Il se passa une main sur le front et sentit sous sa paume l'étrange chaleur qui se dégageait du Joyau Noir. Presque effrayé, il retira sa main.

— Vous sentez-vous mieux, monseigneur ? s'enquit la jeune fille.

— Oui… Je… (Il soupira.) Je ne sais pas. Je me sens… C'est étrange…

— Un peu d'air frais vous fera du bien.

Comme un automate, Hawkmoon se leva et la suivit. Les jardins étaient parfumés, le soleil brillait, et sa lumière embrasait les arbres et les buissons qui se détachaient sur le ciel limpide de l'hiver.

Le contact du bras d'Yisselda sur le sien émut le jeune duc. C'était une sensation agréable, qui venait s'ajouter à la délicieuse caresse du vent sur son visage et au spectacle plaisant des jardins et des maisons en contrebas. Cependant la peur et la

méfiance survivaient toujours en Hawkmoon. Il avait peur du Joyau Noir, car il était certain de son sort si, par mégarde, il laissait transparaître les émotions qui l'habitaient, et il se méfiait du comte Airain et de ses compagnons, car il pensait que, d'une manière ou d'une autre, ses hôtes se jouaient de lui et soupçonnaient le motif réel de sa visite. Il pouvait s'emparer de la fille sur-le-champ, voler un cheval et tenter de s'enfuir. Il la regarda brusquement.

Elle lui adressa un sourire charmant.

— Cette promenade vous a-t-elle fait du bien, monseigneur ?

Un violent conflit se déroulait en lui, tandis qu'il la dévisageait.

— Du bien ? (Il avait parlé d'une voix rauque.) Du bien ? Je ne sais…

— Êtes-vous las ?

— Non.

La douleur réapparut dans son crâne et, à nouveau, il eut peur du Joyau Noir. Tendant le bras, il agrippa l'épaule de la jeune fille.

Croyant qu'il allait se trouver mal, elle s'efforça de le soutenir. La main d'Hawkmoon retomba, paralysée.

— Vous êtes bonne, bredouilla-t-il.

— Vous êtes un homme étrange, dit Yisselda, comme pour elle-même. Vous devez être malheureux…

— Certes…

Il s'écarta et se remit en marche, se dirigeant vers le bord de la terrasse. Les seigneurs de Granbretanne pouvaient-ils être au courant ? C'était peu probable. En revanche, il était fort possible que leurs soupçons les amènent à rendre sa vie au Joyau. Il prit une profonde inspiration et se redressa. « Essayez de vous contrôler », avait dit le comte Airain.

La douleur s'était faite plus violente. Il se retourna.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que nous rentrions au château, déclara-t-il.

La jeune fille acquiesça et lui reprit le bras. Côte à côte, ils regagnèrent le bâtiment.

Dans la grande salle, le comte les attendait. La compassion et l'inquiétude se lisaient sur son visage ; rien dans son expression ne pouvait expliquer le ton autoritaire qu'il avait employé pour parler à Hawkmoon la nuit précédente. Le jeune homme se demanda s'il avait rêvé ou si son hôte avait effectivement deviné la nature du Joyau Noir, et agissait de façon à tromper les Ténébreux Seigneurs qui, depuis leurs laboratoires de Londra, l'observaient.

— Le duc von Köln ne se sent pas bien, annonça Yisselda.

— Je suis navré de l'apprendre, répondit le comte. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, monseigneur ?

— Non, rétorqua Hawkmoon d'une voix sourde. Non, je vous remercie.

D'une démarche aussi assurée que possible, il se dirigea vers l'escalier. Yisselda l'accompagna jusqu'à ses appartements, en le soutenant. Sur le pas de la porte il s'arrêta et baissa les yeux vers elle. Elle lui toucha doucement la joue, et ce contact le laissa frissonnant et haletant. Puis la fille du comte tourna les talons et s'en fut en courant.

Hawkmoon pénétra dans la chambre et se jeta sur son lit, le souffle court, les muscles tendus, essayant désespérément de comprendre ce qui lui arrivait et de découvrir la cause de la douleur qui lui vrillait le crâne. Après un moment, il s'endormit.

Il s'éveilla dans l'après-midi, encore faible ; la douleur avait presque disparu. Noblegent, qui se tenait à côté du lit, était en train de poser une coupe de fruits sur la table de chevet.

— Je m'étais trompé en pensant que la fièvre vous avait quitté, dit-il.

— Que m'arrive-t-il ? murmura Hawkmoon.

— Pour autant que je sache, il s'agit d'une fièvre bénigne, conséquence des épreuves que vous avez traversées et, j'en ai bien peur, de notre hospitalité. De toute évidence, vous n'étiez pas prêt à absorber une nourriture si riche et des vins si capiteux. Nous aurions dû le comprendre. Mais, quoi qu'il en soit, votre rétablissement sera prompt, monseigneur.

Hawkmoon savait que ce diagnostic était erroné, mais il se garda bien de protester. On toussa sur sa gauche, ce qui lui fit tourner la tête. Il n'y avait personne : cependant la porte qui

conduisait au bureau attenant à la chambre était entrouverte. Il jeta à Noblegent un regard interrogateur, mais les traits du poète ne reflétaient aucune expression, tandis qu'il affectait de lui tâter le pouls.

— N'ayez aucune crainte, fit une voix qui venait du bureau. Nous voulons vous aider. (C'était la voix du comte Airain.) Nous connaissons la nature du Joyau enchâssé dans votre front. Lorsque vous serez suffisamment reposé, levez-vous et descendez dans la grande salle. Vous aurez avec Noblegent une conversation très banale. Ne soyez pas surpris s'il agit d'une façon quelque peu étrange.

Noblegent fit une petite moue et se redressa.

— Vous serez bientôt sur pied, monseigneur. Je dois vous quitter, à présent.

Hawkmoon le regarda s'en aller et entendit le grincement d'une porte. Le comte Airain s'éloignait à son tour. Comment avaient-ils pu découvrir la vérité ? Qu'allait-on faire de lui, maintenant ? Les Ténébreux Seigneurs devaient déjà s'inquiéter de la tournure que prenaient les événements. Si leurs soupçons devenaient trop précis, ils animeraient le Joyau Noir. Pour quelque obscure raison, cette perspective lui parut plus effrayante encore qu'auparavant.

Hawkmoon conclut que la seule chose à faire était de suivre les conseils du comte Airain, même s'il était probable que l'attitude de son hôte ne se révèle guère plus clémente que celle des Granbretons, lorsqu'il aurait compris le but véritable de la présence du jeune homme. La position d'Hawkmoon était donc particulièrement inconfortable.

Quand vint la nuit et que l'obscurité emplit la chambre, Hawkmoon se leva et descendit dans la grande salle. L'endroit était désert. À la faveur du feu qui brûlait dans la cheminée, le jeune homme parcourut la pièce du regard. Il se demandait si on ne l'avait pas attiré dans un piège.

Alors Noblegent entra par la porte qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la salle et lui adressa un sourire. Ses lèvres se mirent en mouvement, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Le poète s'arrêta un instant, comme pour laisser à Hawkmoon le temps de répondre, et ce dernier comprit qu'il s'agissait là

d'une ruse destinée à abuser ceux qui contemplaient son interlocuteur par l'intermédiaire du Joyau Noir.

Quand il entendit un bruit de pas derrière lui, Hawkmoon se garda bien de se retourner, mais fit au contraire semblant de poursuivre sa conversation avec Noblegent.

La voix du comte Airain résonna dans son dos.

— Nous connaissons la fonction du Joyau Noir, monseigneur. Nous savons que ce sont ceux de Granbretanne qui vous ont envoyé en ces lieux et nous pensons avoir deviné la raison de votre visite. Je vais vous expliquer…

Hawkmoon fut frappé par le caractère insolite de cette situation. Devant lui, Noblegent faisait semblant de parler, alors que la voix grave du comte montait de nulle part.

— Dès votre arrivée au château Airain, reprit le maître des lieux, j'ai compris que le Joyau Noir avait une importance plus grande que celle que votre récit voulait bien lui prêter. Peut-être n'en aviez-vous pas conscience vous-même. J'ai bien peur que les gens du Ténébreux Empire n'aient de moi une piètre opinion ; ma connaissance de la sorcellerie et de la science égale pourtant la leur, et je possède un antique grimoire qui décrit la machine du Joyau Noir. Mais j'ignorais si vous connaissiez la véritable nature de cette pierre et j'ai dû m'en assurer sans éveiller l'attention des Granbretons.

« Donc, le soir du banquet, j'ai demandé à Noblegent de donner à une certaine incantation l'apparence d'un délicieux poème. Son but était de vous faire perdre conscience et, du même coup, de rendre le Joyau inopérant, pour nous permettre de vous examiner à l'insu des Granbretons. Nous espérions qu'ils s'expliqueraient votre évanouissement par le fait que vous aviez bu plus qu'il n'était raisonnable et qu'ils ne s'intéresseraient pas trop aux poésies de maître Noblegent.

« L'incantation commença, et son rythme et ses cadences, prévus pour n'affecter que vous, parvinrent à vous plonger dans un profond coma. Plus tard, il nous fut possible de sonder les couches les plus lointaines de votre esprit, qui se terrait comme un animal effrayé dont le gîte est si étroit qu'il ne peut plus respirer. Certains événements avaient déjà ranimé quelque peu votre réelle personnalité, que votre séjour en Granbretanne

avait complètement annihilée. Nous découvrîmes ainsi tout ce qui vous était arrivé à Londra, et, lorsque j'appris la véritable nature de votre mission, je faillis vous envoyer de vie à trépas. Mais je compris qu'un violent conflit intérieur vous déchirait, un conflit dont vous n'aviez qu'à peine conscience. Si tel n'avait pas été le cas, je vous aurais tué, ou j'aurais laissé le Joyau Noir faire son œuvre.

Tout en feignant de répondre aux questions muettes de Noblegent, Hawkmoon ne put réprimer un frisson.

— Malgré tout, continuait Airain, je m'étais rendu compte que vous n'étiez pas responsable de cet état de choses et qu'en vous supprimant je risquais de détruire un ennemi potentiel de la Granbretanne. Bien que je désire rester neutre, je ne puis pardonner au Ténébreux Empire tout ce qu'il m'a fait subir et jamais je ne tournerai ma lame contre un homme tel que vous. C'est pourquoi nous avons choisi d'employer ce stratagème pour vous avertir que nous savons tout et que votre situation n'est pas désespérée. J'ai les moyens de neutraliser pendant un certain temps les pouvoirs du Joyau Noir. Lorsque j'en aurai fini, vous accompagnerez Noblegent jusqu'à mon cabinet et nous ferons le nécessaire. Nous n'avons que peu de temps avant que les seigneurs de Granbretanne ne perdent patience et ne rendent sa vie au Joyau…

Hawkmoon entendit le comte quitter la salle. Alors, Noblegent sourit et dit à haute voix :

— Ainsi, si vous voulez bien m'accompagner, monseigneur, je vous ferai visiter certaines parties du château que vous ne connaissez pas encore. Peu d'étrangers ont eu le privilège de pénétrer dans le cabinet privé du comte Airain.

Le jeune duc comprit que ces paroles étaient destinées aux Granbretons. Noblegent espérait sans doute gagner du temps en stimulant leur curiosité.

Le poète-philosophe conduisit donc son hôte le long d'un passage qui semblait finir en cul-de-sac. Les deux hommes s'arrêtèrent devant un mur masqué par une tapisserie, et Noblegent écarta la lourde étoffe. Il posa le doigt sur une saillie de la pierre, et aussitôt une section de la paroi sembla s'embraser, puis disparut, révélant une ouverture assez large

pour laisser passer un homme. Hawkmoon s'y engagea, suivi de Noblegent, et se retrouva dans une pièce exiguë, sur les murs de laquelle étaient accrochés des cartes et des diagrammes. Quittant la première chambre, ils pénétrèrent dans une autre, plus vaste, bourrée d'instruments alchimiques. Sur les étagères qui couraient tout autour de la pièce étaient alignés des livres anciens consacrés à la chimie, à la sorcellerie et à la philosophie.

Noblegent ouvrit un rideau, dévoilant un passage obscur.

— Par ici, murmura-t-il.

Les yeux d'Hawkmoon s'écarquillèrent, mais les ténèbres étaient trop profondes pour qu'il puisse distinguer quoi que ce soit. Il avançait précautionneusement, lorsqu'une lumière aveuglante jaillit.

La silhouette du comte Airain se découpait à contre-jour. Il brandissait en direction d'Hawkmoon une arme d'aspect insolite.

Le jeune homme poussa un cri étouffé et tenta de s'écarter, mais le passage était trop étroit. Un bruit violent lui déchira les tympans, suivi d'un ronronnement étrangement mélodieux, puis il perdit connaissance et bascula en arrière.

Il se réveilla dans une semi-obscurité dorée et éprouva aussitôt un extraordinaire sentiment de bien-être. Jamais il ne s'était senti aussi vivant ; il lui semblait renaître. Il sourit et s'étira. Il était allongé sur une table métallique. Portant la main à son front, il s'aperçut que le Joyau Noir était toujours présent. Mais sa texture avait changé : il avait perdu cette apparence de chair, cette chaleur anormale. Ce n'était plus qu'une gemme ordinaire, dure, lisse et froide.

Une porte s'ouvrit, laissant le passage au comte, qui regarda Hawkmoon avec une expression de profonde satisfaction.

— Je suis navré de vous avoir effrayé, hier soir, commença-t-il, mais il me fallait agir rapidement si je voulais neutraliser le Joyau Noir et m'emparer de sa force vitale. Je suis désormais en possession de cette force, que je contrôle par des moyens relevant à la fois de la physique et de la sorcellerie, mais je ne pourrai la maîtriser éternellement. Elle est trop puissante. Elle

finira par m'échapper pour regagner le joyau enchâssé dans votre front, où que vous vous trouviez.

— Je suis donc un condamné en sursis, déclara le jeune homme. Et quelle est la durée de ce sursis ?

— Je ne pourrais le dire avec précision. Six mois, un an, deux ans peut-être… Il est possible, aussi, que cela soit une question d'heures. Je ne veux pas vous tromper, Dorian Hawkmoon, mais je peux vous apporter un nouvel espoir. Je connais un sorcier, dans les contrées orientales, qui pourrait vous débarrasser du Joyau Noir. C'est un ennemi du Ténébreux Empire, et, si vous parvenez à le trouver, il vous aidera sans doute.

— Quel est son nom ?

— Malagigi d'Hamadan.

— Ce sorcier vit donc en Perse ?

— Certes, acquiesça le comte. Un pays si lointain qu'il est presque hors de votre portée.

Hawkmoon soupira et s'assit sur la table de métal.

— Eh bien, je n'ai plus qu'à espérer que votre sorcellerie sera assez efficace pour me protéger quelque temps. Je vais quitter vos terres, comte Airain, pour me rendre à Valence. Je rejoindrai l'armée qui s'y prépare à affronter les forces granbretonnes. Il nous sera impossible de remporter la victoire, mais du moins aurai-je la satisfaction d'entraîner avec moi dans la mort quelques-uns des chiens du roi-empereur. Ce sera ma vengeance, le prix de tout ce qu'ils m'ont fait subir.

Le comte eut un sourire ironique.

— Je vous rends votre vie, et vous voulez déjà la perdre… Je vous conseille plutôt de réfléchir un moment, avant de prendre une quelconque décision. Comment vous sentez-vous, monseigneur ?

Dorian Hawkmoon se mit debout et s'étira de nouveau.

— Neuf… Je me sens… neuf.

Il fronça les sourcils et reprit :

— Je suis d'accord avec vous, comte Airain. La vengeance peut attendre son heure.

— En vous sauvant la vie, constata le vieux gentilhomme avec une certaine amertume, je vous ai privé de votre jeunesse. Vous ne la retrouverez jamais plus.

Chapitre VI

La bataille de Kamarg

— Ils n'avancent ni à l'est ni à l'ouest, remarqua Noblegent, deux mois plus tard. Au contraire, ils concentrent leurs efforts sur le sud. Il ne fait aucun doute, comte Airain, qu'ils ont deviné la vérité et qu'ils projettent de se venger.

— Peut-être est-ce moi qu'ils visent, intervint Hawkmoon, assis dans un profond fauteuil à côté de l'âtre. Si je me rendais, sans doute leur courroux s'apaiserait-il. Ils me considèrent certainement comme un traître.

Le comte Airain hocha la tête.

— Tel que je connais le baron Meliadus, je peux vous affirmer que c'est notre sang à tous qu'il réclame. Ils sont, lui et ses loups, à la tête de toutes les armées. Ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir atteint nos frontières.

Le vieux von Villach, qui était resté jusqu'alors devant la fenêtre, perdu dans la contemplation de la ville, se retourna et dit :

— Laissons-les venir. Nous les balaierons, comme le mistral balaie les feuilles mortes.

— Espérons qu'il en sera ainsi, lança Noblegent, dubitatif. Ils ont concentré leurs forces. C'est la première fois qu'ils n'appliquent pas leur tactique habituelle.

— Les insensés ! murmura Airain. J'avoue que j'admirais leur façon de progresser en demi-cercle. Ils pouvaient ainsi renforcer leurs arrières avant de se remettre en marche. Mais, à présent, ils sont flanqués de territoires insoumis et les armées rebelles pourraient bien les isoler complètement. Si nous remportons la victoire, il leur sera difficile de battre en retraite.

La colère qui anime le baron Meliadus lui fait perdre son bon sens.

— Mais, s'ils remportent la victoire, ils auront ouvert un couloir d'une mer à l'autre et leurs conquêtes ultérieures n'en seront que plus aisées.

Hawkmoon avait parlé d'une voix douce.

— C'est peut-être ainsi que Meliadus justifie son action, convint Noblegent. Et j'ai bien peur que son optimisme ne soit fondé.

— Balivernes ! ronchonna von Villach. La Granbretanne ne pourra venir à bout de nos tours.

— Elles ont été conçues pour résister à une offensive terrestre, remarqua Noblegent. Nous n'avions pas compté avec la flotte aérienne du Ténébreux Empire.

— Nous avons aussi notre armée de l'air, dit le comte Airain.

— Les flamants sont de chair et non de métal, objecta le poète-philosophe.

Hawkmoon se leva. Il portait toujours le pourpoint et les culottes de cuir noir que lui avait donnés Meliadus. Le cuir crissa.

— Avant quelques semaines, les forces du Ténébreux Empire seront à nos frontières. Quelles mesures est-il nécessaire de prendre ?

Noblegent tapota la carte qu'il tenait roulée sous son bras.

— Nous devons d'abord étudier ceci.

— Étalez-la sur cette table, lui conseilla le maître des lieux.

Noblegent s'exécuta, plaçant des coupes aux quatre coins du document pour le maintenir à plat. Les autres s'approchèrent. Sur la carte figuraient la Kamarg et les territoires limitrophes, dans un rayon de quelques centaines de milles.

— Ils suivent approximativement la rive orientale du fleuve, précisa le comte en désignant le Rhône. D'après le récit de notre messager, ils devraient se trouver ici dans moins d'une semaine. (Son doigt s'était posé sur les contreforts des Cévennes.) Nous enverrons nos éclaireurs, pour nous tenir informés de leurs mouvements, heure par heure. Et, lorsqu'ils atteindront nos frontières, nous devrons avoir groupé nos troupes aux points stratégiques.

— Que se passera-t-il, s'ils envoient leurs ornithoptères en avant-garde ? demanda Hawkmoon.

— Nous aurons nos propres patrouilles aériennes, et nous serons avertis, le cas échéant, grogna von Villach. Et, si les flamants n'en viennent pas à bout, ils se heurteront aux tours.

— Vos forces réelles sont faibles, intervint Hawkmoon. Vous dépendrez presque exclusivement de ces fameuses tours, et vous en serez réduits à rester sur la défensive.

— C'est bien ce que nous comptons faire, lui dit le comte. Nous attendrons aux frontières ; les espaces qui séparent les tours seront tenus par l'infanterie ; nous utiliserons les héliographes et les autres moyens de communication pour employer au mieux les défenses fixes.

— Tout ce que nous désirons, c'est arrêter leur offensive, lança Noblegent d'une voix quelque peu sarcastique. Les contenir, en quelque sorte.

Le comte lui jeta un bref regard, et un pli soucieux barra son front.

— C'est cela même, mon ami. Il serait insensé de prendre l'initiative. Nous sommes trop peu nombreux. Les tours représentent notre seule chance de survie. Il nous faut montrer au roi-empereur et à ses favoris que la Kamarg est en mesure de résister aux poussées de ses troupes, aux attaques terrestres, maritimes ou aériennes, aux affrontements directs ou aux sièges prolongés. Lancer nos hommes au-delà des limites de notre territoire ne serait que folie.

— Qu'en dites-vous, Hawkmoon ? s'enquit Noblegent. Vous avez l'expérience des combats contre le Ténébreux Empire.

Hawkmoon, qui consultait la carte, releva la tête.

— Je pense que la tactique du comte Airain est bonne. J'ai appris à mes dépens ce qu'il en coûte de livrer bataille suivant les règles traditionnelles contre les armées granbretonnes. Mais il me semble que nous pourrions augmenter nos chances de succès en choisissant nous-mêmes le lieu de l'affrontement. Quels sont les endroits les mieux défendus ?

Von Villach lui montra une zone située au sud-est du Rhône.

— Ici. Les tours sont plus rapprochées les unes des autres et le terrain, légèrement élevé, est suffisamment ferme pour que nous puissions y concentrer nos troupes. L'ennemi, en revanche, devra traverser des terres marécageuses que les pluies de la saison ont complètement détrempées. Cela leur causera quelques difficultés. (Il haussa les épaules.) Mais à quoi servent de tels bavardages ? Ce sont les Granbretons qui choisiront l'emplacement de la bataille.

— À moins que nous ne les forcions à se plier à notre choix, rétorqua Hawkmoon.

— Et comment les y forcer ? Par une pluie de couteaux ?

Airain souriait.

— Je m'en charge, continua le jeune duc. Avec l'aide de deux cents cavaliers. Je ne rechercherai pas l'affrontement direct, mais je les harcèlerai sans répit et, avec un peu de chance, je les conduirai aussi sûrement que vos chiens dirigent les taureaux. De plus, nous pourrons vous tenir constamment au courant de leurs mouvements.

Le comte lissa sa moustache, considérant Hawkmoon avec un respect nouveau.

— Vous êtes un stratège comme je les aime. Sans doute l'âge me rend-il trop circonspect. Plus jeune, j'aurais à coup sûr conçu un plan semblable au vôtre. Cela peut réussir, Hawkmoon, mais il faudra que la chance soit de notre côté.

Von Villach s'éclaircit la gorge.

— De la chance, et de l'endurance aussi. Vous rendez-vous compte, mon garçon, de l'ampleur de votre tâche ? Vous n'aurez guère le temps de dormir, vous devrez vous tenir jour et nuit sur vos gardes. Cette mission sera épuisante. Serez-vous assez résistant pour la mener à bien ? Et les soldats que vous choisirez pourront-ils vous suivre ? Il faut penser aussi à ces machines volantes…

— Il nous suffira de nous garder de leurs éclaireurs, repartit Hawkmoon. Nous frapperons et nous nous replierons bien avant qu'ils aient pu faire décoller leurs appareils. Vos hommes connaissent bien le terrain, ses moindres replis, les endroits les plus propices pour se dissimuler.

Noblegent fit la moue.

— Il faut tenir compte d'un autre facteur. S'ils suivent le fleuve, c'est pour rester à proximité de leur matériel. En effet, ils transportent leurs vivres, leurs montures de rechange, leurs machines de guerre et leurs ornithoptères par bateaux. C'est pour cette raison que leur avance est si rapide. Comment pourriez-vous les amener à se séparer de leurs barges ?

Hawkmoon resta quelques instants songeur, puis adressa un sourire satisfait à son interlocuteur.

— À cette question aussi je peux répondre. Écoutez…

Le lendemain, Dorian Hawkmoon traversa les marécages, Yisselda galopant à ses côtés. Depuis le rétablissement du jeune homme, ils avaient passé de nombreuses heures ensemble et son affection pour elle n'avait fait que croître, même s'il s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Heureuse d'être si souvent en sa compagnie, la jeune fille regrettait cependant qu'il ne se montrât pas plus chaleureux. Elle ignorait qu'Hawkmoon ne désirait rien tant que de lui faire une cour assidue, mais qu'il refrénait cette envie, car il se sentait responsable de la fille de son hôte. Il savait en effet qu'à tout moment du jour ou de la nuit il pouvait devenir une créature débile, privée de toute humanité. La pensée que la force du Joyau Noir risquait d'échapper au contrôle d'Airain et de retourner dans la pierre, la pensée que les seigneurs de Granbretanne pourraient à cet instant rendre sa vie à la gemme, ne le quittait pas.

C'est pourquoi il taisait son amour, c'est pourquoi il lui cachait que l'éveil de cet amour avait ranimé son esprit et que, sans son existence, le comte Airain lui eût ôté la vie. Quant à Yisselda, elle était trop timide pour faire le premier pas.

Côte à côte, ils galopaient dans les marécages, le visage fouetté par le vent, enroulés dans leurs capes, poussant leurs chevaux plus qu'il n'était raisonnable, le long des chemins étroits et tortueux qui serpentaient entre les lagunes et les mares. Des cailles et des canards s'envolaient à leur approche, des bandes de chevaux sauvages se dispersaient en les voyant venir et les taureaux blancs s'écartaient pour les laisser passer.

Ils se dirigeaient vers les grandes plages désertes, battues par les vagues glacées. Bientôt ils arrivèrent sous les tours, et les

sabots de leurs montures frappèrent le sable, tandis qu'ils levaient la tête vers le ciel chargé de nuages en riant à pleine gorge. Enfin ils firent halte, contemplèrent la mer et hurlèrent jusqu'à en couvrir les mugissements du mistral.

— Noblegent m'a dit que vous partiez demain, cria Yisselda.

Le vent tomba brusquement et un grand calme se fit.

— Oui, demain. (Il la regarda, et son visage était triste.) Demain. Mais je ne tarderai pas à revenir.

Il s'était déjà détourné.

— Ne vous laissez pas tuer, Dorian.

Il eut un rire confiant.

— Ce n'est pas mon destin que de périr sous les coups des Granbretons. Si telle chose avait dû m'arriver, il y a bien longtemps que je serais mort.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais le vent se leva aussi soudainement qu'il était tombé, et ses longs cheveux vinrent lui cacher le visage. Il se pencha vers la jeune fille pour remettre en place les mèches rebelles, et, lorsqu'il sentit sous ses doigts la peau satinée de sa joue, il eut envie de l'attirer contre lui et de poser ses lèvres sur les siennes. La main d'Yisselda se referma sur le poignet d'Hawkmoon, mais le jeune homme se dégagea avec douceur. Il fit volter son cheval et reprit la direction du château Airain.

Les nuages assombrissaient le ciel, le vent courbait les hautes herbes et ridait la surface des lagunes. Une pluie fine se mit à tomber, mais elle n'eut pas le temps d'incommoder les deux jeunes gens. Flanc à flanc, leurs montures les ramenaient vers la demeure d'Airain et ils avançaient en silence, perdus dans leurs pensées…

Le corps entièrement protégé par une cotte de mailles, la tête et le visage couverts par un heaume d'acier, un long sabre au côté et un bouclier sans blason au bras, Dorian Hawkmoon leva la main pour arrêter ses hommes. Ils étaient hérissés d'armes-arcs, frondes, lances-feu, haches de jet, javelots, tout ce qui pouvait semer la mort à distance. Ils les portaient dans le dos, accrochés au pommeau de leur selle, passés dans leur

ceinture, fixés sur les flancs de leurs chevaux, quand ils ne les tenaient pas à la main.

Hawkmoon mit pied à terre et suivit son éclaireur jusqu'à la crête de la colline, le dos courbé, avançant précautionneusement.

En arrivant au sommet, il se coucha sur le sol et observa la vallée où serpentait le fleuve. Pour la première fois, il pouvait contempler la Granbretanne dans toute sa puissance.

C'était comme une vaste légion surgie de l'enfer, qui progressait lentement vers le sud, les bataillons succédant aux bataillons, les escadrons suivant les escadrons, et cette multitude de soldats masqués faisait penser à une armée d'animaux avançant implacablement vers les frontières de Kamarg. Des bannières immenses flottaient sur cette mer, des étendards de métal se balançaient au bout de longues hampes. Il y avait la bannière d'Asrovak Mikosevaar, ornée du cadavre ricanant surmonté d'un vautour, et qui portait, en lettres écarlates, la devise *Mort à la Vie*. La silhouette minuscule qui chevauchait près de ce drapeau devait être Mikosevaar en personne, le plus impitoyable des seigneurs de la guerre granbretons, après le baron Meliadus. Suivant l'emblème félin du duc Vendel, grand connétable de l'ordre du Chat, avançaient les troupes aux masques de mouche du seigneur Jarak Nankenseen. Il y avait ainsi plus de cent bannières, parmi lesquelles Hawkmoon remarqua celle de l'ordre de la Mante. Seul le grand connétable de cet ordre était absent – il s'agissait de l'empereur Huon. En tête marchaient les loups de Meliadus. Le baron portait lui-même son étendard, et son cheval caparaçonné arborait un chanfrein qui le faisait ressembler à un loup gigantesque.

Le sol tremblait sous le pas des hommes et des bêtes, l'air était empli du cliquetis métallique des armes et des armures et l'atmosphère était chargée de l'odeur des chevaux et des soldats ruisselants de sueur.

Hawkmoon ne s'absorba pas longtemps dans la contemplation de cette fantastique armée. Rapidement, il reporta son attention sur le fleuve, observant les péniches lourdement chargées, qui progressaient bord contre bord. Elles

étaient si nombreuses qu'elles cachaient presque totalement les eaux du Rhône. Il sourit et se tourna vers l'éclaireur qui se tenait à ses côtés.

— Tu vois, cela nous convient à merveille, murmura-t-il. Toutes leurs embarcations sont regroupées. Viens, nous allons contourner leurs troupes et nous éloigner.

En courant, ils dévalèrent la colline. Hawkmoon remonta en selle et donna le signal du départ. Ses hommes le suivirent au galop. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Ils chevauchèrent presque tout le jour, jusqu'à ce que l'armée de Granbretanne ne fût plus qu'un nuage de poussière qui se déplaçait au sud. Les barges de l'empire avaient disparu à l'horizon.

Ils firent halte en un endroit où le Rhône s'étrécissait et devenait peu profond. Les eaux du fleuve s'écoulaient par un canal très ancien, qu'enjambait un pont de pierre. Sur une rive le sol était plat, tandis que sur l'autre il descendait en pente douce pour former une vallée.

La nuit tombait. Pataugeant dans l'eau, Hawkmoon étudiait avec attention les berges de pierre. Puis il se dirigea vers le pont et l'examina soigneusement, pour se pencher ensuite sur le lit du fleuve proprement dit. L'eau glacée qui coulait entre ses jambes et passait entre les mailles d'acier de ses chausses, le faisait frissonner. Le canal était en bien mauvais état. Construit avant le Tragique Millénaire, il n'avait jamais été entretenu.

Sa fonction était de détourner le cours du fleuve. Mais Hawkmoon entendait l'utiliser d'une tout autre façon.

Sur la rive, attendant son signal, se tenaient les lanciers, portant leurs longues lances-feu. Hawkmoon revint vers eux et leur indiqua certains points précis de la berge et du pont. Les soldats saluèrent et vinrent se poster aux endroits choisis par leur chef. Ils levèrent leurs armes. Du bras, Hawkmoon désigna l'ouest, là où le terrain descendait en pente douce. Ils avaient compris.

Tandis que le ciel s'obscurcissait, des flammes rouges jaillirent des gueules des lances-feu, entamant la pierre et faisant bouillonner les eaux du fleuve.

Dans la nuit, les armes formidables accomplissaient leur œuvre ; il y eut soudain un bruit sourd, et le pont s'écroula dans une gerbe d'eau et de vapeur. Les lanciers se tournèrent alors vers la rive occidentale, qu'ils entreprirent de découper. D'énormes blocs de pierre roulèrent dans le fleuve barré, dont les eaux commençaient à contourner le pont effondré.

Au matin, le Rhône coulait dans la vallée, et seul un mince filet d'eau courait encore au fond de l'ancien lit.

Épuisés mais satisfaits, Hawkmoon et ses hommes se congratulèrent, avant de se remettre en selle pour repartir vers le sud.

Le premier coup venait d'être porté à l'armée granbretonne, et c'était un coup sévère.

La petite troupe s'accorda quelques heures de repos dans les collines, puis se remit en route pour rattraper l'ennemi.

Hawkmoon, blotti derrière un buisson, contemplait en souriant la confusion qui régnait dans la vallée.

Le fleuve n'était plus qu'un bourbier, où gisaient, comme des baleines échouées, les péniches granbretonnes. Certaines avaient la poupe profondément enfoncée dans la vase, d'autres reposaient sur le flanc, d'autres enfin, retournées, avaient répandu leur chargement autour d'elles : machines de guerre brisées, animaux affolés, vivres gâtés. Enfoncés jusqu'à mi-cuisse dans la boue, les soldats essayaient de haler le matériel jusqu'à la rive, de libérer les chevaux entravés et de rattraper les moutons, les porcs et les bœufs qui s'étaient enfuis, pris de panique.

Les grognements des bêtes et les cris des hommes emplissaient l'atmosphère. L'armée avait perdu sa belle ordonnance. Sur les berges, de fiers cavaliers se voyaient forcés de transformer leurs pur-sang en vulgaires animaux de trait, pour tenter de rapprocher de la terre ferme les barges enlisées. Un peu plus loin on dressait le camp, car Meliadus avait compris qu'il était impossible de continuer à avancer avant d'avoir sauvé du désastre la plus grande partie du matériel et des vivres. Les gardes que l'on avait postés autour du camp s'intéressaient plus au spectacle de leurs compagnons enfoncés

dans la vase qu'aux collines, où Hawkmoon et ses hommes attendaient leur heure.

La nuit venait et, comme il était impossible aux ornithoptères de voler dans l'obscurité, le baron Meliadus ne pourrait apprendre la raison exacte de l'assèchement brutal du fleuve que le lendemain. Alors, songea Hawkmoon, il enverrait sans doute ses sapeurs réparer les dégâts. Mais, cela, le jeune duc l'avait prévu aussi.

Il était temps à présent de se préparer. Il rampa jusqu'à la cuvette où bivouaquaient ses hommes et réunit ses lieutenants. Il visait un objectif précis et il espérait que le succès de son projet démoraliserait complètement les guerriers de Granbretanne.

La nuit était tombée. À la lumière des torches, les soldats continuaient à travailler, tirant les lourdes machines de guerre jusqu'à la rive, rapportant sur la terre ferme des caisses de vivres. Meliadus, pressé d'atteindre les frontières de Kamarg, n'avait accordé aucun répit à ses hommes. Monté sur son destrier, il parcourait le terrain, exhortant les soldats épuisés et en sueur. Au camp, chaque ordre avait monté ses tentes autour de sa bannière, mais rares étaient ceux qui se reposaient.

Personne ne remarqua l'approche des guerriers vêtus de capes noires dont les chevaux descendaient sans bruit les flancs de la colline.

Hawkmoon arrêta sa monture et porta sa main droite à son côté, où pendait le sabre que Meliadus lui avait donné. Il le tira du fourreau, le leva lentement, puis, d'un geste énergique, le pointa vers l'avant. C'était le signal de la charge.

Sans pousser un cri, accompagnés seulement par le roulement des sabots de leurs bêtes et le cliquetis métallique de leurs armes, les hommes de Kamarg s'élancèrent, suivant leur chef qui, couché sur l'encolure de son cheval, fondait sur un garde surpris. La pointe de son sabre s'enfonça dans la gorge du soldat, qui trépassa avec un gargouillis étouffé. Ils arrivèrent devant les premières tentes, coupèrent les cordes qui les retenaient et occirent les rares ennemis qui essayaient de les arrêter. Les Granbretons ignoraient toujours qui les attaquait.

Hawkmoon atteignit le centre du premier cercle, et son bras armé décrivit une large courbe. La lourde lame brisa la hampe de l'étendard – c'était celui de l'ordre du Chien – qui s'effondra dans le feu de camp, éclaboussant la nuit d'une gerbe d'étincelles.

Le jeune duc ne prit pas le temps de contempler son œuvre. Talonnant sa monture, il s'engagea plus avant parmi les tentes de l'armée granbretonne. Les soldats qui travaillaient dans le lit du fleuve ne s'étaient aperçus de rien, car leur tumulte couvrait le bruit de l'attaque.

Trois fantassins, équipés seulement de la moitié de leur armure, coururent à la rencontre d'Hawkmoon, l'arme haute. Le cheval du jeune homme fit un écart, et le cavalier en profita pour frapper de taille. L'acier heurta l'acier, et l'épée de l'un des assaillants tomba au sol. Le deuxième fut blessé au poignet et le troisième essaya de s'enfuir. Hawkmoon le rattrapa et le perça de part en part.

Sa monture se cabra, et Dorian dut lutter un instant pour reprendre son contrôle. Suivi de ses hommes, il galopa ensuite vers une nouvelle rangée de tentes. Il arriva en terrain découvert, pour tomber nez à nez avec un groupe de guerriers vêtus de leurs seules chemises et armés de boucliers et d'épées. Hawkmoon lança un ordre à ses compagnons, qui se déployèrent pour charger. En quelques instants, ils avaient tué ou mis hors de combat la totalité de leurs adversaires. Ils se précipitèrent vers de nouvelles tentes, dont ils tranchèrent les cordes, emprisonnant leurs occupants sous les épaisses toiles.

Hawkmoon, dont le sabre ruisselait de sang, se fraya un chemin jusqu'au centre du cercle, où se dressait ce qu'il était venu chercher, la fière bannière de l'ordre de la Mante, la bannière du roi-empereur. Plusieurs soldats s'apprêtaient à la défendre, plaçant en toute hâte leurs casques sur leurs têtes, bouclant précipitamment leurs armures et empoignant leurs boucliers. Sans prendre la peine de s'assurer que ses hommes le suivaient, Hawkmoon se jeta sur eux en poussant un hurlement sauvage. Une secousse lui parcourut le bras lorsque sa lame vint frapper le bouclier du guerrier le plus proche. Il doubla son coup, et le bouclier vola en éclats. La pointe de sa lame creusa

un sillon sanglant dans le visage de son adversaire. L'homme vacilla et s'écroula en arrière, le torse inondé de sang. Sans s'attarder, le jeune duc frappa de nouveau, décapitant un autre Granbreton. Il eut le temps d'en pourfendre un troisième, avant que ses hommes ne le rejoignent. Ensemble, ils obligèrent les défenseurs de l'étendard à reculer.

La cotte de mailles d'Hawkmoon était déchirée en plusieurs endroits, il avait perdu son bouclier, mais il continua à se battre jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul survivant, debout au pied de la bannière.

Alors il sourit, se pencha en avant, fit sauter de la pointe de sa lame le casque du soldat et lui fendit le crâne. Tendant la main, il saisit la hampe et l'arracha du sol. Il brandit l'étendard, et un cri de triomphe monta de la gorge de ses compagnons. Ensuite il fit virer son cheval et repartit vers les collines, obligeant son destrier à sauter les cadavres et les tentes abattues.

— Vous avez vu ? hurla dans son dos un soldat blessé. Il porte une pierre noire au front.

Le baron Meliadus apprendrait bien vite l'identité de l'assaillant, de celui qui avait dérobé le plus précieux emblème de son armée.

Hawkmoon se retourna sur sa selle, agita son trophée et partit d'un grand rire.

— Hawkmoon ! cria-t-il. Hawkmoon !

C'était le cri de guerre de ses ancêtres, jailli de sa gorge presque sans qu'il en eût conscience. Il fallait que le baron Meliadus, l'assassin de son peuple, sache qui osait ainsi le défier.

L'étalon noir d'Hawkmoon se cabra, les naseaux écumants, les yeux flamboyants, puis volta et partit au galop.

Des cavaliers granbretons, rendus fous de rage par le rire méprisant du jeune duc, se lancèrent bientôt à sa poursuite.

La troupe d'Hawkmoon atteignit enfin les collines et prit le chemin du campement secret qui avait été préparé plusieurs jours auparavant. Derrière eux, les hommes de Meliadus avançaient à l'aveuglette. En se retournant, Dorian vit que la confusion la plus complète régnait dans le camp des

Granbretons et dans le lit du fleuve asséché. Des soldats couraient en tous sens, portant des torches et s'interpellant, affolés.

Grâce à leur parfaite connaissance du terrain, les compagnons du jeune duc ne tardèrent pas à distancer leurs poursuivants. Ils arrivèrent bientôt devant une colline rocheuse, dans le flanc de laquelle s'ouvrait une grotte, dont l'entrée avait été soigneusement camouflée. Ils y pénétrèrent, mirent pied à terre et coururent replacer les branchages qui masquaient l'ouverture. L'endroit était spacieux et donnait sur d'autres salles, plus vastes encore. Là, ils pourraient tout à leur aise prendre du repos et abriter leurs chevaux. Un ruisseau souterrain coulait dans la caverne la plus éloignée, où l'on avait entassé assez de provisions pour tenir plusieurs jours. D'autres camps secrets les attendaient, tout le long de la route de Kamarg.

On alluma des torches et Hawkmoon descendit de sa monture. Il jeta dans un coin l'étendard de l'ordre de la Mante, puis, souriant, se tourna vers Pelaire, son premier lieutenant.

— Dès demain, les ornithoptères iront survoler le barrage et Meliadus enverra ses sapeurs. Nous devons faire en sorte qu'ils ne détruisent pas notre ouvrage.

Pelaire acquiesça.

— Certes. Mais, même si nous parvenons à massacrer ce premier détachement, un second suivra…

Hawkmoon haussa les épaules.

— Et un troisième, sans aucun doute. Cependant, je compte sur le fait que le baron est pressé d'atteindre la Kamarg. Il finira bien par comprendre qu'il est inutile de perdre du temps et des hommes à essayer de rétablir le cours du fleuve. Alors il reprendra sa marche et, si nous sommes toujours en vie, nous nous efforcerons de l'amener à l'endroit choisi.

Pelaire le quitta pour aller compter ses troupes. Hawkmoon attendit qu'il ait fini, puis lui demanda :

— Beaucoup de pertes ?

La joie et l'incrédulité se lisaient sur le visage rond du lieutenant.

— Aucun homme ne manque à l'appel, monseigneur. Aucun !

— C'est un bon présage, lança le jeune duc en envoyant une claque amicale dans le dos de Pelaire. Nous devons, à présent, prendre un peu de repos. Demain, la journée sera dure.

À l'aube, le guetteur posté à l'entrée de la grotte vint annoncer une mauvaise nouvelle.

— Une machine volante, expliqua-t-il à Hawkmoon qui se lavait dans l'eau froide du ruisseau. Elle tourne au-dessus de nous depuis dix minutes.

— Pensez-vous que le pilote ait deviné quelque chose ? Se pourrait-il qu'il ait retrouvé nos traces ? demanda Pelaire.

— C'est impossible, lâcha Hawkmoon tout en s'essuyant le visage. Le terrain est trop dur pour garder la moindre empreinte. Il nous suffit d'attendre ; ces ornithoptères ne peuvent pas voler très longtemps et doivent retourner à leur base pour se ravitailler.

Cependant le garde revint une heure plus tard pour annoncer qu'une seconde machine était venue remplacer la première. Hawkmoon, pensif, se mordit la lèvre inférieure, puis finit par prendre une décision.

— Nous ne pouvons plus attendre. Nous devons arriver au barrage avant les sapeurs. C'est pourquoi nous allons changer de tactique et adopter un plan plus audacieux…

Sans perdre un instant, il prit l'un de ses hommes à part et échangea quelques phrases avec lui. Ensuite, il fit signe à deux de ses lanciers de s'avancer, leur parla brièvement, et, s'adressant enfin au reste de ses compagnons, il leur demanda de seller leurs chevaux et de se préparer à quitter la grotte.

Un peu plus tard, un cavalier solitaire sortait de la caverne et entreprenait de descendre lentement le flanc de la colline.

De sa cachette, Hawkmoon vit le disgracieux appareil, sur lequel se reflétaient les rayons du soleil, entamer sa descente, battant bruyamment des ailes. Il avait compté sur la curiosité du pilote, et ne fut pas déçu.

Il leva une main, et les lanciers pointèrent leurs longues armes, dont les spires commençaient déjà à rougeoyer. Les lances-feu présentaient un certain nombre d'inconvénients :

leur mise en marche n'était pas instantanée et il arrivait que leur maniement soit rendu impossible par la chaleur qu'elles dégageaient.

L'ornithoptère descendait en spirale. Les lanciers visèrent soigneusement leur cible. Dans l'appareil, on pouvait apercevoir le pilote, penché à l'extérieur, son masque de corbeau tourné vers le sol.

— Maintenant ! souffla Hawkmoon.

Ensemble, deux lignes de feu jaillirent de la bouche des lances. La première vint frapper le flanc de l'ornithoptère ; elle ne réussit qu'à élever légèrement la température de la paroi métallique. Mais la seconde toucha le pilote, dont le corps sembla s'embraser instantanément. Affolé, l'homme lâcha les commandes pour essayer d'éteindre de ses mains gantées le feu qui dévorait ses vêtements. Les ailes se mirent à battre d'une façon désordonnée et l'engin, basculant sur le côté, perdit brutalement de l'altitude. Le pilote tenta de reprendre le contrôle de son appareil, mais il était trop tard. L'ornithoptère s'écrasa sur une colline, rebondit, les ailes toujours battantes, puis se fracassa sur le sol rocheux. Le corps désarticulé de l'homme au masque de corbeau fut projeté à plusieurs pas. L'appareil ne prit pas feu, mais explosa avec un bruit sec. Hawkmoon ignorait quelle source d'énergie permettait aux ornithoptères de fonctionner, mais leur manière d'exploser était fort curieuse.

Il enfourcha son étalon noir et fit signe à ses hommes de le suivre. Quelques instants plus tard, ils dévalaient le flanc de la colline, en direction du barrage qu'ils avaient édifié la veille.

Cette journée d'hiver était froide et ensoleillée et l'air qui emplissait leurs poumons était vivifiant. Ils avançaient, confiants et optimistes, rendus joyeux par le succès de la nuit précédente. Enfin ils aperçurent le barrage, virent le fleuve rouler ses eaux dans son nouveau lit et distinguèrent un détachement de guerriers et de sapeurs qui venait d'arriver sur les lieux. Quelques Granbretons étaient déjà en train d'inspecter le pont écroulé.

Ils chargèrent.

En tête, les lanciers se calèrent sur leurs selles pour mettre en action leurs armes capricieuses.

Dix traînées flamboyantes vinrent semer l'effroi dans les rangs des Granbretons. Certains, transformés en torches vivantes, se ruaient vers l'eau en hurlant. Le feu dispersa les taupes et les blaireaux et fit reculer les troupes qui les protégeaient, les vautours de Mikosevaar.

Les hommes d'Hawkmoon étaient sur eux, et l'air résonna du fracas de leurs armes. Des haches ensanglantées fendaient l'air en sifflant, des sabres se levaient et retombaient lourdement, des agonisants hurlaient, des chevaux renâclaient et hennissaient, se cabrant au-dessus des cadavres.

La monture d'Hawkmoon, protégée par une cotte de mailles, vacilla sous le choc d'une hache à double tranchant que venait d'abattre sur elle un guerrier gigantesque. La bête tomba, entraînant son cavalier dans sa chute et l'immobilisant sous elle. Le soldat au masque de vautour s'avança, brandissant sa hache au-dessus d'Hawkmoon. Ce dernier parvint à dégager son bras, et le sabre qu'il tenait à la main amortit le coup. Déjà le destrier se remettait sur ses jambes. Le jeune duc se releva et empoigna les rênes tout en parant les assauts de son adversaire.

À trois reprises, le fer de la hache rencontra la lame du sabre. L'effort avait rendu douloureux le bras d'Hawkmoon. Enfin il réussit à faire glisser le tranchant de son arme le long du manche de la hache et l'abattit sur le poignet du mercenaire, qui laissa échapper un juron. Profitant de la surprise du géant, il frappa de toutes ses forces le masque de métal, y imprimant une marque profonde. L'homme grogna et vacilla. Les deux mains sur la poignée de son sabre, Hawkmoon frappa de taille, et le masque de vautour se fracassa, révélant un visage couvert de sang, dont la bouche béante demandait grâce. Les yeux du jeune homme s'étrécirent, car il méprisait les mercenaires plus encore que les soldats granbretons. Il porta un troisième coup à son adversaire, avec une violence telle que l'autre, quoique déjà mort, fit quelques pas en arrière pour aller s'écrouler sur l'un de ses compagnons aux prises avec un homme de Kamarg.

Hawkmoon se remit en selle et mena ses hommes à l'attaque des survivants de la légion du Vautour, frappant

autour de lui avec une fureur sanguinaire. Bientôt il ne resta plus que quelques sapeurs, armés seulement de courtes épées. Ils n'offrirent qu'une médiocre résistance et subirent le même sort que leurs frères d'armes. Leurs corps furent jetés sur le barrage ou dans l'eau du fleuve auquel ils avaient projeté de rendre son cours initial.

Tandis qu'ils regagnaient les collines, Pelaire se tourna vers Hawkmoon.

— N'avez-vous donc aucune pitié, monseigneur ?

— Aucune, répliqua Hawkmoon, distant. Hommes, femmes, enfants, s'ils sont granbretons ou simplement favorables au Ténébreux Empire, sont tous mes ennemis, et je dois les traiter comme tels.

Cette fois, ils avaient perdu huit des leurs. Compte tenu de l'importance des forces qu'ils avaient détruites, ils avaient eu, encore une fois, beaucoup de chance. Les Granbretons avaient coutume de massacrer leurs adversaires, mais n'étaient pas habitués à subir de semblables assauts. Peut-être cela expliquait-il le nombre peu élevé des pertes dans les rangs kamargais.

Meliadus envoya quatre autres détachements, à chaque fois mieux armés, pour tenter de détruire le barrage. Les cavaliers de Kamarg les massacrèrent. Eux-mêmes ne laissèrent qu'une cinquantaine d'hommes sur le terrain. Hawkmoon, à la tête des cent cinquante survivants, allait pouvoir aborder la seconde partie du plan, le harcèlement des armées du Ténébreux Empire. Celles-ci n'avançaient plus que lentement, encombrées par les machines de guerre et les vivres qu'il leur fallait désormais transporter par voie de terre.

Hawkmoon se garda bien d'attaquer le jour, alors que les ornithoptères patrouillaient dans le ciel. La nuit, en revanche, ses lanciers incendièrent des dizaines de tentes, brûlant leurs occupants, ses archers massacrèrent des centaines de sentinelles et tuèrent tous ceux qui partaient à la recherche de leurs campements secrets. Le sang qui couvrait les lames n'avait guère le temps de sécher, le tranchant des haches était émoussé, tant elles avaient frappé, et les lourds javelots venaient à

manquer. Hawkmoon et ses compagnons étaient devenus hâves, avaient le teint blême, les yeux rouges, et éprouvaient parfois des difficultés à se tenir en selle. Ils manquèrent à plusieurs reprises de se faire surprendre par des ornithoptères ou des patrouilles lancées à leur recherche. Ils prirent soin d'abandonner sur les routes qui partaient du fleuve les cadavres des Granbretons qu'ils avaient mis à mort et forcèrent l'armée du Ténébreux Empire à les emprunter.

Comme l'avait supposé Hawkmoon, Meliadus ne consacra pas suffisamment de temps à cette guérilla pour y mettre fin. Son impatience d'atteindre la Kamarg l'emportait sur la haine qu'il éprouvait à l'égard d'Hawkmoon, et sans doute pensait-il qu'une fois conquises les terres du comte Airain il lui serait facile de se débarrasser du jeune duc.

Une seule fois, les deux hommes faillirent s'affronter. Hawkmoon et ses cavaliers passaient entre les tentes et les feux de camp, frappant au hasard, avant de s'enfuir au galop, lorsque Meliadus arriva, à la tête d'un détachement de loups. Il aperçut Dorian, qui mettait à mort deux soldats empêtrés dans la toile d'une tente abattue, et fondit sur lui, l'épée haute.

Le jeune homme releva la tête et, de son sabre, arrêta le coup. Un sourire ironique sur les lèvres, il força l'autre à reculer.

— Grand merci, baron Meliadus, lança-t-il. Les soins dont vous m'avez entouré, lors de mon séjour à Londra, semblent avoir décuplé mes forces…

— Oh ! Hawkmoon, répliqua le Granbreton, contenant à grand-peine la rage qui faisait trembler sa voix, j'ignore de quelle manière vous êtes parvenu à échapper au Joyau Noir, mais sachez que vous connaîtrez un sort mille fois plus horrible que celui qui vous attendait, quand j'aurai soumis la Kamarg et que je vous aurai à nouveau capturé.

Tout à coup, le jeune homme engagea la pointe de sa lame sous la garde du sabre de Meliadus et, d'un mouvement du poignet, le lui arracha des mains. Il s'apprêtait à frapper, lorsqu'il s'aperçut qu'un fort parti de soldats granbretons arrivait vers lui au triple galop.

— Il est temps pour moi de prendre congé, baron. Mais je me souviendrai de votre promesse… quand vous serez mon prisonnier.

Il fit faire demi-tour son cheval et, dans un grand éclat de rire, s'éloigna à bride abattue. Avec un mouvement de la main qui trahissait sa colère, Meliadus mit pied à terre et ramassa son arme.

— Avant un mois, il se traînera à mes pieds, siffla-t-il entre ses dents.

Vint le jour où Hawkmoon et ses compagnons cessèrent de harceler leurs ennemis pour regagner par les marécages les collines où les attendaient le comte Airain, Léopold von Villach et le gros des troupes kamargaises. Les hautes et sombres tours, presque aussi vieilles que la terre qui les portait, dominaient la région, hérissées d'armes étranges dont les gueules pointaient par chacune des meurtrières.

Hawkmoon engagea son cheval sur la pente de la colline et se dirigea vers la silhouette solitaire du comte Airain, qui sourit à la fois de plaisir et de soulagement en le reconnaissant.

— Je suis heureux d'avoir choisi de vous laisser en vie, duc von Köln, s'exclama-t-il avec chaleur. Vous avez accompli votre mission, et vous revenez avec la plus grande partie de vos effectifs. Même au cours de ma jeunesse, je crois que je n'aurais pas fait mieux.

— Merci, comte Airain. À présent, nous devons nous préparer. Nous n'avons guère qu'une demi-journée d'avance sur les troupes de Meliadus.

En contrebas, sur l'autre versant de la colline, il aperçut les forces kamargaises, composées principalement de fantassins.

Il y avait au plus un millier d'hommes. Comparés aux troupes granbretonnes, ils semblaient ridiculement peu nombreux. Ils devraient se battre à un contre vingt, sinon à un contre quarante.

Le comte surprit l'expression de Dorian.

— N'ayez crainte, mon garçon. Nous avons bien mieux que des épées à leur opposer.

Le jeune duc s'était trompé en pensant que l'armée ennemie mettrait une demi-journée à atteindre la frontière. Les Granbretons avaient en effet décidé de faire halte avant de continuer leur marche, et ce ne fut que le lendemain vers midi que les guetteurs annoncèrent leur approche. Ils marchaient dans la plaine, en ligne de bataille. Chaque bataillon, chaque escadron était constitué des membres d'un même ordre, et chaque soldat avait fait le serment de défendre ses compagnons, qu'ils soient vivants ou morts. C'était là une des raisons de la suprématie militaire de l'empire. Aucun homme ne pouvait reculer, à moins d'en avoir reçu l'ordre de la bouche même de son grand connétable.

Le comte Airain, sur sa monture, regardait l'ennemi avancer. Dorian Hawkmoon et Léopold von Villach se tenaient à ses côtés, mais c'était le vieux gentilhomme qui dirigerait les opérations. « La vraie bataille va commencer », songea Dorian, et il était difficile de concevoir qu'ils puissent remporter la victoire. Le comte n'était-il pas trop sûr de soi ?

Hommes et machines s'immobilisèrent à un demi-mille de la colline. Deux cavaliers sortirent des rangs et s'avancèrent. Lorsqu'ils furent plus près, Hawkmoon reconnut l'étendard de Meliadus, et il comprit un instant plus tard que l'un des deux émissaires était le baron en personne. Le héraut qui l'accompagnait tenait à la main un porte-voix de bronze, ce qui signifiait qu'ils avaient l'intention de parlementer.

— Il n'a tout de même pas l'intention de se rendre, grogna von Villach. Et il n'est pas assez fou pour espérer que nous allons capituler.

— J'en doute, en effet, sourit Hawkmoon. Il s'agit à coup sûr de l'une de ses fameuses ruses.

Remarquant le sourire particulier du jeune homme, le comte Airain lui lança :

— Méfie-toi de la haine, Dorian Hawkmoon. Ne la laissez pas l'emporter sur la raison. Ne suis pas l'exemple de Meliadus.

Le jeune duc continua à regarder droit devant lui et ne répondit rien.

Le héraut porta lentement à ses lèvres le lourd mégaphone de bronze.

— Je parle au nom du baron Meliadus, grand connétable de l'ordre du Loup, premier chèvetain des armées du très noble roi-empereur, souverain de Granbretanne et futur maître de l'Europe entière.

— Dis à ton maître d'ôter son masque et de parler lui-même, rétorqua le comte Airain de sa voix sonore.

— Mon maître vous offre une paix honorable. Si vous vous rendez sur-le-champ, il promet que le sang ne coulera pas. Il se bornera à assurer le gouvernement de votre province au nom du roi Huon, pour que justice soit faite et que l'ordre s'installe sur cette terre rebelle. Nous vous offrons le salut. Si vous refusez, toute la Kamarg devra en supporter les conséquences. Tout ce que le feu n'aura pas détruit sera englouti par la mer. Le baron Meliadus dit que vous savez fort bien qu'il est en son pouvoir d'agir ainsi et que toute résistance entraînerait votre mort, ainsi que celle de vos sujets.

— Dis au baron Meliadus, qui se dissimule derrière son masque, trop honteux pour parler puisqu'il sait qu'il n'est qu'un roquet misérable, qui a abusé de mon hospitalité et que j'ai défait en un combat loyal, dis-lui que nous sommes capables de le mettre à mort, lui, comme ses semblables. Dis-lui qu'il n'est qu'un chien peureux et que mille de ses pareils ne pourraient venir à bout d'un taureau de Kamarg. Dis-lui que nous méprisons l'offre de paix qu'il nous fait, que nous la considérons comme une ruse grossière qui n'aurait même pas abusé un enfant. Dis-lui que nous n'avons nul besoin d'un gouverneur et que nous sommes très satisfaits de la manière dont nous nous gouvernons. Dis-lui…

Airain partit d'un grand rire en voyant Meliadus, fou de rage, faire demi-tour et, suivi du héraut, rejoindre ses hommes.

Ils attendirent un quart d'heure, puis virent décoller les ornithoptères. Dorian soupira. Les machines volantes avaient déjà causé sa défaite à Köln. L'Histoire allait-elle se répéter ?

Le comte leva son sabre, et l'on entendit un grand bruissement d'ailes. Regardant derrière lui, le jeune duc vit les flamants écarlates prendre leur essor. Comparés aux maladroits ornithoptères, qui s'efforçaient d'imiter leur vol, ils avaient une grâce extraordinaire. Les grands oiseaux montaient toujours

plus haut, et leurs cavaliers, juchés sur leurs hautes selles, chacun muni d'une lance-feu, les guidèrent à la rencontre des ornithoptères de bronze.

Les flamants, qui volaient à une altitude supérieure, étaient mieux placés que les lourds appareils, mais il était difficile de croire qu'ils pourraient sortir vainqueurs de l'affrontement. Des traînées rouges, presque invisibles à cette distance, venaient frapper les flancs des ornithoptères. Un pilote fut touché. Tué sur le coup, il tomba de son appareil, dont les ailes, après avoir battu l'air quelques instants d'une façon désordonnée, se replièrent. Comme une pierre, l'engin vint s'écraser au pied de la colline. Hawkmoon vit un pilote granbreton braquer sur un flamant les canons jumeaux de son ornithoptère. Deux traits de feu rayèrent le ciel, et l'oiseau écarlate, touché, bascula sur le flanc. Dans un nuage de plumes, il s'abattit sur le sol. L'air était brûlant et empli du bruit infernal des machines volantes, mais le comte Airain s'était détourné du spectacle pour s'intéresser à la cavalerie du Ténébreux Empire, qui venait de lancer la charge.

Pendant un moment, le comte resta immobile, se contentant de regarder la foule des cavaliers qui se rapprochait. Puis il leva son sabre une nouvelle fois et rugit :

— Que les tours ouvrent le feu !

Les museaux de certaines des armes étranges qui hérissaient les tours se tournèrent en direction des assaillants et un sifflement aigu se fit entendre, presque insoutenable. Hawkmoon remarqua que les armes n'avaient envoyé aucun projectile ; cependant, à l'instant où ils atteignaient les marécages, les chevaux se cabraient, affolés, les naseaux écumants et les yeux révulsés. Les cavaliers étaient désarçonnés et, pataugeant dans la boue, essayaient de calmer les bêtes malades de peur.

Le comte Airain se tourna vers son compagnon.

— Cette arme émet un rayon invisible qui porte le son. Le sifflement que vous avez entendu n'est rien auprès de ce qu'ont dû subir les montures de nos ennemis.

— Devons-nous charger sur-le-champ ? demanda Hawkmoon.

— Non, non, attendons. Refrénez votre impatience.

Les chevaux s'écroulaient les uns après les autres, inconscients, les membres raidis.

— Cela les tue, ce qui est regrettable, murmura Airain.

Bientôt toutes les bêtes furent couchées dans la vase et leurs cavaliers, jurant et pestant, regagnèrent la terre ferme, indécis.

Au-dessus de leurs têtes, les flamants plongeaient sur les ornithoptères, les contournaient, rachetant en grâce la puissance qui leur faisait défaut. Mais les machines, avec leurs cliquetis et leur maladresse, avaient pris l'avantage.

De grosses pierres vinrent s'écraser à proximité des tours.

— Les machines de guerre ! Ils utilisent leurs catapultes, gronda von Villach. Ne pouvons-nous pas…

— Patience, répondit le comte Airain d'une voix apparemment sereine.

Une violente vague de chaleur les submergea et un rayon fulgurant d'un stupéfiant calibre vint frapper l'édifice le plus proche.

— Un canon à feu ! C'est le plus gros que j'aie jamais vu ! s'exclama Hawkmoon. Il va tous nous détruire !

Le comte Airain galopait déjà vers la tour qui subissait les assauts de l'arme formidable. Ils le virent sauter de son cheval et pénétrer dans le bâtiment, qui semblait ne plus pouvoir résister longtemps. Quelques instants plus tard, la tour se mit à tourner sur elle-même, de plus en plus vite, et Hawkmoon, surpris, constata qu'elle était en train de s'enfoncer dans le sol. Les flammes, à présent, passaient nettement au-dessus d'elle. Le canon fut pointé sur la tour suivante, qui commença elle aussi à tourner. Pendant ce temps, la première reprenait sa position initiale. Une arme étrange apparut entre les créneaux. Il s'en dégageait une lueur vert et pourpre, et sa gueule avait la forme d'une cloche. Lorsqu'elle fit feu, une série de sphères blanches en jaillit, et les projectiles tombèrent à proximité du canon. Hawkmoon les vit rebondir entre les pieds des artilleurs. À cet instant, son attention fut distraite par un ornithoptère qui s'écrasa dans le marécage, tout près de la colline. Sans réfléchir, il fit volter sa monture et partit au galop se mettre à l'abri de l'explosion de l'appareil. Von Villach le rejoignit.

— Connaissez-vous ces choses ? demanda le jeune duc.

Le lieutenant du comte secoua négativement la tête. Il semblait aussi intrigué que son compagnon.

Puis Hawkmoon remarqua que les sphères blanches avaient cessé de rebondir et que le canon ne crachait plus de feu. Quant à la centaine de soldats qui se trouvaient autour de la pièce, ils demeuraient parfaitement immobiles. Ébahi, Dorian comprit qu'ils étaient gelés. De nouvelles sphères sortirent de la bouche de l'arme, pour aller rebondir au pied des catapultes et des autres machines de guerre. Bientôt les servants furent tous pétrifiés par le froid et les quartiers de roc cessèrent de pleuvoir sur les tours.

Airain vint rejoindre ses compagnons. Il souriait.

— Nous n'avons pas fini de surprendre ces imbéciles, jeta-t-il.

— Vos armes seront-elles en mesure de repousser tant d'hommes à la fois ? demanda Hawkmoon en désignant du doigt l'infanterie qui se mettait en marche.

Les fantassins étaient si nombreux qu'il semblait impossible qu'il pût exister une arme assez puissante pour les arrêter.

— Nous verrons bien, répliqua le comte en faisant un signe à l'un des guetteurs de la tour la plus proche.

Au-dessus d'eux, le combat faisait rage. Le ciel était zébré de traits de feu ; des morceaux de métal, des plumes ensanglantées tombaient autour des trois hommes. La confusion était telle qu'il était difficile de dire quel parti avait l'avantage.

L'infanterie était presque sur eux, lorsque Airain pointa son sabre vers les nues. La tour braqua en direction des troupes granbretonnes des armes aux mufles épais. Des boules de verre, qui, dans le soleil, brillaient d'un éclat bleuté, traversèrent les airs pour aller rouler entre les rangs des fantassins. Aussitôt les hommes se débandèrent et se mirent à courir en tous sens, comme saisis par la démence, agitant leurs bras d'une façon grotesque ou arrachant les masques de leur ordre.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Hawkmoon, stupéfait.

— Ces sphères contiennent un gaz hallucinatoire, lui répondit le seigneur gardian. Il provoque chez celui qui le respire des visions horribles.

Il se tourna sur sa selle et fit un signe à ses troupes. Elles se mirent en marche.

— L'heure est venue d'affronter la Granbretanne avec des armes ordinaires, dit-il à mi-voix.

Les fantassins qui avaient échappé aux sphères bleues leur décochèrent une grêle de flèches et les lanciers granbretons ouvrirent le feu. Immédiatement, les archers d'Airain ripostèrent, tandis que les lances-feu kamargaises entraient en action. Les traits rebondirent sur les armures ; plusieurs hommes tombèrent. Les terribles lances semèrent la mort dans les rangs des protagonistes. Dans ce chaos, l'infanterie granbretonne avançait, résolue, malgré les pertes sévères qu'elle avait subies. Les soldats du Ténébreux Empire furent forcés de s'arrêter lorsqu'ils atteignirent l'étendue marécageuse encombrée des cadavres de leurs chevaux, et leurs officiers durent user de la menace pour les inciter à reprendre leur progression.

Le comte Airain appela son héraut, et l'homme s'approcha, portant le drapeau de son maître, gantelet rouge sur fond blanc.

Ils attendirent, tandis que l'infanterie s'engageait dans le marécage, brisant les rangs pour contourner les dépouilles des chevaux, pataugeant dans la vase pour rejoindre la colline où étaient massées les forces de Kamarg.

Hawkmoon distingua Meliadus, légèrement en retrait, puis il reconnut le masque de vautour d'Asrovak Mikosevaar, qui, le premier, à la tête de sa légion, atteignit la terre ferme.

Le jeune duc fit avancer son cheval de quelques pas, de façon à barrer le chemin du mercenaire moskovien.

Il entendit un rugissement et vit que le vautour aux yeux de rubis le regardait.

— Ah, ah ! Voici Hawkmoon ! Ce chien vicieux qui nous a causé tant de tracas ! Voyons si tu sais te battre loyalement, traître !

— Je t'interdis de me qualifier ainsi, renifleur de cadavres ! gronda Hawkmoon.

Mikosevaar brandit sa lourde hache, rugit à nouveau et courut sus à Hawkmoon, qui sauta au sol, le bouclier au bras et le sabre à la main, prêt à défendre sa vie.

La hache, faite entièrement de métal, vint s'abattre sur le bouclier, et, sous le choc, Dorian partit en arrière. Un second coup suivit, qui arracha la partie supérieure du bouclier. Hawkmoon balança son sabre et toucha l'épaule de son adversaire, que sa cuirasse protégeait. Une gerbe d'étincelles jaillit. Aucun des deux ne reculait, rendant coup pour coup, tandis qu'autour d'eux la bataille faisait rage. Le jeune duc jeta un coup d'œil dans la direction de von Villach et vit qu'il luttait contre Mygel Holst, archiduc de Londra, qui avait à peu près son âge et sa force. Quant au comte Airain, il se frayait un chemin parmi les hommes de troupe, pour essayer de trouver Meliadus qui, de toute évidence, avait décidé de diriger de loin le déroulement des opérations.

Grâce à l'avantage que leur donnait le terrain, les Kamargais pouvaient résister à la poussée des Granbretons.

Le bouclier d'Hawkmoon n'était plus qu'une ruine de métal déchiré. Comme il était inutilisable, il s'en débarrassa et, saisissant son sabre à deux mains, le leva pour parer le coup que Mikosevaar s'apprêtait à lui porter. Les deux hommes ahanaient comme des bûcherons, tandis qu'ils essayaient de conserver leur équilibre sur le sol glissant de la colline. Chacun tentait de faire tomber l'autre, poussant de toutes ses forces, s'effaçant, parant pour revenir aussitôt à la charge.

Hawkmoon suait abondamment sous sa cotte de mailles et l'effort lui arrachait des grognements sauvages. Brusquement, son pied se déroba et il tomba, un genou en terre. Mikosevaar levait déjà sa hache pour lui trancher la tête. Le jeune homme se jeta à plat ventre, agrippa les jambes de son protagoniste et le déséquilibra. Ils roulèrent tous deux, se battant farouchement, se rapprochant lentement du marécage.

Jurant et grognant, ils pataugèrent un moment dans la boue. Aucun n'avait perdu son arme, et ils se remirent debout, chancelants, pour reprendre le combat. Hawkmoon s'adossa au cadavre d'un destrier et fit décrire à sa lame un large demi-cercle. Si Mikosevaar n'avait pas courbé la tête, le coup eût été fatal. La pointe du sabre avait arraché le masque de vautour du mercenaire moskovien, révélant un visage orné d'une épaisse barbe blanche et des yeux révulsés, flamboyants de démence.

Mikosevaar releva sa hache, pour frapper l'abdomen d'Hawkmoon, mais celui-ci, plus rapide, arrêta le coup d'un revers de son arme.

Délaissant un instant son sabre, il appuya ses deux mains sur la poitrine de son adversaire et poussa de toutes ses forces. Le Moskovien partit à la renverse. À l'instant où il essayait de se relever, Hawkmoon s'empara à nouveau de son arme, la leva et en plongea la pointe dans le visage du mercenaire. Mikosevaar hurla. La lame remonta pour s'abattre à nouveau. Le moribond poussa un long mugissement, puis se tut. Le duc frappa une troisième fois, faisant éclater le crâne du cadavre sur lequel il s'acharnait.

Autour de lui, dans la mêlée, des hommes tombaient, des Granbretons pour la plupart. La bataille aérienne était presque achevée ; dans le ciel, on ne voyait plus que quelques ornithoptères, mais les flamants, en revanche, étaient nombreux.

La Kamarg allait-elle remporter la victoire ?

Deux guerriers de la légion du Vautour couraient vers Hawkmoon. Il se baissa pour ramasser le masque ensanglanté de Mikosevaar et éclata de rire.

— Regardez ! Votre grand connétable est mort ! J'ai tué votre seigneur !

Les deux hommes hésitèrent, puis battirent hâtivement en retraite. La légion du Vautour était moins disciplinée que les troupes des autres ordres.

Dorian se mit en marche, contournant les cadavres des chevaux, auxquels était venue s'ajouter une quantité appréciable de dépouilles humaines. On ne se battait presque plus dans le marécage. Sur la colline, von Villach, hurlant son triomphe à pleine gorge, retourna du pied le cadavre de Mygel Holst, avant de faire face à un petit groupe de guerriers qui se précipitaient sur lui, armés de javelots. Comme le lieutenant du comte ne semblait pas avoir besoin d'aide, Hawkmoon se dirigea rapidement vers le sommet, pour contempler la bataille dans son ensemble.

Il lui fallut tuer trois hommes avant d'atteindre son but. La gigantesque armée que Meliadus leur avait opposée avait perdu

plus des cinq sixièmes de ses effectifs, alors que les forces de Kamarg étaient encore considérables.

La moitié des étendards et des bannières des seigneurs de la guerre gisaient sur le sol, maculés de boue. Les rangs de l'infanterie étaient sérieusement clairsemés et, chose sans précédent, les membres des différents ordres s'étaient mêlés, ce qui ne faisait qu'ajouter à la confusion des soldats, habitués à combattre aux côtés des leurs.

Le comte Airain, toujours en selle, se battait contre plusieurs Granbretons armés d'épées. Un peu plus loin, Hawkmoon aperçut la bannière de Meliadus, défendue par les loups. Le baron avait assuré avec beaucoup de soin sa propre sécurité. Il remarqua aussi Adaz Promp et Jarak Nankenseen, accompagnés de quelques autres seigneurs, qui galopaient en direction de Meliadus. De toute évidence, ils désiraient battre en retraite, mais, pour cela, il leur fallait l'accord du baron.

Hawkmoon devina les arguments qu'allaient invoquer les connétables : leurs meilleurs guerriers se faisaient massacrer et une si petite province ne méritait pas un tel sacrifice.

Mais les hérauts, postés à proximité, n'embouchèrent par leurs trompettes. Meliadus refusait sans aucun doute d'entendre raison.

Von Villach arriva, monté sur un cheval d'emprunt. Il ôta son casque et sourit à Hawkmoon.

— Je crois bien que la victoire nous appartient, dit-il. Mais où se trouve donc le comte Airain ?

— Il se bat, répondit Hawkmoon en désignant du doigt le pied de la colline. Que devons-nous faire ? Attendre ou lancer une offensive ? Je pense que les seigneurs du Ténébreux Empire désirent battre en retraite. Si nous attaquons sans tarder, toutes leurs hésitations s'envoleront.

Von Villach acquiesça :

— J'envoie un messager au comte. C'est à lui de prendre semblable décision.

Il se tourna vers un cavalier et lui glissa quelques mots à l'oreille. L'homme partit au galop et disparut bientôt dans la mêlée.

Hawkmoon le vit réapparaître, près du comte Airain. Celui-ci leva la tête et leur fit un grand signe, volta et, piquant des deux, entreprit de les rejoindre.

Quelques minutes plus tard il était à leurs côtés.

— J'ai occis cinq connétables, déclara le vieux gentilhomme avec une satisfaction évidente. Mais Meliadus m'a échappé.

Hawkmoon répéta ce qu'il avait déjà dit à von Villach. Le comte Airain donna son accord, et, quelques instants plus tard, l'infanterie kamargaise se mettait en branle, faisant refluer l'ennemi.

Hawkmoon enfourcha une monture fraîche et prit la tête des troupes. En hurlant, il frappait autour de lui, moissonnant crânes et membres. Il était couvert de sang et sa cotte de mailles, déchirée, s'en allait en pièces. Malgré ses blessures, ses plaies, malgré son épuisement, il allait, abattant régulièrement, mécaniquement, la lourde lame de son sabre.

Profitant d'un instant de répit, von Villach lui lança :

— Vous semblez décidé à occire plus de ces chiens que notre armée entière ne pourra le faire.

— Même si le sang des Granbretons remplaçait l'eau des marécages, rétorqua Hawkmoon avec une détermination farouche, je n'aurais de cesse que périsse l'ami de l'ami de ces porcs immondes.

— Votre soif de carnage égale la leur, remarqua von Villach, ironique.

— Elle la dépasse, cria le duc en éperonnant sa monture.

Puis il reprit son massacre.

Les Ténébreux Seigneurs, avaient sans doute réussi à convaincre le baron Meliadus, car les trompettes sonnèrent la retraite. Aussitôt les survivants rompirent le contact et s'enfuirent à toutes jambes.

Hawkmoon ôta la vie à plusieurs soldats qui, dans un geste de reddition, venaient de jeter leurs armes à terre.

— Les Granbretons vivants ne m'intéressent pas, siffla-t-il en pourfendant un combattant qui venait de retirer son masque et dont le visage juvénile l'implorait.

Mais Hawkmoon finit par étancher sa soif de vengeance. Il retourna une nouvelle fois auprès de ses compagnons, et tous

trois regardèrent l'armée granbretonne reformer ses rangs et se replier sur un semblant de dignité.

À cet instant, le duc crut entendre un hurlement de rage, jailli des rangs des vaincus. Il lui sembla reconnaître la voix de Meliadus, et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Nous reverrons le baron, un jour ou l'autre, dit-il.

Silencieux, le comte hocha la tête en signe d'assentiment.

— Il a compris que la Kamarg est inexpugnable, et il sait que ses ruses ne peuvent en aucun cas nous abuser. Mais bientôt tous les territoires limitrophes appartiendront au Ténébreux Empire ; c'est alors qu'il nous faudra nous tenir sur nos gardes.

Le soir, Noblegent les accueillit au château Airain.

— Comprenez-vous maintenant, comte Airain, déclara-t-il, que la Granbretanne est la terre de la démence, le cancer de l'Histoire, la puissance qui, non contente de conduire l'espèce humaine à sa perte, sera en outre responsable de la destruction de toutes les créatures intelligentes de l'univers ?

Le comte Airain sourit.

— Vous exagérez, ami Noblegent. Comment pouvez-vous affirmer de telles choses ?

— Je me suis attaché à comprendre les différentes forces qui composent ce que nous appelons le destin. Je vous le répète, comte Airain, le Ténébreux Empire infectera l'univers si on ne lui fait pas rendre gorge sur cette planète ou, mieux, sur ce continent.

Hawkmoon était assis, les jambes étendues, et essayait de reposer ses muscles endoloris.

— Je n'ai aucune connaissance des principes philosophiques sur lesquels vous fondez vos affirmations, sire Noblegent, commença-t-il. Mais, au plus profond de moi-même, je sais que vous avez raison. Nous croyons n'avoir en face de nous qu'un ennemi implacable dont l'ambition est de dominer le monde ; le Ténébreux Empire n'est pas le premier dans ce cas, mais il n'en présente pas moins un caractère particulier. N'oubliez pas, comte Airain, que j'ai séjourné à Londra et que j'ai été le témoin de certains de leurs débordements les plus insensés. Vous n'avez vu que leurs armées, qui, comme toutes les autres,

combattent avec courage et emploient les tactiques conventionnelles, tant il est vrai que ce sont les meilleures. Mais le roi-empereur, ce cadavre immortel enfermé dans son trône sphérique, n'a rien de conventionnel, lui ; quant à leurs coutumes secrètes, quant à l'atmosphère de folie qui baigne la capitale…

— Vous pensez donc que nous ne les connaissons que sous leur jour le plus anodin ? l'interrompit le comte, soucieux.

— C'est cela, reprit Hawkmoon. Ce n'est pas uniquement pour assouvir ma vengeance que je les tue, c'est aussi parce que j'ai la certitude qu'ils mettent en péril les forces mêmes de la vie.

Airain soupira.

— Peut-être avez-vous raison, je n'en sais rien. Seul le Bâton Runique pourrait nous l'apprendre.

Le duc se leva.

— Je n'ai pas eu le plaisir de voir Yisselda, ce soir.

— Elle a dû rejoindre sa chambre de bonne heure, suggéra Noblegent.

Le jeune homme était déçu, car il avait espéré qu'elle l'accueillerait à son retour. Son absence le surprenait.

— Je crois que je vais faire comme elle, dit-il avec un haussement d'épaules. Bonne nuit, mes amis.

Ils avaient peu parlé de leur victoire en arrivant au château. Ils subissaient le contrecoup de leur harassante journée et le souvenir de la bataille leur paraissait un peu lointain. Demain, sans doute, festoieraient-ils pour célébrer dignement leur triomphe.

Hawkmoon pénétra dans sa chambre obscure. Brusquement, il détecta une présence étrangère et tira son sabre du fourreau, avant de traverser la pièce pour allumer la lampe placée au chevet de son lit.

Yisselda, allongée sur la couche, le regardait en souriant.

— On m'a parlé de vos exploits, commença-t-elle, et j'ai voulu vous féliciter en personne. Vous êtes un héros, Dorian.

Le souffle court, les tempes battantes, Hawkmoon ne put que murmurer :

— Oh ! Yisselda…

Lentement, il s'approcha de la jeune fille, tandis que sa conscience et son désir se livraient un duel sans merci.

— Vous m'aimez, Dorian, je le sais, murmura-t-elle. Oseriez-vous le nier ?

C'était impossible. Lorsqu'il parla, sa voix était rauque.

— Je… Je vous trouve bien hardie… bredouilla-t-il, esquissant un pauvre sourire.

— Quant à moi, je vous trouve extraordinairement timide.

— Je… Je ne le suis pas, Yisselda. Mais ce serait une impasse. Je suis condamné… Le Joyau Noir…

— Le Joyau Noir ?

Hésitant, il lui conta son histoire. Il lui avoua qu'il ignorait combien de temps encore son père pourrait contrôler la force vitale de la gemme. Il lui révéla que, lorsque cette force serait à nouveau libre, les Ténébreux Seigneurs seraient à même de faire de lui une créature débile.

— C'est pourquoi vous ne devez pas vous attacher à moi.

— Mais, ce Malagigi, pourquoi n'essayez-vous pas d'obtenir son aide ?

— Le voyage à lui seul me prendrait plusieurs mois. Je ne veux pas gaspiller le temps qui me reste en une quête stérile.

— Si vous m'aimiez, répondit la jeune fille, tandis que Dorian s'asseyait près d'elle et lui saisissait la main, vous prendriez ce risque.

— Certes…, si je vous aimais… (Il resta songeur un instant.) Peut-être avez-vous raison…

Prenant le visage du jeune homme dans ses mains, elle l'attira contre le sien, et leurs lèvres se touchèrent.

Il ne pouvait plus refréner sa passion. Il serra la jeune fille contre lui et l'embrassa longuement.

— Je vais partir pour la Perse, finit-il par déclarer. Le voyage sera périlleux, car, sitôt sorti de Kamarg, je devrai me défier des hommes de Meliadus.

— Tu reviendras, Dorian, dit-elle avec conviction. Tu reviendras, je le sais. Mon amour te ramènera à moi.

— Sans doute ! Peut-être en sera-t-il ainsi…

Il lui caressa doucement le visage.

— Demain, reprit Yisselda. Pars dès demain. Mais ce soir…

De nouveau, elle attira Dorian à elle et l'embrassa passionnément.

LIVRE TROISIÈME

Chapitre I

Oladahn

Il est raconté, ensuite, comment Hawkmoon, quittant la Kamarg, s'envola vers l'est, monté sur un gigantesque oiseau écarlate qui le porta mille milles jusqu'aux montagnes qui bordent les terres des Grecs et des Bulgares…

Haute Histoire du Bâton Runique

Hawkmoon constata avec surprise que la monte du flamant, comme le lui avait affirmé le comte Airain, ne présentait aucune difficulté particulière. Pour le diriger, il suffisait de manœuvrer les rênes fixées à son bec crochu, et son vol était si régulier que Dorian ne songea pas une seule fois qu'il pourrait tomber. Bien que l'oiseau refusât de prendre l'air lorsqu'il pleuvait, il le menait dix fois plus vite que ne l'aurait fait un cheval, ne se posant qu'au milieu du jour, pour se reposer un moment, et à la tombée de la nuit, pour dormir, comme son maître.

La selle haute et bien rembourrée, avec son pommeau incurvé et ses fontes emplies de provisions, était très confortable. Le passager était maintenu par un harnais. Le cou tendu, battant l'air de ses ailes puissantes, l'oiseau écarlate survolait les montagnes, les vallées, les forêts et les plaines. Hawkmoon s'efforçait de faire étape près des cours d'eau ou des lacs, où le flamant pouvait trouver une nourriture à son goût.

De temps à autre, une douleur sourde faisait battre les tempes du voyageur, lui rappelant l'importance vitale de sa quête ; mais au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'Orient, au fur et à mesure que l'air devenait plus chaud, son optimisme

grandissait et les chances qu'il avait de revoir Yisselda lui semblaient croître.

Environ une semaine après son départ, alors qu'il survolait une chaîne de montagnes déchiquetées, il décida de chercher un endroit où passer la nuit. Il était déjà tard et l'oiseau, fatigué, perdait régulièrement de l'altitude. Les hautes cimes les encerclaient, et ils n'avaient toujours pas trouvé de point d'eau. Soudain, Hawkmoon aperçut en contrebas la silhouette d'un homme. Presque au même instant, le flamant poussa un cri strident et se mit à battre frénétiquement des ailes, tanguant violemment. Une longue flèche était fichée dans son flanc. Un second trait vint traverser le cou de l'animal, qui, avec un gémissement plaintif, tomba comme une pierre. Hawkmoon étreignit le pommeau de sa selle. L'air lui giflait le visage et le sol rocheux se rapprochait à une vitesse vertigineuse. Un choc violent, et son crâne heurta une surface dure. Il sombra dans un gouffre obscur et sans fond.

Le duc s'éveilla, en proie à la panique. Il semblait que l'on eût rendu sa vie au Joyau, et que celui-ci, tel un rat sur un cadavre, fût déjà en train de se repaître de son cerveau. Se passant la main sur le front, Dorian se rendit compte qu'il portait plusieurs bosses ainsi que des plaies ; la douleur n'était donc que physique et devait résulter de sa chute. Autour de lui régnait l'obscurité. Il se trouvait dans une caverne. Scrutant les ténèbres, il devina le rougeoiement d'un feu devant l'entrée de la grotte. Il se leva et marcha vers la lumière.

Après quelques pas, son pied buta sur un obstacle. Se baissant, il reconnut son équipement. Tout était soigneusement rangé – selle, fontes, épée et poignard. Il s'empara de l'épée et, sans faire de bruit, la tira du fourreau. Puis il reprit sa progression.

Bientôt, sur son visage, il sentit la chaleur d'un feu de camp. Au-dessus du brasier tournait une broche, sur laquelle était empalé le gigantesque flamant, plumé, vidé, privé de sa tête et de ses pattes. La broche était entraînée par tout un enchaînement de courroies de cuir, qu'actionnait un homme

trapu et de taille si réduite qu'il arrivait à peine à la ceinture du jeune duc.

Entendant du bruit dans son dos, le petit être se retourna, poussa un cri de terreur en apercevant l'épée et s'écarta vivement. Dorian était ébahi, car le visage de la créature était couvert d'un duvet roux, alors qu'une toison plus épaisse, rousse également, dissimulait son corps entier. Il était vêtu d'un pourpoint et d'un kilt de cuir retenu par un large ceinturon. Ses pieds étaient chaussés de bottes de daim et il portait une casquette, ornée de quatre ou cinq des plus belles plumes du flamant.

Il recula, les mains levées dans un geste de supplication.

— Pardonnez-moi, maître. Croyez que je regrette amèrement mon acte. Je me serais gardé de tuer l'oiseau, si j'avais su qu'il portait un homme. Mais je n'ai vu, en ce flamant, qu'un dîner inespéré…

Hawkmoon abaissa son épée.

— Qui es-tu ? Ou plus exactement, qu'es-tu ?

Il porta une main à son front. L'accident l'avait affaibli et la chaleur qui se dégageait du brasier lui faisait tourner la tête.

— Je suis Oladahn, de la race des Géants de la Montagne, commença le petit homme. Je suis bien connu dans la contrée…

— Géant ? *Géant !*

Hawkmoon partit d'un rire sonore, vacilla et perdit à nouveau connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, ce fut pour humer la délicieuse odeur d'une volaille en train de rôtir. Il s'en emplit les narines avant de comprendre que c'était sa monture qui cuisait. On l'avait adossé à la paroi rocheuse, près de l'entrée de la grotte, et son épée avait disparu. Le petit homme velu s'avança, hésitant, et lui tendit un énorme pilon.

— Mangez, maître, cela vous donnera des forces, conseilla Oladahn.

Hawkmoon accepta le colossal morceau de viande.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, soupira-t-il, puisque tu m'as presque certainement privé de tout ce que je désirais.

Il mordit à belles dents dans la chair ferme.

— L'oiseau était-il votre ami, maître ?

— Non, c'était mon seul espoir de salut. Je suis en danger de mort, lâcha Hawkmoon, la bouche pleine.

— Quelqu'un est à vos trousses ?

— Quelque chose est à mes trousses, qui fait peser sur moi une terrible menace…

Et Hawkmoon entreprit de raconter son histoire à celui qui avait mis, sans le vouloir, de nouveaux obstacles sur son chemin. Il n'aurait pu expliquer pourquoi il faisait confiance à Oladahn. Peut-être était-ce à cause de la gravité de ce visage mi-humain, mi-animal, à cause de l'attention et de l'intérêt qu'on lisait dans ces yeux.

— Et voilà pourquoi je suis ici, conclut le jeune duc, à dévorer l'oiseau qui devait m'apporter le salut.

— C'est une bien cruelle histoire, monseigneur, soupira Oladahn, essuyant du revers de sa main la graisse qui lui maculait le menton. Mon cœur se brise à la pensée que mon estomac est responsable de ce nouveau coup du sort. Dès demain, je vais essayer de racheter ma faute en vous fournissant une bête capable de vous transporter jusqu'en Orient.

— Par la voie des airs ?

— Non, hélas ! Je pensais à une chèvre.

Avant qu'Hawkmoon n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le petit homme reprit :

— Je jouis d'une certaine influence dans les montagnes, car on m'y considère comme un phénomène. Je suis, voyez-vous, le rejeton d'un intrépide jeune homme aux goûts particuliers – une espèce de sorcier – et d'une Géante de la Montagne. Las ! je suis orphelin, à présent, car, au cours d'un hiver extrêmement rigoureux, ma mère a mangé mon père, pour être dévorée à son tour par mon oncle Barkyos, la terreur de la contrée, le plus grand et le plus farouche Géant de la Montagne. Depuis lors, je vis seul, n'ayant pour compagnie que les livres de mon pauvre père. Je suis un proscrit, rejeté à la fois par les hommes et par les Géants, et, si je n'étais pas si petit, oncle Barkyos m'aurait sans doute déjà croqué…

Malgré le côté tragique de ces révélations, le visage d'Oladahn avait une expression si comique qu'Hawkmoon fut bien obligé d'oublier sa rancœur. D'autre part, la chaleur du feu et l'abondante nourriture l'ayant rendu somnolent, le duc déclara :

— Assez, ami Oladahn. Ne pensons plus à l'irréparable et allons dormir. Demain matin, nous nous mettrons en quête d'une monture qui me permette de continuer ma route.

Le lendemain, ils s'éveillèrent à l'aube. Les braises rougeoyaient encore sous la carcasse du flamant. Un groupe d'hommes, vêtus de cuirasses et de peaux de bêtes, étaient en train de se repaître des restes du festin de la veille.

— Des brigands ! s'exclama Oladahn, se relevant d'un bond. J'aurais dû couvrir le feu…

— Où as-tu caché mon épée ? lui demanda Hawkmoon, à l'instant où deux des hommes, empestant la graisse rance, commençaient à marcher sur eux, tirant du fourreau leurs lames grossières.

Tandis qu'Hawkmoon, bien décidé à défendre chèrement sa vie, se mettait debout, Oladahn s'adressa aux intrus.

— Je te connais, Rekner, lança-t-il, pointant vers le plus grand des deux hommes un doigt accusateur. Et tu devrais savoir que je suis Oladahn, des Géants de la Montagne. Maintenant que tu t'es restauré, passe ton chemin. Sinon, ceux de ma race viendront et te tueront.

Rekner eut un sourire grimaçant et, visiblement peu impressionné, entreprit de se curer les dents d'un ongle sale.

— Je te connais aussi, géant nain, et je ne te crains pas, bien que je sache que les villageois des environs t'évitent. Mais les villageois n'ont pas le courage des brigands, hein ? Tais-toi, à présent, ou nous te ferons mourir lentement plutôt que de te tuer vite.

Oladahn frémit, mais ne détourna pas son regard. Le chef des brigands rit bruyamment et reprit :

— Eh bien, quels trésors caches-tu dans cette caverne ?

Le petit homme, comme terrorisé, se balançait d'un pied sur l'autre, fredonnant d'une étrange manière. Les yeux d'Hawkmoon allaient du brigand à Oladahn et le jeune homme

se demandait s'il lui serait possible de plonger dans la caverne pour tenter d'y récupérer son épée. Maintenant, la créature velue chantait d'une voix plus forte et le sourire de Rekner se figea. Lorsque Oladahn planta son regard dans celui du brigand, les pupilles de ce dernier devinrent vitreuses. Sans crier gare, le nouvel ami d'Hawkmoon leva une main et ordonna, d'une voix assurée :

— Dors, Rekner !

L'autre s'écroula sur le sol. Ses hommes, jurant et sacrant, se portèrent en avant, mais s'arrêtèrent lorsque la main d'Oladahn se leva de nouveau.

— Défiez-vous de mes pouvoirs, charognards, car Oladahn est fils de sorcier.

Les brigands hésitèrent, jetant des regards apeurés à leur chef inconscient. Hawkmoon, interloqué, contempla un moment la créature minuscule qui tenait en respect ces solides gaillards, puis se précipita dans la caverne pour s'emparer de son arme. Rapidement, il boucla autour de sa taille le ceinturon auquel pendaient le fourreau de son épée et la gaine de son poignard, puis retourna auprès de son compagnon.

— Allez chercher vos vivres, lui glissa le petit homme. Leurs montures sont attachées au bas de cette pente. Nous allons nous en emparer et nous enfuir, car Rekner peut s'éveiller à tout instant, et il sera fou de rage.

Hawkmoon s'exécuta et revint, portant ses fontes. Oladahn et lui entreprirent de descendre à reculons le flanc glissant et rocailleux de la montagne. Déjà le chef des brigands remuait. Il grogna et se redressa péniblement. Ses hommes l'aidèrent à se relever.

— Maintenant ! lança Oladahn.

Et les deux hommes se retournèrent pour se mettre à courir. Ils arrivèrent bientôt, à la grande surprise d'Hawkmoon, devant une demi-douzaine de chèvres aussi grosses que des poneys, équipées chacune d'une selle de peau de mouton. Oladahn enfourcha l'une des bêtes et tendit à son compagnon les rênes d'une seconde. Le duc de Köln hésita un instant, puis sourit et sauta en selle. Rekner et ses brigands s'étaient déjà lancés à leur

poursuite. Du plat de son épée, Hawkmoon frappa la croupe des autres chèvres, qui se dispersèrent.

— Suivez-moi ! cria Oladahn, poussant sa monture le long d'une étroite piste qui descendait vers la vallée.

Mais les hommes de Rekner étaient déjà sur Hawkmoon, et l'acier brillant de son épée rencontra le métal terne des leurs. Il perça la poitrine d'un premier homme, atteignit le second au flanc et frappa Rekner à la tête. Puis, talonnant sa bête, il se lança sur les traces de la créature velue. Hurlant et gesticulant, les brigands le regardèrent s'enfuir.

La chèvre avançait en bondissant, secouant son cavalier, mettant ses os à rude épreuve. Les cris des brigands étaient à présent à peine audibles. Oladahn se tourna vers Hawkmoon, le visage éclairé par un sourire de triomphe.

— Nous avons donc nos montures, seigneur Hawkmoon. Les choses ont été plus faciles que je ne l'espérais. C'est un bon présage ! Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à la route que vous devrez emprunter.

Hawkmoon ne put s'empêcher de sourire. La compagnie de ce petit homme lui plaisait de plus en plus.

Oladahn insista pour faire route avec lui pendant quelques jours. Ils traversèrent ainsi les montagnes et finirent par atteindre une vaste plaine jaune.

La créature au pelage roux tendit le bras vers l'horizon.

— C'est cette direction que vous devez prendre, dit-il.

— Je te remercie, lui répondit Hawkmoon, regardant à l'est. Je regrette que nous devions nous séparer.

— Aha ! s'exclama Oladahn, souriant largement. Je partage ce sentiment. Venez, nous allons ensemble traverser la plaine.

Sur ces mots, il fit avancer sa monture.

Hawkmoon éclata de rire, haussa les épaules et l'imita.

Chapitre II

La caravane d'Agonosvos

À peine avaient-ils atteint la plaine que la pluie se mit à tomber. Les chèvres, qui s'étaient avérées d'excellentes montures en terrain accidenté, ne progressaient plus qu'avec difficulté sur ce sol meuble. Pendant un mois, ils avancèrent, enroulés dans leurs capes, frissonnant de froid et d'humidité. La tête d'Hawkmoon le faisait souvent souffrir. Lorsque la douleur renaissait, il oubliait son prévenant compagnon, se prenait le front dans les mains et, le visage blême et les dents serrées, les yeux vides, s'enfermait dans le mutisme le plus complet. Il savait qu'au château Airain la force vitale du Joyau avait commencé à faire craquer les murs de sa prison, et il désespérait de revoir un jour Yisselda.

La pluie tombait, le vent soufflait, glacial. Devant lui, Hawkmoon distinguait l'étendue désolée et marécageuse, dont la monotonie n'était rompue que par quelques bouquets d'ajoncs et quelques arbres rabougris au tronc noir. Les nuages qui obscurcissaient le ciel l'empêchaient de s'orienter. La seule indication était fournie par les arbustes, qui, dans cette partie du monde, inclinaient presque invariablement leur tronc vers le sud. Il était surpris de trouver une telle contrée si loin à l'est, et il se demanda si son climat et sa végétation n'avaient pas été modifiés par des événements survenus au cours du Tragique Millénaire.

Hawkmoon rejeta en arrière ses cheveux trempés et toucha par mégarde le Joyau qu'il portait au front. Il frissonna, contempla un instant le pauvre visage de son compagnon, puis regarda de nouveau droit devant lui. Il aperçut au loin une ligne sombre, qui était peut-être l'orée d'une forêt. Si tel était le cas,

ils pourraient au moins s'abriter de la pluie. Les sabots aigus des chèvres s'enfonçaient dans la terre gorgée d'eau. Une sourde douleur réapparut dans le crâne du jeune duc, et il éprouva derechef une sensation pénible, l'impression qu'un animal lui rongeait le cerveau. Respirant avec peine, il se cacha le visage au creux du bras, tandis qu'Oladahn, compatissant, l'observait en silence.

Enfin, ils atteignirent la lisière de la forêt. Leur avance devint encore plus difficile, et ils durent contourner les mares d'eau noirâtre qui s'étaient formées partout. Les branches et les troncs des arbres semblaient difformes, tournés vers le sol plutôt que vers le ciel. Leur écorce était noire ou d'un brun très sombre et ils ne portaient aucun feuillage. Malgré cela, la forêt paraissait dense, presque impénétrable. À l'orée, un fossé empli d'eau, telle une douve, protégeait les arbres.

Les chèvres pataugèrent un instant dans l'eau bourbeuse, tandis que leurs cavaliers se baissaient pour passer sous les branches basses. Bien que le sol fût tout aussi spongieux qu'ailleurs, les arbres les protégeaient au moins de la pluie.

Cette nuit-là, ils firent halte en un endroit presque sec. Hawkmoon essaya d'aider son compagnon à préparer un feu, mais il dut bien vite s'asseoir, le dos contre un tronc, haletant, étreignant son front de ses mains tremblantes.

Le lendemain matin, ils reprirent leur marche, coupant à travers la forêt. Oladahn menait la monture d'Hawkmoon, car le duc de Köln était incapable à présent de se tenir autrement qu'affalé sur l'encolure de sa bête. Vers la fin de la matinée, ils perçurent des voix humaines et se dirigèrent vers l'endroit d'où elles semblaient provenir.

C'était une sorte de caravane, qui progressait péniblement dans la boue, se frayant un chemin entre les arbres. Une quinzaine de chariots, dont les bâches de soie rouges, jaunes, bleues et vertes ruisselaient de pluie. Des bœufs et des mules les tiraient, muscles bandés par l'effort, leurs sabots dérapant sur le sol spongieux, tandis que les conducteurs les excitaient de la voix, du fouet et de la badine. À l'arrière des chariots, des hommes arc-boutés poussaient de toutes leurs forces, pendant

que d'autres pesaient sur les roues pour les aider à tourner. Malgré tout cela, la caravane avançait à peine.

Plus que les véhicules, ce furent leurs occupants qui stupéfièrent les deux voyageurs. À travers la brume qui obscurcissait sa vue, Hawkmoon les discerna et resta interloqué.

Tous, sans exception, étaient difformes. Nains, géants, obèses, créatures couvertes de poils (un peu semblables à Oladahn, à cette exception près que leurs fourrures étaient moins plaisantes à contempler que la sienne). D'autres, en revanche, blêmes et maladifs, étaient totalement dépourvus de système pileux. Il y avait un homme à trois bras, un manchot, deux êtres aux pieds fourchus, des enfants barbus, des hermaphrodites, des créatures à la peau ocellée comme celle des serpents. Certains avaient des queues, des membres déformés, des corps contrefaits, des visages où manquaient les yeux, le nez ou la bouche. Les uns étaient bossus, d'autres dépourvus de cou, d'autres enfin dotés de membres atrophiés. Il y avait même un homme aux cheveux violets, dont le front s'ornait d'une corne. Ils n'avaient qu'une chose en commun : leur regard. Une expression de désespoir intense se lisait dans leurs yeux, tandis qu'ils s'affairaient pour faire avancer de quelques pieds leur étrange caravane.

On aurait dit des damnés cherchant à s'échapper de l'enfer.

À l'odeur d'humus et d'écorce moisie étaient venues s'ajouter des senteurs plus difficiles à identifier. Un mélange de sueur, la sueur des hommes et des bêtes, et de parfums lourds – des épices, peut-être. Oladahn frissonna. Hawkmoon, lui, s'était redressé sur sa selle et humait l'air comme un loup aux aguets. Soucieux, il jeta un bref regard à son compagnon. Les créatures difformes ne semblaient pas avoir remarqué les nouveaux venus et continuaient à œuvrer en silence. Seul résonnait le bruit des essieux qui craquaient, auquel faisait écho, parfois, la plainte d'une bête ou l'appel d'un conducteur.

Oladahn poussa sa monture, comme s'il avait voulu dépasser la caravane, mais Hawkmoon ne suivit pas son exemple. Pensif, il contemplait l'étrange procession.

— Venez, supplia le petit homme. Cet endroit est dangereux, seigneur Hawkmoon.

— Il faut que nous sachions où nous sommes, murmura Dorian. Il faut que nous connaissions la distance qui nous reste encore à parcourir. D'autre part, nos vivres sont presque épuisés…

— Nous pourrions chasser, dans la forêt.

Hawkmoon secoua négativement la tête.

— Inutile. Je crois savoir à qui appartient cette caravane.

— Ah ?

— Un homme dont j'ai entendu parler, mais que je n'ai jamais rencontré. Un homme de mon pays, de ma race, même. Il a quitté Köln voici près de neuf siècles.

— Neuf siècles ! Mais c'est impossible !

— Absolument pas. Agonosvos est immortel, ou presque. Si c'est à lui que nous avons affaire, sans doute pourra-t-il nous aider. Je suis toujours son suzerain…

— Pensez-vous que sa loyauté à Köln aura résisté à neuf siècles d'exil ?

— Nous allons voir.

Hawkmoon fit avancer sa chèvre et remonta la caravane, pour rattraper un chariot plus spacieux que les autres, à la bâche de soie dorée, dont les montants sculptés étaient peints de couleurs vives. Plus méfiant que son ami, Oladahn restait en arrière. À l'avant du chariot, assis suffisamment en retrait pour éviter de se faire tremper par la pluie, se tenait un homme, blotti dans une somptueuse cape de fourrure d'ours et dont le visage était dissimulé par un heaume de métal noir à la visière baissée.

— Seigneur Agonosvos, dit Hawkmoon, je suis le duc von Köln, dernier prince de cette lignée millénaire.

Une voix basse lui répondit :

— Ah ! un Hawkmoon ! Seriez-vous en exil, vous aussi ? La Granbretanne a pris Köln, à ce qu'il paraît.

— En effet…

— Ainsi, nous sommes tous deux des proscrits. Moi, chassé par votre ancêtre, et vous par les conquérants.

— Quoi qu'il en soit, je suis toujours votre suzerain, lança Hawkmoon, fixant l'homme avec intensité.

— Mon suzerain ? Je n'ai plus de maître, depuis le jour où le duc Dietrich m'a forcé à quitter ma patrie.

— Vous savez fort bien qu'il n'en est pas ainsi. Les hommes de Köln n'échappent jamais à l'autorité de leur prince.

— Jamais ? (Agonosvos riait.) Jamais ?

Hawkmoon s'apprêtait à s'éloigner, mais son interlocuteur leva une main blanche aux doigts décharnés pour le retenir.

— Restez. Je vous ai offensé, et je vous dois réparation. De quelle manière puis-je vous aider ?

— Me reconnaissez-vous comme votre seigneur ?

— Je reconnais en vous un homme épuisé. Je vais faire arrêter ma caravane et vous serez mon hôte. Quant à votre serviteur…

— Ce n'est pas mon serviteur. C'est mon ami Oladahn, des Montagnes Bulgares.

— Votre ami ? Mais il n'est pas de votre race ! Enfin, qu'il se joigne à nous !

Agonosvos se pencha hors de son véhicule et, d'une voix languide, ordonna à ses hommes de cesser le travail. Aussitôt, les monstres s'immobilisèrent, bras ballants, tête basse, mais le désespoir ne quitta pas leurs yeux.

— Que pensez-vous de ma collection ? demanda Agonosvos aux deux voyageurs, lorsque ceux-ci eurent pénétré dans sa voiture. Naguère, le spectacle de ces difformités m'amusait, mais maintenant il m'ennuie, et c'est pourquoi je fais travailler ces monstres. Il faut bien qu'ils servent à quelque chose. Je possède un exemplaire de chaque variété existante. (Il regarda Oladahn.) Il y a même un de vos semblables, résultat d'un croisement que j'ai pratiqué moi-même.

Sur son siège, le petit homme remua, mal à l'aise. À l'intérieur du chariot régnait une chaleur anormale, et pourtant aucun poêle, aucun dispositif de chauffage ne semblait y être installé. Leur hôte leur offrit du vin, qu'il versa d'une calebasse bleue. Le liquide était de la même couleur. Agonosvos avait gardé son casque noir et seuls ses yeux sardoniques apparaissaient derrière la visière. Ils dévisageaient Hawkmoon avec une attention particulière.

Le duc faisait des efforts inouïs pour dissimuler sa souffrance, mais il était clair qu'Agonosvos avait déjà compris dans quel pitoyable état se trouvait le jeune homme.

— Ceci vous redonnera des forces, dit-il en lui tendant un gobelet doré.

Le vin bleu, en effet, réconforta Hawkmoon, et bientôt sa douleur s'estompa. Lorsque son hôte lui demanda la raison de sa présence dans cette contrée, il lui raconta la majeure partie de son histoire.

— Ainsi, déclara son interlocuteur lorsque Dorian eut achevé son récit, vous avez besoin de mon aide ? Au nom du passé, n'est-ce pas ? Je vais réfléchir. En attendant, un chariot sera mis à votre disposition et vous pourrez y prendre quelque repos. Nous poursuivrons cette discussion demain matin.

Hawkmoon et Oladahn ne s'endormirent pas immédiatement. Allongés sur les fourrures et les soieries qu'Agonosvos leur avait prêtées, ils échangèrent quelques propos sur leur hôte mystérieux.

— Il me fait penser à ces seigneurs du Ténébreux Empire que vous m'avez décrits, dit Oladahn. Je crois qu'il nous veut du mal. Peut-être désire-t-il se venger sur vous de ce que lui ont fait vos ancêtres… Ou peut-être a-t-il l'intention de m'ajouter à sa collection.

Il frissonna.

— Oui, dit Hawkmoon, songeur. Mais il serait peu prudent de nous en faire un ennemi. Il peut nous servir. Dormons, la nuit nous portera conseil.

— Dormons, certes, mais d'un œil seulement, répliqua Oladahn.

Négligeant cet avis, Hawkmoon dormit d'un sommeil lourd et profond. Lorsqu'il se réveilla, ce fut pour constater que de minces lanières de cuir l'entravaient. Il se débattit un moment, avant d'apercevoir l'homme au masque noir qui l'observait en riant doucement.

— Vous me connaissiez, dernier des Hawkmoon, mais pas assez, cependant. Pas assez, par exemple, pour savoir que j'ai passé bien des années à Londra, enseignant mon savoir secret

aux seigneurs du Ténébreux Empire. Lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, le baron Meliadus m'a parlé de vous. En échange de votre personne, il me donnera tout ce que je lui demanderai.

— Où est mon compagnon ?

— La créature velue ? Entendant nos pas, elle s'est enfuie dans la nuit. Ces monstres font de bien piètres amis.

— Vous avez donc l'intention de me livrer au baron Meliadus ?

— Je vois que vous m'avez compris. Nous allons abandonner cette caravane à son triste sort. Nous utiliserons des montures plus rapides, que je réservais pour une semblable occasion. J'ai déjà envoyé un message au baron, pour l'avertir de votre capture.

Sur l'ordre d'Agonosvos, deux nains aux longs bras musculeux se saisirent d'Hawkmoon et le transportèrent hors du chariot, dans la lumière grise du petit matin.

À travers le rideau de pluie, Dorian distingua deux superbes chevaux dont la robe luisante était d'un bleu profond. L'intelligence brillait dans leur regard et ils avaient des membres puissants.

— Je les ai élevés moi-même, expliqua Agonosvos. Cette fois, je ne cherchais pas la difformité, mais la vélocité. Nous serons bientôt à Londra, vous et moi.

On jeta Hawkmoon en travers de la selle de l'une des deux montures et on l'attacha aux étriers.

Agonosvos enfourcha le second animal, prit les rênes du premier dans sa main gantée et se mit en route. Tout d'abord, Hawkmoon fut effrayé par la vitesse de la course de l'animal qui le portait. Ses mouvements avaient une fluidité extraordinaire et il égalait presque en célérité le flamant qui était tombé sous les traits d'Oladahn. Mais, alors que l'oiseau écarlate l'avait conduit vers son salut, le cheval bleu le rapprochait de sa perte. Désespéré, le duc songea qu'il ne reverrait jamais Yisselda.

Ils galopèrent longtemps entre les arbres rabougris de l'étrange forêt. Le visage de Dorian était à présent couvert de boue et il devait, pour voir autre chose que le sol spongieux, tordre le cou et plisser les yeux.

Plus tard, il entendit Agonosvos pousser un hurlement :

— Écarte-toi ! Écarte-toi !

Hawkmoon essaya de comprendre ce qui se passait, mais tout son champ visuel était occupé par la croupe du coursier de tête et par la cape de son cavalier. Il lui sembla percevoir une seconde voix, mais il ne parvint pas à distinguer ce qu'elle disait.

— Aaah ! Puisse Kaldreen te dévorer les yeux !

Comme un homme ivre, Agonosvos oscillait sur sa selle. Les deux chevaux ralentirent l'allure, puis s'arrêtèrent, et le cavalier, après s'être effondré sur l'encolure de sa bête, glissa lentement sur le côté et s'écroula dans la boue. Lorsqu'il se retourna, pour tenter de se relever, Hawkmoon découvrit qu'une flèche était fichée dans son flanc. Impuissant, le jeune homme se demanda quel nouveau danger le guettait. Allait-il trouver la mort au cœur de cette forêt lugubre, plutôt que sous les coups des sbires du roi Huon ?

Une minuscule silhouette apparut, qui enjamba le corps agité de soubresauts d'Agonosvos, pour venir trancher les liens de Dorian. Ce dernier se laissa tomber au sol et s'employa à masser ses membres engourdis. Un large sourire éclairait le visage velu d'Oladahn.

— Votre épée se trouve dans les bagages du sorcier, déclara-t-il.

Hawkmoon grimaça de plaisir.

— J'avais peur que tu ne sois retourné te cacher dans tes montagnes !

Le petit homme ouvrit la bouche pour répliquer, mais son compagnon lança un cri d'alarme :

— Agonosvos !

Le sorcier, une main plaquée sur sa blessure, se dirigeait en chancelant vers la petite créature rousse. Oubliant sa propre douleur, Hawkmoon se rua vers le cheval de son ennemi, ouvrit les fontes et, avec frénésie, chercha son épée. Lorsqu'il revint, l'arme haute, les deux hommes avaient déjà roulé à terre et se battaient dans la boue.

De peur de blesser son ami, Hawkmoon se garda d'utiliser sa lame. Il se pencha, saisit Agonosvos par l'épaule et le força à se relever. Un grognement haineux sortit de sous le heaume, et

le sorcier tira son épée. Dorian, qui tenait à peine sur ses jambes, eut du mal à parer le premier coup. Sans attendre, l'autre frappa de nouveau.

Le jeune homme esquiva et, visant le casque noir, voulut porter un coup à son adversaire. La lame manqua son but et n'eut que le temps de revenir protéger son maître. Profitant d'une hésitation d'Agonosvos, le duc frappa d'estoc, enfonçant son épée dans le ventre du sorcier. L'homme poussa un hurlement et recula en chancelant, les jambes curieusement raides, étreignant de ses deux mains le fer qui saillait de son abdomen. Il écarta ensuite les bras, essaya de parler, puis s'écroula dans l'eau bourbeuse d'une mare.

Haletant, Hawkmoon s'appuya au tronc d'un arbre. Il tremblait de tous ses membres.

Oladahn se releva, rendu méconnaissable par la boue. Le carquois qui pendait à sa ceinture avait été arraché au cours de la lutte. Il se baissa pour le ramasser, puis examina attentivement les flèches qu'il contenait.

— Certaines sont inutilisables, mais je m'en procurerai de nouvelles, déclara-t-il.

— Où les as-tu trouvées ?

— La nuit dernière, j'ai décidé de procéder à une inspection de la caravane d'Agonosvos. Dans un chariot, il y avait cet arc et ces flèches, et j'ai pensé qu'ils pourraient se révéler utiles. Comme je m'en retournais, j'ai vu le sorcier se glisser dans notre véhicule. C'est pourquoi je suis resté caché et qu'au matin je vous ai suivis.

— Mais comment as-tu fait ? Ces chevaux bleus sont incroyablement rapides.

— Je me suis assuré le concours d'un allié encore plus véloce, expliqua le petit homme avec un sourire malicieux. Voici Vlespeen. Il hait Agonosvos et il a accepté de m'aider.

Une créature grotesque aux jambes extraordinairement longues surmontées d'un torse de taille normale se dirigeait vers eux.

Vlespeen regarda le cadavre, puis Hawkmoon.

— Vous l'avez tué, c'est bien.

Oladahn fouillait les bagages du sorcier. Il brandit un rouleau de parchemin en s'écriant joyeusement :

— Il y a une carte ! Et suffisamment de provisions pour que nous puissions atteindre la côte sans problèmes. (Il déroula le parchemin.) Regardez.

Ensemble, ils se penchèrent sur le document. Avec satisfaction, Hawkmoon constata qu'ils se trouvaient à moins d'une centaine de milles de la mer Mermienne. Vlespeen s'éloigna en direction du cadavre d'Agonosvos, sans doute pour se délecter du spectacle de son maître mort. Il se passa quelques instants, puis ils l'entendirent hurler sur un mode aigu. Se retournant, ils virent que le cadavre s'était relevé et que, brandissant l'épée qui l'avait occis, il marchait sur le monstre aux longues jambes. La lame s'enfonça dans l'estomac de Vlespeen, qui chancela et, désarticulé, tomba face contre terre. Hawkmoon était horrifié. Le heaume laissa passer un ricanement sinistre.

— Imbéciles ! Je vis depuis neuf cents ans, et c'est plus qu'il n'en faut pour apprendre à déjouer toutes les ruses de la mort.

Sans réfléchir, Hawkmoon se jeta sur le sorcier. S'il ne parvenait pas à le détruire, c'en était fait de lui. Ils luttèrent sur le bord de la mare, tandis qu'Oladahn dansait autour d'eux. Enfin le petit homme agrippa le heaume d'Agonosvos et le lui arracha. L'autre poussa un cri rauque, et Hawkmoon sentit une nausée lui monter à la gorge. La tête décharnée était celle d'un homme mort depuis des siècles, celle d'un cadavre sur lequel les vers avaient eu le temps de festoyer. Abritant derrière ses mains son horrible visage, Agonosvos recula.

Dorian ramassa son épée. À l'instant où il s'apprêtait à enfourcher le cheval bleu, il entendit une voix, venue des bois, résonner dans son dos.

— Je n'oublierai jamais cela, Dorian Hawkmoon. Le jour où tu tomberas dans les griffes du baron Meliadus, je serai là pour assister à ton supplice !

Le jeune homme frissonna et lança sa monture, prenant au sud, en direction de la mer Mermienne.

Deux jours plus tard ils galopaient sous un ciel bleu dans lequel brillait le soleil, et devant eux, face à la mer, se dressait une ville où ils pourraient embarquer pour la Turkia.

Chapitre III

Le Guerrier d'Or et de Jais

Le lourd navire marchand fendait les eaux calmes de l'océan et le vent s'engouffrait dans sa voile latine, déployée comme l'aile d'un oiseau. Le capitaine, coiffé d'un chapeau à aigrette, vêtu d'une veste brodée, sa culotte bouffante retenue aux chevilles par des bracelets d'or, se tenait à la poupe, en compagnie d'Hawkmoon et d'Oladahn. Le marin désigna du pouce les deux grands chevaux bleus parqués dans l'entrepont.

— Belles bêtes, messeigneurs. Je n'en ai jamais vu de semblables dans ces contrées. (Il caressa sa barbe pointue.) Les vendriez-vous ? Je possède en partie ce navire, et je pourrais vous proposer un bon prix.

Hawkmoon secoua la tête.

— Pour moi, ces chevaux sont plus précieux que toutes les richesses du monde.

— Je vous comprends, répondit le capitaine, se méprenant sur le sens des paroles du jeune homme.

Dans son nid-de-pie, la vigie poussa un cri et gesticula, désignant un point à l'ouest.

Hawkmoon tourna son regard dans cette direction et vit trois voiles minuscules se profiler à l'horizon. Le capitaine leva sa lorgnette.

— Par Rakar ! Ce sont des vaisseaux du Ténébreux Empire !

Il tendit l'instrument à Dorian, qui put ainsi distinguer les voiles noires frappées du requin rouge, caractéristiques de la flotte de guerre de l'empire.

— En ont-ils après nous ? s'enquit Hawkmoon.

— Ils en ont après tous ceux qui ne sont pas de leur race, répondit le capitaine, soucieux. Notre seul espoir est qu'ils ne

nous aient pas vus. Les mers sont infestées de ces navires. Il y a un an…

Il s'arrêta, le temps de lancer des ordres à ses hommes. Toute sa toile dehors, le vaisseau bondit en avant.

— Il y a un an, ils étaient encore peu nombreux et ils se bornaient, la plupart du temps, à commercer paisiblement. Maintenant, ils font la loi sur l'eau. Leurs armées sont présentes en Turkia, en Perse, en Syrie, partout, et sèment le désordre, encouragent les luttes fratricides. Donnez-leur deux ans, et ils soumettront l'Orient, comme ils l'ont fait pour l'Occident.

Bientôt les sinistres voiles noires disparurent derrière l'horizon et le capitaine poussa un soupir de soulagement.

— Je ne serai parfaitement rassuré, avoua-t-il, que lorsque nous aurons atteint le port.

Au crépuscule, la rade était en vue. Ils durent mouiller au large et attendre le lever du jour, pour profiter de la marée et rentrer dans le port.

Peu de temps après, les trois navires granbretons franchirent le môle à leur tour, et Hawkmoon et son compagnon estimèrent prudent de se procurer sans tarder les vivres nécessaires et de se remettre en route.

Une semaine plus tard, les coursiers bleus les avaient menés au-delà d'Ankara. Ils traversaient à présent une contrée vallonnée dont le soleil ardent avait bruni les paysages. À plusieurs reprises, ils avaient aperçu des troupes, mais étaient toujours parvenus à les éviter. Il s'agissait de soldats autochtones, souvent encadrés par des guerriers masqués du Ténébreux Empire. Cette découverte inquiéta Hawkmoon, qui ne s'était pas attendu à voir la Granbretanne étendre aussi loin son influence. Ils assistèrent même à une bataille, qui s'acheva, bien entendu, par la victoire des forces granbretonnes et le massacre de leurs ennemis.

Ce spectacle incita Hawkmoon à forcer l'allure.

Un mois passa. Un jour où les deux voyageurs longeaient au trot la rive d'un grand lac, ils furent surpris par une vingtaine de guerriers qui apparurent au sommet d'une colline et fondirent

sur eux. Le soleil faisait briller leurs masques – les masques de l'ordre du Loup.

— Ce sont les deux hommes que recherche notre maître ! s'écria l'un des cavaliers de tête. Une forte récompense attend celui qui prendra vivant le plus grand des deux !

— J'ai grand-peur, seigneur Dorian, que notre dernière heure vienne de sonner, déclara calmement Oladahn.

— Faisons-nous tuer, alors, répliqua Hawkmoon en tirant son épée.

Si leurs chevaux n'avaient pas été épuisés, ils auraient facilement distancé les Granbretons. Mais le duc savait qu'il ne servirait à rien de fuir.

Les loups, à présent, les entouraient. Hawkmoon souhaitait tuer, alors que ses assaillants voulaient le prendre vivant ; peut-être était-ce là son seul avantage. Du pommeau de son arme, il écrasa un masque ; du tranchant, il ouvrit un bras ; de la pointe, il perfora un ventre et, du plat, il fit choir de son cheval l'un de ses adversaires. On se battait maintenant dans l'eau, près de la rive. Les sabots des bêtes faisaient jaillir des gerbes d'écume. Hawkmoon constata que son compagnon se défendait vaillamment ; mais, soudain, le petit homme poussa un cri et roula à terre. Il était désormais impossible au duc de l'apercevoir, car il disparaissait sous le nombre de ses assaillants. Dorian poussa un juron et se remit à tuer.

Mais les ennemis se pressaient autour de lui, et il avait à peine la place de manier son épée. Il comprit, la mort dans l'âme, qu'ils allaient le capturer. Il se reprit et frappa de plus belle, les oreilles emplies du fracas des armes, les narines pleines de l'odeur du sang.

Soudain la meute sembla relâcher sa pression et, à travers une forêt d'épées, le jeune duc constata qu'un nouvel allié l'avait rejoint. Il avait déjà vu cet homme, mais seulement dans des rêves ou dans des hallucinations. C'était l'apparition de l'auberge, le fantôme du château Airain. C'était le guerrier à l'armure d'or et de jais. Un heaume dissimulait entièrement son visage. Il brandissait un sabre long de six pieds et montait un destrier blanc aussi puissant que le cheval bleu d'Hawkmoon. Chacun de ses coups apportait la mort. Bientôt les Granbretons

encore en selle furent rares. Les survivants prirent la fuite, galopant dans l'eau du lac, abandonnant derrière eux leurs blessés et leurs morts.

Hawkmoon vit l'un des loups se relever, imité bien vite par Oladahn. Le petit homme tenait encore son arme, et se défendait contre le Granbreton avec l'énergie du désespoir. Dorian fondit sur l'adversaire de son compagnon et, d'un seul coup d'épée, lui trancha la tête. Le soldat, décapité, tomba en avant, son sang se mêlant à celui de ses frères d'armes, dans les eaux rougies du lac.

Hawkmoon fit tourner son cheval et se dirigea au trot vers le guerrier d'or et de jais qui le regardait, silencieux.

— Je vous remercie, monseigneur, déclara Dorian. Vous m'avez suivi longtemps.

Il remit son épée au fourreau.

— Plus longtemps que vous ne croyez, Dorian Hawkmoon, répondit le guerrier, d'une voix profonde et mélodieuse. Vous faites route vers Hamadan ?

— Oui. Je suis à la recherche du sorcier Malagigi.

— Bien. Nous chevaucherons donc un moment ensemble. Vous n'êtes plus très loin de votre but, à présent.

— Qui êtes-vous ? s'enquit le duc. À qui dois-je adresser mes remerciements ?

— Je suis le Guerrier d'Or et de Jais. Ne me remerciez pas de vous avoir sauvé la vie. Vous ignorez encore quelles raisons m'ont poussé à le faire. Venez.

Et, suivant le guerrier, ils quittèrent le lac.

Un peu plus tard, alors qu'ils avaient fait halte pour se restaurer, Hawkmoon demanda à l'étranger :

— Connaissez-vous Malagigi ? Pensez-vous qu'il accepte de m'aider ?

— Je le connais, répliqua le Guerrier d'Or et de Jais. Il est possible qu'il vous aide. Mais sachez ceci. Hamadan est en proie à la guerre civile. Nahak, le frère de la reine Frawbra, a tramé contre elle un complot. Nombreux parmi les conjurés sont ceux qui portent le même masque que les soldats que nous avons défaits près du lac.

Chapitre IV

Malagigi

Une semaine après ces événements, ils contemplaient la cité d'Hamadan, ville blanche inondée de soleil, avec ses tours, ses dômes, ses minarets, ornés d'or, d'argent et de nacre.

— Je dois vous quitter, à présent, déclara l'énigmatique guerrier en arrêtant sa monture. À bientôt, Dorian Hawkmoon. Nul doute que nous nous reverrons.

Et il s'éloigna au galop.

Le duc le regarda disparaître dans les collines, puis, suivi d'Oladahn, il prit le chemin de la ville.

Comme ils approchaient des portes, un grand tumulte se fit derrière les remparts. C'était l'écho d'un combat, les grognements des hommes et les cris des bêtes, les plaintes des blessés et le fracas des armes. Un groupe de cavaliers en fuite les croisa, et Hawkmoon entendit l'un des hommes s'exclamer :

— Tout est perdu ! C'est Nahak qui triomphe !

Derrière eux apparut un énorme char de guerre, fait de bronze, tiré par quatre chevaux noirs et conduit par une femme aux cheveux de jais, qui portait une cuirasse bleue. Elle criait, exhortant ses hommes à reprendre le combat. Elle était jeune, très belle, et ses grands yeux sombres flamboyaient de rage et de dépit. Dans sa main droite elle tenait un cimeterre, qu'elle brandissait haut au-dessus de sa tête.

En apercevant les deux voyageurs, qui observaient la scène, médusés, elle arrêta son attelage.

— Qui êtes-vous ? Des mercenaires du Ténébreux Empire, sans doute ?

— Non, répondit Hawkmoon. Je suis un ennemi des Granbretons. Que se passe-t-il ?

— Une insurrection. Mon frère Nahak et ses alliés ont réussi à nous surprendre en empruntant les souterrains secrets. Si vous êtes l'ennemi de la Granbretanne, prenez la fuite sans tarder ! Ils ont des bêtes de guerre capables de…

Sans achever sa phrase, elle lança son char et repartit à la poursuite des fuyards.

— Peut-être serait-il plus prudent de regagner les collines, murmura Oladahn.

Hawkmoon secoua négativement la tête.

— Je dois trouver Malagigi. Il est quelque part dans cette ville, et le temps nous est compté.

Ils se frayèrent un chemin jusqu'aux portes de la cité. Dans les rues, on se battait encore, et les casques pointus des soldats indigènes se mêlaient aux masques des loups du Ténébreux Empire. Hawkmoon et Oladahn se jetèrent dans une rue latérale, où les combats étaient plus sporadiques, et finirent par arriver sur une place. De l'autre côté de l'esplanade, ils virent d'énormes bêtes ailées, semblables à des chauves-souris, à ceci près qu'elles possédaient de longs bras et des griffes acérées, occupées à mettre en pièces les soldats vaincus et à se repaître des cadavres.

Soudain l'une des chauves-souris tourna la tête et les aperçut. Hawkmoon cria à Oladahn de le suivre et enfila une ruelle tortueuse. Mais la bête monstrueuse s'était déjà lancée à leur poursuite, mi-courant, mi-volant, laissant échapper un sifflement écœurant et dégageant une puanteur immonde. Elle se faufilait entre les maisons, tandis que les deux hommes fuyaient à bride abattue. Alors, venant à leur rencontre, s'avancèrent six cavaliers, portant les masques de l'ordre du Loup. Hawkmoon tira son épée du fourreau et chargea. Il n'y avait rien d'autre à tenter.

Il parvint à faire basculer le premier homme de sa selle ; une lame s'abattit sur son épaule et il sentit dans sa chair la morsure de l'acier, mais, malgré la douleur, il continua à frapper. Le monstre ailé poussa un cri et les Granbretons, pris de panique, firent reculer leurs chevaux.

Passant au milieu d'eux, Hawkmoon et Oladahn reprirent leur course et arrivèrent sur une place plus vaste que la

précédente. Le sol pavé était jonché de cadavres. Un silence absolu pesait sur cet endroit. Puis Hawkmoon vit un homme vêtu de jaune sortir de l'ombre d'une porte et se pencher sur un mort, pour lui voler sa bourse et son poignard serti de joyaux. En apercevant Dorian, le voleur, terrifié, essaya de s'enfuir, mais Oladahn lui barrait le chemin. Le duc de Köln pressa la pointe de son épée contre la joue du détrousseur de cadavres.

— Où se trouve la maison de Malagigi ?

L'homme pointa un doigt tremblant et croassa :

— C'est par là, maître. Elle est surmontée d'un dôme et son toit d'argent porte les signes du zodiaque. Par là. Ne me tuez pas, je…

Il poussa un profond soupir de soulagement lorsque Hawkmoon fit volter son grand cheval bleu et s'éloigna dans la direction qu'il venait de lui indiquer.

Ils s'arrêtèrent bientôt devant la demeure de Malagigi. Du pommeau de son épée, le duc frappa le portail. Sa tête recommençait à le faire souffrir, et il comprit que le comte Airain ne pourrait plus retenir très longtemps la force vitale du Joyau Noir. Sans doute eût-il été judicieux d'aborder le sorcier de façon plus courtoise, mais les Granbretons quadrillaient les rues de la ville, et l'heure n'était plus aux ronds de jambe.

Enfin, le battant s'ouvrit, et quatre Noirs gigantesques, armés de piques et vêtus de robes pourpres, apparurent. Derrière eux, Hawkmoon remarqua une cour. Il essaya de pénétrer dans la maison, mais les lances se braquèrent immédiatement sur lui.

— Que veux-tu à Malagigi, notre maître ? demanda l'un des gardes.

— Je viens réclamer son aide. Je suis en grand danger.

Une silhouette apparut sur les marches qui menaient à la maison. L'homme portait une simple toge blanche, ses cheveux gris lui tombaient sur les épaules. Son visage était glabre, sillonné de rides, mais sa peau n'était pas celle d'un vieillard.

— Pourquoi Malagigi devrait-il vous aider ? lança le nouveau venu. Vous venez de l'Occident, à ce que je vois. Ceux de l'Occident ont apporté la guerre et le malheur à Hamadan. Allez-vous-en !

— Seriez-vous le seigneur Malagigi ? commença Hawkmoon. Bien qu'Occidental, j'ai eu moi-même à souffrir de ceux dont vous parlez. Aidez-moi et je pourrai, à mon tour, vous aider à les chasser. Je vous en conjure…

— Allez-vous-en ! Je ne veux pas être mêlé à vos querelles intestines.

Les gardes les forcèrent à reculer, et le portail se referma devant eux.

D'un poing rageur, Hawkmoon se remit à frapper le battant de bois, mais Oladahn lui agrippa le bras et le força à se retourner. Six cavaliers granbretons arrivaient vers eux, conduits par un masque de loup que Dorian reconnut aussitôt.

C'était celui du baron Meliadus.

— Ton heure a sonné, Hawkmoon ! hurla triomphalement Meliadus, tirant son épée et chargeant.

Malgré la haine farouche qui l'animait, le duc comprit qu'il serait inutile d'engager le combat. Il fallait fuir. Suivi d'Oladahn, il partit au galop, et bientôt leurs puissantes montures eurent distancé celles des Granbretons.

Agonosvos, ou son messager, était certainement parvenu à prévenir Meliadus et le baron avait dû trouver judicieux de se rendre en personne à Hamadan, pour aider ses hommes à enlever la place et pour mettre fin aux jours de son plus mortel ennemi.

Ils avaient semé leurs poursuivants.

— Nous devons quitter la ville, dit Hawkmoon à Oladahn. C'est notre seule chance. Peut-être pourrons-nous revenir ultérieurement et tenter de convaincre Malagigi.

Avec un bruissement d'ailes, l'une des gigantesques chauves-souris vint se poser devant les deux hommes et commença à avancer, toutes griffes dehors. Une porte se découpait derrière la créature. La porte de la liberté !

Le refus du sorcier avait à ce point désespéré Hawkmoon que le jeune homme se jeta sur la bête de guerre, frappant à l'aveuglette pour lacérer les chairs immondes et pour trancher la tête cruelle. La créature siffla et, jetant ses serres en avant, saisit Hawkmoon par son épaule blessée. L'épée du jeune homme montait et descendait mécaniquement, tandis qu'il

tailladait le bras décharné de la chauve-souris. Un sang noir gicla. Le bec denté claqua dans le vide, se rapprochant dangereusement du visage de Dorian. Son cheval se cabra et le duc put enfoncer son fer dans l'œil globuleux du monstre, qui poussa un long hurlement. Un liquide jaunâtre coula de la blessure.

Hawkmoon frappa de nouveau. La chose vacilla et commença à tomber sur lui. Il eut à peine le temps de faire reculer sa monture. La chauve-souris géante s'effondra sur le sol avec un bruit sourd. Sans attendre davantage, le jeune homme franchit la porte et prit la direction des collines.

Dans son dos, il entendit Oladahn crier d'une voix ravie :

— Vous l'avez tuée, seigneur Dorian ! Les héros des chansons de geste n'auraient pas fait mieux !

Puis, fier et joyeux, le petit homme éclata de rire.

Ils atteignirent rapidement les collines, où ils retrouvèrent les soldats qui avaient survécu au massacre d'Hamadan. Ils ralentirent l'allure et, au creux d'un vallon, découvrirent le char de bronze que la reine à l'armure bleue avait arrêté un instant près d'eux, quelques heures auparavant. La femme aux cheveux noirs passait entre les soldats épuisés, qui s'étaient affalés dans l'herbe. Une autre silhouette se tenait auprès du char.

C'était le Guerrier d'Or et de Jais, et on eût dit qu'il attendait Hawkmoon.

En arrivant près de lui, le duc mit pied à terre. La femme s'approcha et, s'adossant à son véhicule de bronze, contempla Dorian, les yeux toujours brillants de rage.

La voix profonde du Guerrier d'Or et de Jais s'éleva :

— Ainsi, Malagigi vous refuse son aide ?

Hawkmoon acquiesça, tout en adressant à la reine un regard dépourvu de curiosité. La déception subsistait en lui, mais, lentement, elle était remplacée par le détachement et le fatalisme.

— Je suis perdu, déclara-t-il. Mais j'aurai tout de même la satisfaction d'occire Meliadus.

— Nous partageons cette ambition, répondit la guerrière aux cheveux noirs. Je suis la reine Frawbra. Mon frère Nahak, ce traître, convoite le trône et veut s'en emparer, avec l'aide de

votre Meliadus et de ses sbires. Peut-être a-t-il déjà pris ma place, je n'en sais rien encore. Quoi qu'il en soit, nos troupes sont inférieures en nombre et nous aurons le plus grand mal à reprendre la ville.

Pensif, Hawkmoon l'observa un instant en silence.

— Croyez-vous pouvoir y parvenir ?

— J'essaierai de toute façon, n'y aurait-il aucun espoir de succès.

Elle hésita, avant de reprendre :

— Mais j'ignore si mes guerriers accepteront de me suivre.

À ce moment, trois cavaliers arrivèrent à bride abattue.

— Venez-vous d'Hamadan ? leur demanda la reine.

— Oui, répondit l'un d'entre eux. Ils ont commencé à piller. On n'a jamais vu conquérants plus cruels que ces masques venus de l'Occident. Leur chef s'est même introduit dans la maison de Malagigi et l'a fait prisonnier !

— Comment ! s'exclama Hawkmoon. Le sorcier est entre les mains de Meliadus ? Alors, il ne me reste aucun espoir.

— Erreur, intervint le Guerrier d'Or et de Jais. L'espoir subsiste, tant que Meliadus garde Malagigi en vie. Et nul doute qu'il le fera, car le sorcier détient certains secrets que le baron brûle de connaître. Il vous faut retourner à Hamadan avec les troupes de la reine Frawbra, reconquérir la cité et délivrer Malagigi.

Dorian haussa les épaules.

— En aurai-je le temps ? Déjà la chaleur du Joyau emplit mon crâne, et bientôt je ne serai plus qu'une créature privée de raison…

— Alors, vous n'avez rien à perdre, Dorian Hawkmoon, commença Oladahn. (Il posa sa main velue sur le bras de son compagnon et le serra affectueusement.) Rien à perdre.

Hawkmoon eut un rire sans joie et repoussa la main du petit homme.

— Tu as raison, je n'ai rien à perdre. Eh bien, reine Frawbra, qu'en dites-vous ?

— Allons haranguer ce qui reste de mes troupes, répliqua la femme à la cuirasse bleue.

Quelques instants plus tard, Hawkmoon, debout sur le char, s'adressait aux guerriers épuisés.

— Hommes d'Hamadan, je viens de l'ouest, je viens de ces contrées sur lesquelles le Ténébreux Empire a posé sa botte. Mon père a été torturé à mort par le baron Meliadus, cet homme qui, aujourd'hui, apporte son soutien aux ennemis de votre reine. J'ai vu des provinces entières réduites à l'état de cendres, leurs populations massacrées ou vendues comme esclaves. J'ai vu des enfants crucifiés, j'ai vu des enfants pendus. J'ai vu des guerriers courageux devenir plus veules que des chiens.

« Vous pensez, je le sais, qu'il est inutile de résister aux hommes masqués du Ténébreux Empire, mais vous avez tort. À la tête de mille combattants, j'ai mis en déroute des troupes granbretonnes vingt fois supérieures en nombre. C'est notre volonté de vivre qui nous a menés à la victoire, c'est la conviction que, si nous prenions la fuite, nous serions immanquablement poursuivis, rejoints et massacrés.

« Sachez mourir comme des braves et sachez qu'il vous est possible de vaincre ceux qui, aujourd'hui, se sont emparés de votre cité…

Peu à peu, les soldats épuisés se redressaient. Quelques-uns l'acclamèrent. Alors, la reine Frawbra monta à son tour sur le char et ordonna à ses hommes de suivre Hawkmoon jusqu'à Hamadan, pour frapper l'ennemi au moment où il s'y attendait le moins, au moment où les conquérants ivres commençaient à se battre entre eux pour le partage du butin.

Les paroles de Dorian leur avaient donné du courage et les phrases de la reine Frawbra avaient achevé de les convaincre. Ils ramassèrent leurs armes, bouclèrent leurs armures et prirent leurs chevaux.

— Nous attaquerons ce soir, cria la reine, pour qu'ils n'aient pas le temps de deviner nos intentions.

— Je vous accompagne, déclara le Guerrier d'Or et de Jais.

Et, tandis que le soleil déclinait à l'horizon, tandis que les vainqueurs ripaillaient, tandis que s'endormaient les sentinelles ivres de fatigue et de vin, ils marchèrent sur la ville.

Chapitre V

La vie du Joyau Noir

Avant même que l'ennemi ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, ils galopaient dans les rues de la cité, blessant et massacrant tout ce qui se dressait devant eux. Hawkmoon les conduisait. Dans son crâne, la douleur était arrivée à son paroxysme, et le Joyau Noir puisait lentement. Le jeune homme était blême, les traits tirés, et sa souffrance devait conférer à son visage un aspect effrayant, car les soldats s'enfuyaient à son approche. Debout sur ses étriers, l'épée haute, il tuait, hurlant le cri de guerre de ses ancêtres d'une voix hystérique.

À ses côtés se tenait le Guerrier d'Or et de Jais, qui se battait avec méthode, avec détachement presque. La reine Frawbra les suivait, lançant son char de bronze au milieu de la mêlée, et Oladahn des montagnes, perché sur son coursier bleu, décochait ses flèches meurtrières.

Ils refoulaient les partisans de Nahak et les mercenaires aux masques de loup vers le centre de la ville. Lorsqu'il aperçut le dôme de la demeure de Malagigi, Dorian talonna son cheval et le força à sauter par-dessus les têtes des combattants qui en défendaient l'accès. Ensuite, il se mit debout sur sa selle et, agrippant le rebord du mur d'enceinte, il se hissa d'une traction.

Il sauta dans la cour, près du cadavre écartelé de l'un des gardes du sorcier. La porte de l'habitation avait été enfoncée. À l'intérieur, les pillards n'avaient pas laissé un seul objet intact.

Enjambant les meubles brisés, Hawkmoon se dirigea vers un escalier étroit, qui conduisait sans doute aux laboratoires de Malagigi. À peine avait-il gravi la moitié des marches qu'une porte s'ouvrit à l'étage et que deux masques de loup apparurent. L'arme au poing, ils se précipitèrent sur le duc. Ce dernier se

mit en garde. Un rictus mauvais lui déformait les lèvres et dans ses yeux flamboyait la folie, mêlée de fureur et de désespoir. Deux fois sa lame s'abaissa, et deux cadavres roulèrent au pied de l'escalier. Déjà Hawkmoon avait franchi le seuil et découvrait Malagigi enchaîné à un mur, des marques de torture visibles sur le corps.

En toute hâte, le duc libéra le vieillard et le porta avec précaution jusqu'à la couche qui occupait un angle de la pièce. Sur des tables étaient disposés des instruments d'alchimiste, des tubes, des cornues et des machines mystérieuses. Malagigi s'agita faiblement, puis ouvrit les yeux.

— Vous devez m'aider, dit Hawkmoon d'une voix rauque. Je suis venu pour vous sauver la vie. Alors, essayez de sauver la mienne !

Grimaçant de douleur, le sorcier se redressa sur un coude.

— Je vous l'ai déjà dit. Je refuse de prendre parti. Vous pouvez me torturer, comme l'ont fait vos semblables, mais je ne…

— Soyez maudit ! jura Hawkmoon. J'ai la tête en feu. J'ignore si, à l'aube, je serai encore en vie. Vous ne pouvez pas refuser. J'ai parcouru deux milliers de milles pour venir à vous, et je suis, comme vous, une victime du Ténébreux Empire. Je…

— Prouvez-le, et j'accepterai peut-être de vous aider, lui répondit Malagigi. Chassez les envahisseurs de la cité et revenez me trouver.

— Il sera trop tard, alors. Le Joyau reprend vie. À tout instant, il…

— Prouvez-le, répéta le vieillard, avant de se laisser retomber sur sa couche.

Hawkmoon esquissa un geste de menace. Sa fureur, son désespoir étaient tels qu'il aurait pu tuer le sorcier sur-le-champ. Il parvint cependant à se maîtriser et, se précipitant hors de la pièce, il dévala l'escalier, traversa la cour, franchit le portail et sauta en selle.

Il retrouva bientôt Oladahn.

— Où en sont les choses ? lui demanda-t-il, criant pour couvrir le fracas des armes.

— Cela pourrait aller mieux, rétorqua le petit homme sans cesser de se battre. Meliadus et Nahak ont regroupé leurs soldats et tiennent une bonne moitié de la ville. Le gros de leurs troupes se trouve sur la place centrale, là où se dresse le palais. La reine Frawbra et votre ami à l'armure brillante se préparent à les attaquer, mais je crains qu'il n'y ait guère d'espoir.

— Voyons cela nous-mêmes, rugit le duc, enfonçant ses talons dans les flancs de sa monture et se frayant un chemin dans la mêlée.

Ami ou ennemi, il pourfendait quiconque gênait sa progression.

Oladahn le suivit, et bientôt ils atteignirent la vaste esplanade pour découvrir les deux armées, massées de part et d'autre de la place, s'observant. En tête de leurs troupes, montés sur leurs destriers, se tenaient Meliadus et Nahak au visage fou, qui avait choisi d'être l'instrument du Ténébreux Empire.

La reine Frawbra et le Guerrier d'Or et de Jais attendaient.

À l'instant où Hawkmoon et Oladahn faisaient leur entrée, ils entendirent le baron pousser un cri de défi :

— Où est donc Hawkmoon, ce traître, ce couard ? Où se terre-t-il donc ?

Dorian traversa les rangs de ses soldats, remarquant au passage que leur nombre était bien faible, et s'avança vers le centre de la place.

— Me voici, Meliadus. Je suis venu te tuer.

Le baron éclata de rire.

— Me tuer ! Ignores-tu que, si tu es encore en vie, c'est parce que je le veux bien ? Ne sens-tu pas le Joyau Noir, Hawkmoon ? Il est prêt à dévorer ton esprit…

Sans le vouloir, le jeune homme porta une main à son front brûlant, et il sentit sous ses doigts la pulsation de la pierre. Il sut que Meliadus n'avait pas menti.

— Qu'attends-tu, alors ?

— Je veux te proposer un marché. Dis à ces imbéciles que leur cause est perdue. Dis-leur de jeter leurs armes, et je t'épargnerai le pire.

Hawkmoon comprit qu'il ne devait sa survie qu'au bon plaisir de ses ennemis. Meliadus avait sans aucun doute refréné

son désir de vengeance immédiate, dans l'espoir d'utiliser le jeune duc pour épargner de nouvelles pertes à la Granbretanne.

Incapable de formuler une réponse, en proie à un violent conflit intérieur, Dorian garda le silence. Ses troupes l'observaient, attendant sa décision. Il savait à présent que le sort d'Hamadan reposait entièrement entre ses mains.

Soudain, Oladahn s'approcha de lui, lui saisit le bras et murmura à son oreille :

— Prenez ceci, seigneur Dorian.

Hawkmoon tourna la tête pour regarder ce que lui tendait le petit homme au pelage roux. C'était un heaume, qu'il ne reconnut pas, tout d'abord. Puis il comprit qu'il s'agissait du casque noir d'Agonosvos. Se rappelant l'horrible visage décharné, il frissonna.

— Pourquoi ? Cette chose me soulève le cœur.

— Mon père était sorcier, lui rappela Oladahn. Il m'a enseigné certains de ses secrets. Ce heaume possède de bien particulières propriétés. Il comporte des circuits qui vous protégeront un moment de l'influence du Joyau Noir. Prenez-le, monseigneur, je vous en conjure.

— Comment puis-je…

— Prenez-le, vous verrez bien.

Résigné, Dorian ôta son propre casque et posa sur sa tête celui du sorcier. Il était très ajusté et lui comprimait un peu le visage, mais, dès qu'il l'eut placé, les pulsations du Joyau s'estompèrent. Il sourit, et une jouissance sauvage le submergea. Il brandit son épée.

— Voici ma réponse, baron Meliadus ! hurla-t-il.

Et, sans attendre, il fondit sur son adversaire médusé.

Le Granbreton jura et se hâta de tirer son propre fer du fourreau. À peine avait-il dégainé que la pointe de l'épée d'Hawkmoon faisait voler son masque, révélant son visage déformé par la haine et la peur. Sur les talons du jeune duc venaient les soldats d'Hamadan, conduits par Oladahn, la reine Frawbra et le Guerrier d'Or et de Jais. Ils enfoncèrent littéralement les lignes de l'adversaire, forçant mercenaires et rebelles à reculer jusqu'aux portes du palais.

Du coin de l'œil, Hawkmoon vit la femme à la cuirasse bleue se pencher hors de son char, encercler de son bras la gorge de son frère et le soulever de sa selle. Par deux fois sa main s'abattit, et, lorsqu'elle arracha son poignard dégouttant de sang de la poitrine de Nahak, le corps de ce dernier roula au sol, aussitôt piétiné par les sabots des destriers de la garde de la reine.

Hawkmoon savait que le heaume d'Agonosvos ne pourrait retarder longtemps l'issue fatale, et son désespoir n'en était que plus grand. Il faisait tourner son épée, portant coup après coup au baron Meliadus, qui parait adroitement. Le visage du Granbreton avait pris une expression qui rappelait celle du masque grimaçant qui l'avait si longtemps dissimulé. Dans ses yeux brûlait une haine qui égalait celle du duc de Köln.

Ils se battaient avec une régularité d'automates, esquivant et parant, rendant coup pour coup, et il semblait que leur duel n'aurait jamais de fin. Pourtant, un cavalier, faisant reculer sa monture, effraya le cheval bleu d'Hawkmoon, qui fit un écart. Son maître perdit l'équilibre, et Meliadus, avec un rictus mauvais, en profita pour le frapper à la poitrine. Le coup avait manqué de force, mais fut suffisant pour faire basculer le jeune homme. Il roula au sol, sous les sabots de la bête du baron.

S'écartant vivement, tandis que Meliadus essayait de le faire piétiner par son cheval, il se remit debout et tenta de se protéger au mieux de la grêle de coups que son adversaire faisait pleuvoir sur lui.

Par deux fois la lame du Granbreton sonna contre le casque noir, entamant le métal. Le Joyau, au front d'Hawkmoon, sembla retrouver son énergie. Avec un hurlement, Dorian se jeta sur son adversaire.

Surpris par cette action inattendue, Meliadus ne parvint à parer qu'à moitié. La pointe de l'épée du duc traça en travers de son visage nu un sillon rouge. Le sang gicla, et la bouche du baron se tordit. Tandis qu'il essayait d'essuyer le sang qui l'aveuglait, Hawkmoon le saisit par le bras droit et le tira à lui. Une fois à terre, Meliadus se dégagea, recula d'un pas, leva sa lourde épée et l'abattit si violemment sur celle de Dorian que les deux lames se brisèrent.

Pendant un instant, les adversaires se regardèrent, immobiles. Puis, d'un même mouvement, ils tirèrent une dague de leur ceinture et, le corps fléchi, commencèrent à tourner en s'observant. Meliadus était défiguré. S'il survivait à cet affrontement, il porterait à jamais la marque de l'épée d'Hawkmoon. Le sang, qui coulait de sa plaie béante, ruisselait sur son pectoral.

Dorian était au bord de l'épuisement. Sa blessure de la veille le faisait souffrir et le Joyau emplissait son crâne d'une douleur insoutenable. Il y voyait à peine. À deux reprises, il chancela, et eut grand mal à se redresser lorsque Meliadus feinta.

Puis les deux hommes se jetèrent l'un contre l'autre, luttant corps à corps, essayant désespérément de porter le coup qui mettrait fin au combat.

Le Granbreton frappa aux yeux, mais la lame de sa dague, mal dirigée, glissa sur le côté du heaume. Le duc de Köln tenta d'atteindre la gorge de son adversaire, mais ce dernier, plus rapide, saisit son poignet et le tordit.

Ainsi, la danse de mort continuait, ponctuée par les grognements des combattants et par le choc sonore de leurs armures. La gorge brûlante, les membres douloureux, ils se battaient. Seul le trépas, désormais, pourrait souffler la flamme haineuse qui brûlait dans leurs prunelles.

À l'entour, la bataille faisait rage et les forces de la reine Frawbra avaient acculé rebelles et conquérants aux murs du palais. La mêlée s'étant déplacée, les deux protagonistes se trouvaient seuls, au milieu d'un champ de cadavres.

Le jour se levait à peine.

Le bras de Meliadus tremblait tandis qu'Hawkmoon le repoussait, essayant de dégager son poignet. De sa main libre, il avait agrippé l'avant-bras du baron, et éprouvait de plus en plus de difficulté à tenir éloignée de sa gorge la dague acérée de son adversaire. Sous l'effort, la blessure de son épaule s'était rouverte et saignait abondamment. Pour en finir, le duc envoya son genou cuirassé dans l'aine de Meliadus. L'autre recula, son pied se prit dans le harnais d'un cheval mort et il tomba. Il lutta pour se dégager, ne parvenant qu'à s'empêtrer davantage. Les

yeux emplis de terreur, il regarda Hawkmoon s'avancer lentement, d'une démarche lourde et vacillante.

Le duc leva sa dague. Il était pris de vertiges. Il se laissa tomber sur le baron, sentit une grande faiblesse l'envahir et lâcha son arme.

Aveugle, il tenta fébrilement de la récupérer, mais l'inconscience venait. La rage le faisait haleter. Puis, même ce sentiment s'estompa. Avant de sombrer, il songea que Meliadus allait le tuer.

... Le tuer à l'instant précis où il atteignait son but.

Chapitre VI

Au service du Bâton Runique

Dorian Hawkmoon ouvrit les paupières et regarda au travers des fentes pratiquées dans la visière de son casque, clignant des yeux dans la lumière blanche. Son crâne était toujours douloureux, mais la colère et le désespoir semblaient l'avoir abandonné. Tournant la tête, il découvrit Oladahn et le Guerrier d'Or et de Jais, penchés sur lui, qui l'observaient. Les traits du petit homme reflétaient l'inquiétude, mais le heaume qui dissimulait le visage du Guerrier empêchait de connaître son expression.

— Je… ne suis pas mort ? demanda Hawkmoon, dans un souffle.

— Il ne semble pas, répondit l'inconnu, laconique. Mais cela peut être.

— Vous êtes épuisé, voilà tout, se hâta d'ajouter Oladahn, jetant au guerrier un regard désapprobateur. Nous avons pansé la blessure de votre épaule. Elle guérira bien vite.

— Où suis-je ? s'enquit le duc. Cette chambre…

— Vous êtes dans le palais de la reine Frawbra. Elle a repris le contrôle de la ville, et ceux parmi nos ennemis que nous n'avons pas tués ou capturés sont en fuite. Vous étiez affalé sur le corps du baron Meliadus. Nous avons cru d'abord que vous étiez morts tous les deux.

— Ainsi, Meliadus a péri ?

— C'est probable. Mais, lorsque nous sommes revenus chercher son cadavre, il avait disparu. Sans doute les fuyards l'ont-ils emporté.

— Mort… mort, enfin, murmura Hawkmoon, et la satisfaction perçait dans sa voix.

Ainsi, le baron avait payé. Le jeune duc sentit une paix profonde l'envahir, en dépit des souffrances que lui infligeait toujours le Joyau Noir. Une pensée lui traversa l'esprit :

— Malagigi ! Trouvez-le ! Dites-lui que…

— Malagigi est en route. Dès qu'il a eu connaissance de vos exploits, il a décidé de vous rendre visite.

— Va-t-il m'aider ?

— Je l'ignore, répondit Oladahn, coulant un nouveau regard au Guerrier d'Or et de Jais.

Sur ces entrefaites, la reine Frawbra fit son entrée, précédant le sorcier, qui portait un objet dissimulé sous un linge – un objet qui avait approximativement la taille et la forme d'une tête humaine.

— Seigneur Malagigi, geignit Hawkmoon, essayant de se dresser sur son séant.

— Êtes-vous bien ce jeune homme qui me harcèle depuis plusieurs jours ? Ce heaume m'empêche de voir votre visage.

Malagigi s'était exprimé d'une voix sèche, et le désespoir renaquit en Hawkmoon.

— Je suis Dorian Hawkmoon et j'ai prouvé ma loyauté à la cause d'Hamadan. Meliadus et Nahak sont morts, leurs troupes sont en déroute.

— Hmmm ! (Le sorcier fronça les sourcils.) On m'a parlé de ce Joyau que vous avez au front. Je connais ces choses, et je n'ignore pas leurs propriétés. Mais je serais bien en peine de dire s'il est possible d'en débarrasser ceux qui les portent…

— On m'a affirmé que vous étiez le seul à pouvoir le faire, plaida Hawkmoon.

— Je sais comment procéder, mais je ne suis pas certain de réussir. Je suis vieux, et sans doute n'aurai-je plus assez de force pour…

Le Guerrier d'Or et de Jais s'avança d'un pas et posa une main gantée sur l'épaule de Malagigi.

— Me connais-tu, sorcier ?

— Certes.

— Sais-tu quelle Puissance je sers ?

— Certes, répéta le vieillard, le front barré d'un pli soucieux. Mais quel rapport cela peut-il avoir avec ce jeune homme ?

— Il est au service de la même Puissance, bien qu'il n'en sache rien.

Brusquement, le visage ridé du sorcier se fit résolu.

— Alors, je vais lui accorder mon aide, dit-il d'une voix assurée, même si cela doit me coûter la vie.

À nouveau, Hawkmoon se redressa.

— Que signifie tout ceci ? Quelle est cette Puissance que je suis censé servir ? J'ignorais…

Malagigi dévoila l'objet qu'il avait apporté. C'était un globe à la surface irrégulière couverte de taches de couleurs diverses, qui se mouvaient rapidement, se mêlaient et se séparaient. En le regardant, Dorian cligna des yeux.

— Vous devez avant tout vous concentrer, lui expliqua Malagigi en approchant le globe de son visage. Fixez la sphère. Fixez-la intensément. Fixez-la longtemps. Les couleurs, Hawkmoon… les couleurs…

Dorian ne cillait plus, incapable de détacher son regard du globe aux couleurs mouvantes. Il éprouva une sensation de légèreté absolue. Une sensation de bien-être. Il esquissa un sourire, et la brume l'entoura, et il lui sembla flotter, dériver hors du temps, hors de l'espace. Quoique toujours conscient, il ne percevait plus le monde extérieur.

Il demeura ainsi pendant un long moment, eut vaguement l'impression que l'on déplaçait son corps, qui lui paraissait désormais étranger, et vit se modifier plusieurs fois les couleurs tendres de la brume. Jamais il ne s'était senti aussi serein, sauf peut-être dans les bras de sa mère, alors qu'il n'était qu'un enfant.

Puis les jaunes, les roses et les bleus se veinèrent de couleurs plus sombres, et l'impression de paix s'estompa. Des éclairs rouges et noirs dansèrent devant ses yeux, il eut une atroce sensation de déchirure et hurla de douleur.

Il souleva les paupières et contempla, horrifié, la machine qui se trouvait devant lui. Elle était identique à celle qu'il avait vue, si longtemps auparavant, dans les laboratoires du roi Huon.

L'avait-on ramené à Londra ?

Les réseaux de fil noir, les trames d'or et d'argent lui parlèrent dans un murmure, mais ne le caressèrent pas, comme ils l'avaient fait par le passé. Au contraire, ils se rétractèrent, s'écartant de lui, se rapprochant les uns des autres jusqu'à ne plus occuper qu'une infime partie de son champ visuel. Hawkmoon regarda autour de lui et vit Malagigi. Il reconnut le laboratoire du sorcier.

Le vieillard semblait épuisé, mais une expression d'intense satisfaction illuminait son visage.

Malagigi s'avança, porteur d'une boîte métallique. Il démonta la machine du Joyau Noir, en plaça les différents éléments dans la boîte, dont il ferma et verrouilla soigneusement le couvercle.

— La machine, articula Dorian d'une voix rauque. Comment vous l'êtes-vous procurée ?

— Je l'ai fabriquée, sourit le vieillard. Eh oui, duc Hawkmoon, je l'ai fabriquée ! Il ne m'a pas fallu moins d'une semaine d'efforts pour y parvenir, tandis que vous gisiez, protégé par mes sortilèges de l'influence de sa sœur de Londra. J'ai bien cru ne jamais y arriver, mais ce matin la machine était complète, à l'exception d'un élément…

— Lequel ?

— La force vitale. C'était le point décisif. Je devais permettre au Joyau Noir de retrouver toute sa vie, en espérant que ma machine l'absorberait, avant que la pierre ne commence à vous dévorer le cerveau.

— Et vous avez réussi ?

Le soulagement se lisait sur le visage du jeune homme.

— J'ai réussi. Voilà au moins un péril qui ne vous menace plus.

— J'accepte les autres avec sérénité et je suis prêt à les affronter, répliqua Hawkmoon avant de se mettre debout. Je suis désormais votre débiteur, seigneur Malagigi. Si je peux vous aider d'une quelconque façon…

— Vous ne me devez rien, fit le sorcier avec un sourire affecté. Je suis heureux de posséder cette machine. Peut-être me servira-t-elle un jour… (Il hésita un instant, regardant pensivement son interlocuteur.) De plus…

Il s'arrêta.

— De plus… ?

— Rien. Rien qui vaille la peine d'être mentionné.

Malagigi haussa les épaules.

Hawkmoon se passa la main sur le front. Le Joyau Noir était toujours là, mais il avait perdu sa chaleur.

— Vous avez laissé la pierre ?

— Oui, mais, si vous le désirez, il sera facile de vous en débarrasser. Cela ne présente aucun danger, il s'agit seulement d'un problème de chirurgie.

Dorian s'apprêtait à lui demander quand il serait possible de procéder à cette opération, lorsqu'une pensée lui vint.

— Ce ne sera pas la peine, je conserve le Joyau, comme symbole de ma haine pour le Ténébreux Empire. Et j'espère que bientôt ce symbole les remplira de terreur.

— Vous allez donc reprendre la lutte ?

— Oui. Plus ardemment que jamais.

— La Granbretanne représente une force qui doit être combattue, déclara Malagigi. (Il poussa un profond soupir.) Je dois dormir, à présent. Je suis épuisé. Vos amis vous attendent dans la cour.

Hawkmoon descendit les marches de l'escalier, ébloui par le soleil de cette étincelante matinée. Oladahn, son visage velu fendu d'un large sourire, le regarda s'approcher. Le Guerrier d'Or et de Jais se tenait aux côtés du petit homme.

— Comment vous sentez-vous ? demanda leur énigmatique compagnon.

— Parfaitement bien.

— Alors, je peux m'en aller. Adieu, Dorian Hawkmoon.

— Soyez remercié pour votre aide, lança Dorian à l'homme qui enfourchait déjà son blanc destrier.

Soudain, un souvenir lui revint à l'esprit.

— Attendez !

— Qu'y a-t-il ?

— C'est vous qui avez convaincu Malagigi de me venir en aide. Vous lui avez dit que nous étions, vous et moi, au service

de la même Puissance. Quel est donc ce maître que je ne me connaissais pas ?

— Vous l'apprendrez un jour.

— Répondez. Quelle Puissance servez-vous ?

— Je suis au service du Bâton Runique, répondit le Guerrier d'Or et de Jais.

Il talonna sa monture et, sans laisser à Hawkmoon le loisir de lui poser d'autres questions, franchit au galop le portail de la demeure du sorcier.

— Le Bâton Runique… répéta Oladahn à mi-voix. Je croyais que c'était un mythe.

— C'en est un, en effet. Ce guerrier plaisantait, sans doute. (Hawkmoon sourit et envoya au petit homme une bourrade amicale.) Si nous le revoyons un jour, nous nous efforcerons de lui extirper la vérité. Je suis affamé. Allons dîner…

— Un banquet se prépare au palais de la reine. (Oladahn fit un clin d'œil à son compagnon.) Il s'annonce somptueux. De plus, je pense que l'intérêt que vous porte la souveraine n'est pas motivé par sa seule gratitude.

— Vraiment ? Eh bien, souhaitons que sa déception ne soit pas trop grande. Vois-tu, Oladahn, j'aime une femme dont la beauté éclipse celle de toutes les reines de l'Orient.

— Est-ce possible ?

— Certes. Viens, petit Oladahn, allons festoyer chez la reine et préparer notre voyage de retour.

— Devons-nous partir si vite ? Ici, nous sommes des héros ! Et, de toute façon, nous avons bien mérité un repos.

— Reste, si tu le désires. Pour ma part, je dois aller à un mariage. Le mien.

— Fort bien, fort bien, soupira le petit être avec une tristesse feinte. Je ne peux manquer pareil événement, et il me faudra, j'imagine, renoncer à prolonger mon séjour dans ces lieux enchanteurs.

Le lendemain matin, la reine Frawbra les conduisit en personne aux portes d'Hamadan.

— Es-tu toujours décidé, Dorian Hawkmoon ? Songe que je t'offre un trône. Le trône dont mon frère voulait s'emparer.

Hawkmoon regarda vers l'ouest. Là-bas, à deux milliers de milles, à plusieurs mois de voyage, Yisselda l'attendait, ignorant s'il avait atteint son but ou si le Joyau Noir avait dévoré son esprit. Airain devait l'attendre aussi, bouillant d'entendre le récit des nouvelles exactions du Ténébreux Empire. Hawkmoon imagina Noblegent en compagnie d'Yisselda, au sommet de la plus haute tour du château Airain, scrutant l'horizon, prononçant des paroles apaisantes pour essayer de consoler la jeune fille.

Se perchant sur sa selle, il baisa la main de la reine.

— Je vous remercie, madame, et je suis flatté d'apprendre que vous me jugez digne de régner à vos côtés. Cependant, ma parole est déjà engagée ailleurs, et je n'y manquerais pas, dussé-je pour cela refuser vingt royaumes. De plus, il me faut reprendre la lutte contre le Ténébreux Empire.

— Pars, murmura tristement la reine, mais souviens-toi d'Hamadan et de sa souveraine.

— Je n'oublierai pas.

Il engagea son étalon bleu sur la piste rocailleuse qui traversait la plaine. Derrière lui, Oladahn se retourna, envoya un baiser à la reine Frawbra, lui fit un clin d'œil et se hâta de rattraper son ami.

Dorian Hawkmoon, duc von Köln, galopait vers l'Occident, porté par son amour et sa soif de vengeance.

FIN LIVRE I